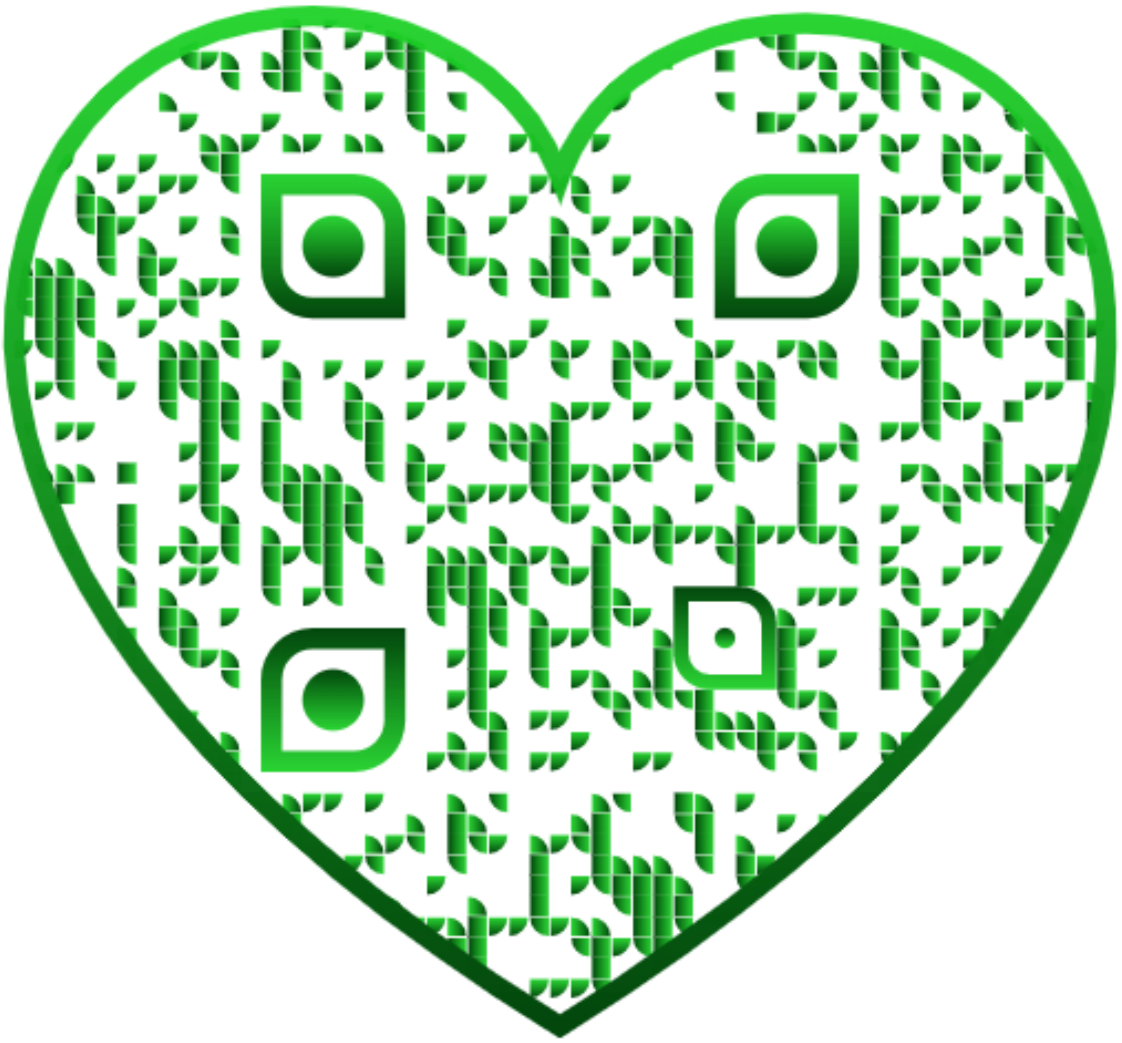
L'AMOUR

UN BESOIN VITAL ▪ 1000 FAÇONS D'AIMER
LE COUPLE RÉINVENTÉ

Éditions Sciences Humaines



L’AMOUR

UN BESOIN VITAL ▪ 1 000 FAÇONS D’AIMER
LE COUPLE RÉINVENTÉ

Éditions Sciences Humaines

Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

Introduction. Le besoin d’amour est la chose du monde la mieux partagée (Martine Fournier)

- Un instinct social
- Attache-moi !
- Aimer, agir, vivre…

Penser l’amour. L’amour, un besoin vital

- Qu’est-ce que l’amour ? (Jean-François Dortier)
  - Qu’est-ce que l’état amoureux ?
  - L’amour se réduit-il au désir ?
  - Comment tombe-t-on amoureux ?
  - Sommes-nous égaux devant l’amour ?
  - L’amour rime-t-il avec toujours ?
  - Peut-on apprendre à aimer ?
- Les raisons du cœur (Raphaële Miljkovitch)
  - Première raison du cœur : la survie
  - Les cicatrices du passé
  - Signaux opaques et attentes inassouvies
  - Aimer comme ça nous arrange…
- Quel amoureux êtes-vous ? (Raphaële Miljkovitch)
- S’attacher, un besoin vital (Héloïse Junier)
  - Maman, papa, ma nounou, mon gros chien…
  - Pas tous égaux face à l’attachement
- John Bowlby et la théorie de l’attachement (Yvane Wiart)
  - L’entrée en psychanalyse
  - Une préoccupation clinique et scientifique

Une approche de la santé tant psychique que physique

Une vision qui continue à gêner

L’attachement : quelques repères (Sarah Chiche)

Darwin, Freud, Klein : premières fondations

René Spitz et l’hospitalisme

Winnicott et l’invention du doudou

Mary Ainsworth : les qualités de l’attachement

Une théorie toujours en débat

Le malheur des mal-aimés (Anne-Claire Thérizols)

Des fragilités compagnes de toute une vie

Pour une thérapie de la relation

Quelle est la place du thérapeute ?

L’amour est une drogue douce… en général. Rencontre avec Michel Reynaud

L’amour, une philosophie nouvelle pour le XXIe siècle (Martine Fournier)

L’amour, au centre d’une nouvelle ère de la pensée

Sexualité et amour-passion en discussion

Une alchimie complexe

Amours platoniques et désirs charnels : comment les Grecs pensaient l’amour (Martine Fournier)

« Jouir sans payer de rançon » : l’amour selon Lucrèce

La vie amoureuse en terre de philosophie (Martine Fournier)

Réinventer l’amour. Rencontre avec Alain Badiou

Le philosophe qui critiquait l’amour. Rencontre avec Ruwen Ogien

Pourquoi l’amour fait mal ? (Martine Fournier)

L’amour désenchanté

Le rôle du féminisme

Tourments d’hier, tourments d’aujourd’hui. Rencontre avec Eva Illouz

Hier-Aujourd’hui/Ici-Ailleurs. Mille façons d’aimer

Petite histoire de l’amour à travers les âges

Le Moyen Âge : amour courtois et fin’amor…

Tragique, galant, romantique, l’amour du XVIIe au XIXe siècle

Le XXe siècle : fin des conventions et libération des mœurs

L’amour sous d’autres horizons

Un mythe inventé par les écrivains ?

La sexualité et ses usages (Nicolas Journet)

La curiosité des sciences

Le plaisir féminin enfin considéré

De la honte au crime

L’amour au temps de Cro-Magnon (Romain Pigeaud)

Les représentations dans l’art paléolithique

Restons dans le mythe !

La sexualité conjugale au Moyen Âge (Jean Verdon)

Un calendrier du sexe

Dans le milieu médical

Et dans la réalité

Amour, désir et sexualité en Islam. Rencontre avec Malek Chebel

Qu’il fut long le chemin de l’amour (Agnès Walch)

Le couple comme alliance

Du mariage de raison au droit à l’amour…

De l’illusion romantique à la révolution sexuelle

Les dessous de l’amour romantique. Rencontre avec Helen Fisher

Amours robotiques (Jean-François Marmion)

Sympathie pour la machine

T’as de belles vis, tu sais

Éthique et robotique

Le “Net sentimental” (Pascal Lardellier)

Hommes et femmes, des attentes différentes

Internet, lien social et lien amoureux

L’amitié à travers les âges (Anne Vincent-Buffault)

De la philia à la philanthropie

Le baiser des chevaliers

La montée de l’amitié intime

Montaigne et La Boétie : petite histoire d’une grande amitié (Anne Vincent-Buffault)

Le temps des copains (Jean-Philippe Raynaud)

Des pères aux pairs

Des liens qui font grandir

Comment les amitiés tricotent les personnalités

La qualité de l’amitié

Une adaptation harmonieuse au monde ?

La reconnaissance. Sous le regard des autres (Tzvetan Todorov)

Une notion englobante

Reconnaissance de conformité et reconnaissance de distinction

Les étapes de la reconnaissance

Être seul, c’est ne plus être

Les diverses formes de la reconnaissance

Aimer comme des bêtes (Jean-François Dortier)

Amour : Deux pigeons peuvent-ils s’aimer d’amour tendre ?

Des perroquets jaloux

Le french kiss des chimpanzés

Sexe : Les animaux connaissent-ils la luxure ?

LGBT animale : quelque 1 500 espèces

Amour parental : La chatte aime-t-elle ses petits ?

Des mères froides chez les vaches ?

Attachement : À quoi pensent les chiens abandonnés ?

Attachement : À quoi pensent les chiens abandonnés ?

Du poussin au chiot, des comportements proches

Amitié : Une gerbille peut-elle mourir de chagrin ?

Koko et le chat

Empathie : Le chien est-il vraiment le meilleur ami de l’homme ?

Une préoccupation empathique

Aimer au XXIe siècle. Le couple réinventé

Couples : de nouveaux modèles

Chiffres clés

Cinq styles de couples

Cohabiter

Qui s’occupe du ménage et des enfants ?

Le couple réinventé (Maud Navarre)

D’autres manières de concevoir la vie à deux

Vivre ensemble et autonomie individuelle

L’idéal d’autonomie individuelle

12 lois qui ont transformé le couple

L’âge du « chacun chez soi ». Rencontre avec François de Singly

Familles homoparentales en débat (Xavier Molénat)

- Un débat passionné
- Une pluralité de situations
- Comment vont les enfants ?
- Les psys, gardiens de « l’ordre symbolique » ?

Premières amours (Michel Bozon)

- Premier rapport, âge égal
- La fin de la clandestinité
- Un amour pas très conjugal

La nouvelle éthique érotique (Patrick Pharo)

- La monogamie sérielle
- Comme « un enfant qui bande »

Le principe d’Héloïse (Patrick Pharo)

Jusqu’où peut-on être infidèle ? (Pascal Duret)

- Les formes de l’infidélité
- L’amant, plan B ou substitut ?

Le choix du cœur, le poids des origines (Emmanuelle Santelli et Beate Collet)

- Un contexte postmigratoire
- Trois profils de couples

Mariage arrangé-Mariage forcé

Pourquoi se marie-t-on encore ? (Florence Maillochon)

- Aujourd’hui, le mariage est une preuve d’amour

Le couple à l’épreuve des préparatifs (Florence Maillochon)

Le mariage homosexuel se banalise (Emmanuelle Picaud)

Les chantiers de l’amour conjugal (Jean-Claude Kaufmann)

- La coopération parentale
- La faible coopération ménagère
- La coopération amoureuse

Quand on aime on ne compte pas (Martine Fournier)

- Le sexe de l’argent
- Quand la femme gagne plus

Et les couples homos

Et les couples homos (Maud Navarre)

La dépendance dans la relation amoureuse

Qu’attends-tu de moi ?

Ont contribué a cet ouvrage

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2016
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tel. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361064082

Le besoin d’amour est la chose du monde la mieux partagée

Il nous enchante, nous sublime, nous passionne, nous brûle… Il nous projette dans un monde magique, donne des couleurs à la vie, transporte de bonheur, démultiplie notre énergie sexuelle et notre potentiel émotionnel… Il nous rend empathiques, bienveillants, tolérants et booste notre estime de nous-mêmes… L’amour est l’un des plus puissants dopants de nos organismes au point que l’on souhaiterait pouvoir se l’injecter en perfusion ! Au point aussi qu’il peut nous rendre addict et que lorsque le manque se fait sentir, il arrive que l’on puisse en mourir.

La littérature, les chansons, la poésie, le cinéma, l’art en général puisent la majeure partie de leur inspiration dans les histoires d’amour, heureuses ou malheureuses, tant le mal d’amour peut tarauder les humains. Car la médaille a son revers : la jalousie, l’infidélité, les souffrances devant l’impossibilité à se comprendre, l’incapacité à vivre ensemble en constituent la face sombre. Le monde occidental l’a décrit courtois, galant, libertin, romantique, et plus réaliste à l’ère de la modernité. Mais il n’empêche : sur tous les continents, dans toutes les cultures, depuis la nuit des temps, l’amour est un grand récit qui constitue la trame existentielle de l’humanité.

Un instinct social

L’amour, alors, serait-il le propre de l’être humain ? Depuis quelques décennies, les recherches ne cessent de s’étendre sur les comportements des animaux. L’attention croissante que nous leur portons commence à nous

faire découvrir que nous leur ressemblons parfois étrangement ! On trouve des bonobos à la vie sexuelle débridée, bien au-delà de l'objectif de la reproduction. Des kangourous qui s'enlacent et s'aiment d'amour tendre, des canards gays et lesbiens, et des perroquets qui font preuve d'une jalousie farouche envers leur bien-aimée… On trouve aussi des chiens capables de se laisser mourir lorsque leur maître les abandonne, ou des mammifères qui adoptent des nouveau-nés délaissés pour qu'ils ne dépérissent pas…

Car chacun sait bien que l'amour ne concerne pas que les passions amoureuses et sexuelles. Il peut être aussi maternel, parental, filial, amical, ou même simplement s'exprimer dans des manifestations d'empathie.

L'amour en fait est une émotion sociale qui gouverne la vie de la plupart d'entre nous. C'est pourquoi on aimerait en connaître les lois. Sommes-nous tous égaux devant l'amour ? De quoi dépend notre capacité à aimer et à être aimé ? Certain(e) s sont-ils plus doués que d'autres pour lier une relation durable, pour avoir des amis, pour attirer la sympathie… et dans ce cas pourquoi ? D'ailleurs, peut-on se passer d'amour ?

Attache-moi !

Si, comme le montrent les observations sur les animaux, l'amour est un produit de l'évolution, il est aussi une chose bien plus compliquée et nécessaire que l'on pourrait le penser *a priori*. La psychologie a commencé à s'interroger sur les lois qui régissent cette émotion à laquelle nous tenons tant. On doit au psychologue John Bowlby, venu de la psychanalyse mais aussi profondément influencé par les observations des éthologues, d'avoir fait grandement avancer ces recherches. J. Bowlby élabore sa théorie de l'attachement au sortir de la Seconde Guerre mondiale : le conflit avait généré son lot d'enfants orphelins ou abandonnés dont le développement posait problème. Les premiers cliniciens de l'enfance se penchent alors sur la question. Pour ces psychologues, l'amour et l'attention d'un adulte proche seraient indispensables au bon développement du jeune enfant. Aussi indispensables que la nourriture ou le confort matériel. Des

« nourritures affectives » en quelque sorte, selon la belle formule de Boris Cyrulnik, psychologue et éthologue lui aussi. On sait aujourd'hui que pour ses premiers pas dans la vie, le bébé a besoin de figures sécurisantes et chaleureuses qui lui permettront de prendre son autonomie, de s'épanouir et de se développer.

La théorie de l'attachement a donné lieu à de nombreuses recherches et de nombreux prolongements. La psychanalyse et la psychologie du développement ont montré les incidences de la relation infantile sur nos vies d'adultes. Nos vies amoureuses seraient-elles conditionnées par la qualité de l'attachement que nous avons connu dans l'enfance ? C'est ce que soutiennent aujourd'hui nombre de psychologues. Mais il y a plus : la qualité de l'attachement peut s'avérer un puissant facteur de bien-être tout au long de la vie. Nous avons besoin de l'autre, dans nos relations amoureuses. Dès l'enfance, les enfants ont besoin d'amis. Et pour les plus âgés, un entourage social chaleureux est un facteur de santé et de longévité.

Aimer, agir, vivre…

Les sociétés actuelles sont issues de mutations profondes, dans lesquelles la reconnaissance de la valeur de chacun a remplacé la primauté des normes institutionnelles et sociales qui encadraient nos vies. Pour exister, il faut être reconnu et si possible apprécié, par ses parents, ses maîtres, ses collègues, ses amis, ses voisins, son environnement social. Cette reconnaissance est la garante de l'estime de soi. Là encore, la psychologie fournit des preuves nombreuses : l'estime de soi est une manifestation de l'amour que l'on se porte et qui (s'il n'est pas excessif comme dans le cas des personnalités narcissiques). Il est non seulement la condition de notre épanouissement et de notre bien-être, mais, comme l'a montré le sociologue Axel Honneth, nous permet de prendre notre vie en main. Tout comme les nourritures affectives sont le carburant de l'attachement, le regard de l'entourage est celui de notre estime de soi.

Autrement dit, à chaque âge et dans toutes les sphères de notre vie, nous avons besoin d'être aimés pour pouvoir nous-même aimer, agir, vivre…

C’est d’ailleurs pourquoi, lorsque surviennent des drames qui fracassent l’existence, l’affection et le soutien empathique permettent la résilience. Est-ce alors un hasard ? Depuis quelque temps, un certain nombre de philosophes paraissent replacer l’amour au centre de leurs questionnements. Le phénomène mérite d’être mentionné : la philosophie occidentale classique n’a fait que peu de cas du sujet. Il a été longtemps rangé sur le rayon des mièvreries, des petites questions de pacotille, d’un certain romantisme godiche, qui ne méritait pas que l’on s’y attarde. Pourtant, aujourd’hui, les philosophes contemporains ont réinvesti la tradition de leurs ancêtres grecs, celle de la recherche de l’art de vivre. Pour certains, l’amour – au sens large du terme – serait même devenu, avec l’effacement du sacré, le nouveau paradigme de l’ère contemporaine. Pour d’autres, il serait le moteur de nos vies, en nous ouvrant aux autres et nous donnant accès à l’universalité.

L’amour, un besoin vital et universel ? C’est bien ce que nous montre ce livre…

Martine Fournier

PENSER L’AMOUR
L’amour, un besoin vital

Qu’est-ce que l’amour ?

Les raisons du cœur

S’attacher, un besoin vital

John Bowlby et la théorie de l’attachement

Le malheur des mal-aimés

L’amour est une drogue douce… en général

L’amour, une philosophie nouvelle pour le XXIe siècle

La vie amoureuse en terre de philosophie

Réinventer l’amour

Le philosophe qui critiquait l’amour

Pourquoi l’amour fait mal ?

Tourments d’hier et d’aujourd’hui

Qu’est-ce que l’amour ?

Une histoire d’amour, lorsqu’elle démarre, se vit sur le mode de la magie et de l’enchantement. On aimerait croire qu’elle est toujours unique et mystérieuse. Pourtant, à y regarder de près, l’amour, comme la plupart des sentiments, a aussi ses lois. Tour d’horizon.

Qu’est-ce que l’état amoureux ?

Elle attend sa venue. Il sera là, ce soir, à neuf heures. Tout près d’elle. Elle prend un bain, chantonne. Elle sent battre son cœur. Fort. Elle est heureuse, elle est amoureuse. Folle d’amour. Elle pense à ses grands yeux, son corps, sa bouche, son sourire…

« Attentes, ô délices, attentes dès le matin et tout le long de la journée, attentes des heures du soir, délices de tout le temps savoir qu’il arriverait ce soir à neuf heures, et c’était

déjà du bonheur. »

Elle, c'est Ariane, la jeune épouse d'Adrien Deume, fonctionnaire sans éclat travaillant à la Société des Nations. Lui, c'est l'amant, Solal, le supérieur hiérarchique de son mari. Il la trouve belle, attirante, originale. Pour la séduire, il se débarrasse provisoirement d'Adrien Deume en l'expédiant en mission à l'étranger. Il réussit alors à subjuguer la jeune femme par une déclaration éblouissante. C'est le début d'une folle passion.

Belle du Seigneur (1968) est l'un des plus beaux romans d'amour jamais écrits. On en ressort ébloui, secoué, bouleversé. C'est un hymne à l'amour même s'il finit en tragédie. Albert Cohen décrit l'enivrant délire des premiers temps d'une passion amoureuse. Ne pouvant plus s'en séparer, Solal s'enfuit avec Ariane sur la Côte d'Azur. Dans leur chambre d'hôtel, puis dans une villa, Belle-de-Mai, ils vivent des moments sublimes. « Ô cette joie complice de se regarder devant les autres, joie de sortir ensemble, joie d'aller au cinéma et de se serrer la main dans l'obscurité, et de se regarder lorsque la lumière revenait, et puis ils retournaient chez elle pour s'aimer mieux, lui orgueilleux d'elle, et tous se retournaient quand ils passaient, et les vieux souffraient de tant d'amour et de beauté. »

L'état amoureux, particulièrement durant sa phase initiale (« à l'état naissant »), peut être repéré par des symptômes caractéristiques. L'anthropologue Helen Fisher a mené l'enquête auprès de jeunes Américains et Japonais dans un livre publié en 2006, *Pourquoi nous aimons ?* (R. Laffont). Il en ressort un tableau clinique où se repèrent quelques constantes.

La focalisation de l'attention d'abord. Quand l'autre est là, plus rien ne compte. « Ils étaient l'un pour l'autre tout l'univers », écrit Friedrich von Schlegel, dans *Lucinde* (1799). Cette attention exclusive s'accompagne d'une recherche de fusion (« je voudrais me fondre en lui/elle »). Lorsqu'il est absent, l'être aimé survient dans la tête de l'amoureux sous forme de pensées intrusives. C'est la deuxième caractéristique de l'état amoureux (« je n'arrête pas d'y penser »). Un autre signe est l'exaltation. Ariane est heureuse, déborde d'énergie, comme si elle était en transe. Les mots de la passion amoureuse n'évoquent-ils pas le « transport », les « débordements », l'« extase » ? L'idéalisation est un autre trait marquant de l'état amoureux. L'être aimé est paré de toutes les qualités, ses défauts gommés, ses points positifs hypervalorisés (« il est génial ! », « elle est adorable ! »). On dit que l'amour rend aveugle. C'est sans doute un peu vrai : le sentiment amoureux ne sert pas à comprendre autrui mais à vivre avec.

Tout n'est pourtant pas merveilleux durant cette phase passionnelle. L'amour se traduit aussi par des symptômes de manque lorsque l'être cher est absent. La moindre contrariété peut aussi conduire à un brutal accès de désespoir. L'amoureux est inquiet, jaloux, en permanente recherche d'indices de l'amour de l'autre. ■

L’amour se réduit-il au désir ?

On n’aime pas sa maman comme on aime son chat, ses amis, son amant ou son hobby préféré. La question est donc de savoir si les différentes formes de l’amour – maternel, romantique, fraternel, amical, etc. – sont des expressions différentes d’une même émotion fondamentale ou si chacune traduit un sentiment spécifique.

Les philosophes grecs avaient pris soin de distinguer cinq ou six sentiments différents : Éros, divinité de l’amour, possédait un versant physique et vulgaire (Aphrodite) et un versant céleste (l’amour « platonique »). Aux côtés d’Éros proprement dit, il y avait aussi *philia* (l’amitié), *storge* (l’affection), *agapè* (l’amour de son prochain) et philantrôpia (l’amour de l’humanité en général). À chaque type de sentiment correspondait un engagement plus ou moins profond : la *philia* peut conduire au sacrifice de soi, l’*agapè* suscite la charité, la *philanthrôpia* ne peut conduire qu’à la compassion.

La psychologie contemporaine a repris le problème à sa manière. Pour Sigmund Freud, on le sait, les formes de l’amour relèvent d’une même pulsion : la libido. Elle peut s’investir sur des objets différents (un parent, l’amant, un objet fétiche, le psychanalyste…), connaît des stades d’évolution distincts (oral, anal, génital), peut être refoulée, idéalisée, détournée, etc., mais, au fond, c’est toujours la même pulsion qui agit.

L’éthologie s’est opposée à la psychanalyse sur ce point. Pour elle, l’attachement qui lie l’enfant à sa mère forme un sentiment spécifique, distinct de la libido. Dès 1891, l’ethnologue finlandais Edward Westermarck soutenait que la cohabitation prolongée entre membres d’une même famille neutralisait le désir et conduisait à une inappétence sexuelle entre parents. L’attachement serait donc un inhibiteur du désir, qui détourne naturellement de l’inceste.

Helen Fisher[1] propose de distinguer trois types principaux d’amour : le désir sexuel, l’attachement et l’amour proprement dit. Elle fonde son analyse sur deux types d’études. Le premier relève d’une grande enquête interculturelle sur le sentiment amoureux. Indépendamment de l’âge, de la préférence sexuelle (homo ou hétéro), de la religion, etc., plus 75 % des personnes déclarent que « savoir que leur amant(e) est amoureux (se) de

moi compte plus à mes yeux que de faire l'amour avec lui (elle) ». En d'autres termes, il importe plus de vivre avec quelqu'un, et surtout de se sentir aimé de lui, que de coucher avec lui. D'autre part, pour vérifier que cette déclaration n'est pas qu'une simple illusion, une équipe de chercheurs a mené une étude sur les manifestations cérébrales de l'amour et du désir sexuel. De jeunes gens ont ainsi été invités à regarder quelques minutes la photo de leur amoureux, pendant que leur cerveau était passé au scanner. Les résultats de l'imagerie cérébrale ont confirmé que l'amour et le sexe sollicitent des zones cérébrales en partie différentes[2].

Edgar Morin pense, lui, que l'amour n'est ni réductible à la libido, ni à un sentiment *sui generis*[3]. Il le voit plutôt comme un « complexe » d'émotions, une alchimie de pulsions imbriquées. Comparable à un élixir, l'amour forme une mixture nouvelle, avec sa propre saveur, irréductible à celle de ses ingrédients. ■

Comment tombe-t-on amoureux ?

Le coup de foudre est la forme la plus romantique de la rencontre. Écoutons Phèdre (dans le *Phèdre* de Racine, 1677) parlant de son émotion lorsqu'elle vit son gendre Hippolyte pour la première fois :

> « *Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;*
> *Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;*
> *Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;*
> *Je sentis tout mon corps, et transir et brûler.* »

Si l'on en croit le sociologue Francesco Alberoni, le coup de foudre serait de tout temps et de tous lieux. Partout, il provoquerait les mêmes réactions, comparables à celles d'une révélation[4]. Les études sociologiques montrent qu'il y a tout de même une reconstruction dans ce récit canonique.

Le mythe de l'amour passion invite chacun à reconstruire une histoire sous la forme d'un moment unique et inoubliable, en omettant souvent le contexte, les préalables, les tâtonnements ultérieurs qui auraient pu faire ou non basculer l'histoire dans un autre sens. Les amoureux aiment à focaliser leur rencontre sur un moment originel, fortement idéalisé.

À ce modèle s'opposent des récits plus progressifs d'entrée en relation. Une fréquentation qui devient amitié, glissant ensuite vers la vie en couple, avant qu'enfin l'amour s'installe progressivement[5]. Concernant les scénarios de formation des couples, les choses ont beaucoup changé depuis trente ans. L'écrivain américain Tom Wolfe a décrit avec humour le déroulement actuel des rencontres[6]. Autrefois, dit-il, les choses se passaient ainsi : d'abord on faisait connaissance, puis on s'embrassait, venait ensuite le baiser « profond », les attouchements et caresses et, enfin, si tout allait bien jusqu'alors, on faisait l'amour. C'était hier. Aujourd'hui, ajoute l'écrivain, on se rencontre, on couche ensemble et, si l'on se plaît vraiment, alors on fait connaissance, on échange les numéros de téléphone, etc. Au-delà de la caricature, il existe tout de même une réalité tangible : la multiplication des partenaires sexuels et des aventures brèves représente une transformation importante dans les relations amoureuses depuis les années 1970.

À l'inverse de ce modèle de la rencontre éclair, un nouveau type de relations apparaît avec les rencontres amoureuses sur Internet. Le sociologue Pascal Lardellier a mené une enquête très intéressante à ce propos[7]. Les rencontres sur Internet se multipliant, un nombre croissant de personnes apprennent désormais à se connaître, se parlent, dévoilent leur personnalité, leurs goûts, une partie de leur intimité avant de se découvrir physiquement. Le sociologue parle d'une véritable « révolution copernicienne » dans les relations.

Sommes-nous égaux devant l'amour ?

La passion amoureuse aime à se présenter comme une rencontre magique et miraculeuse entre deux êtres. Un sortilège inexplicable qui échapperait aux lois psychologiques ou sociologiques.

Mais la réalité est moins romantique. Il existe bien des « lois d'attraction » qui suscitent la séduction. Soyons honnête : pour être aimé, il vaut mieux être jeune, beau, intelligent et en bonne santé. C'est ce que révèlent d'abord les enquêtes sur l'attirance envers un partenaire. Quels que soient le pays, la religion, le sexe, il existe une redoutable constante dans les préférences pour tel ou tel partenaire[8].

De ce point de vue, nous ne sommes pas égaux devant l'amour. Il existerait bien un « martyre des affreux »[9] : être objet de répulsion, être moins aimé. C'est d'ailleurs un thème largement exploité par la littérature, de *La Belle et la Bête* (Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, 1757) à *Cyrano de Bergerac* (Edmond Rostand, 1897). Faut-il en conclure crûment, tel Paul Léautaud, que « la plupart des liaisons sont faites de "laissés-pour-compte" qui se rencontrent et trompent ensemble leurs regrets ». Autrement dit, l'amour ne

concernerait que quelques élus, les autres en étant réduits à choisir un partenaire « par défaut »…

Il existe cependant en matière amoureuse une loi selon laquelle « qui se ressemble s'assemble ». Et cela est vrai tant sur le plan physique, psychologique que social. Sur le plan physique tout d'abord, les couples tendent – en général – à se ressembler. Ainsi constate-t-on statistiquement que les grands, les petits ou les gros s'unissent plus volontiers entre eux[10]. La proximité de l'âge est également un critère très important. Les exceptions – grande différence d'âge entre partenaires – sont justement remarquées pour leur exception. La ressemblance des partenaires joue enfin sur les valeurs, les modes de vie, le niveau d'éducation et le milieu social. Il existe une grande homogénéité sociale des couples et les amoureux partagent très souvent le même univers social et culturel.

Les couples ne voient pas toujours combien ces déterminismes cachés jouent sur leur rencontre. La plupart d'entre eux considèrent en effet que leur rencontre est le fruit du hasard, alors que pour 66 % des unions, les deux conjoints ont fait des études identiques[11]. Sur le plan psychologique, on parle de d'« accouplement assortatif » et en sociologue d'« homogamie sociale ». ■

L'amour rime-t-il avec toujours ?

Peut-on aimer toujours ? On se souvient du mythe de Baucis et Philémon. Les deux très vieux amants – dont le seul vœu n'était pas seulement de continuer à vivre mais surtout de ne pas mourir l'un sans l'autre – furent transformés par Jupiter en deux arbres plantés côte à côte presque pour l'éternité.

L'amour éternel n'est-il qu'un mythe ? Chacun connaît des couples fusionnels, profondément soudés, sur lesquels le temps ne semble pas avoir de prise. Après vingt ou trente ans de vie commune, ils continuent à se couver des yeux. Mais ces couples sont rares, la fragilité des sentiments semblant plutôt la règle. Dès lors que le divorce fut légalisé, son usage toujours croissant ne laissait guère de doute sur la fragilité des liens affectifs unissant les couples. Il faut se rendre à l'évidence, l'amour est fragile et ne dure pas.

Pour Helen Fisher[12], il existerait même une loi implacable du cycle amoureux, sa moyenne ne dépassant pas trois ou quatre ans, tout au plus. Cela correspondrait à un « cycle naturel ». C'est le temps qu'il faut pour nouer une relation, faire un enfant et s'assurer des soins nécessaires à la petite enfance. Dès lors, le couple pourrait alors se séparer et chacun trouver un nouveau partenaire. Loi évolutionniste ou pas, les sentiments sont fragiles.

On aimerait savoir, à la naissance d'un couple, s'il a des chances de durer. Le professeur John Gottman pense qu'un tel diagnostic est possible[13]. À Seattle (université de l'État de Washington), il a monté un laboratoire – le Love Lab –, où il essaie de repérer des indices sur la solidité des couples. Il existe, selon lui, des signes assez fiables permettant dès les premiers mois d'une liaison d'en tester la durabilité – et surtout l'harmonie. Un test

révélateur consiste à observer très précisément les réactions de chacun des conjoints lorsqu'ils parlent de leur couple. Certains indices physiques ne trompent pas. Le haussement de sourcils lorsque l'autre parle est une marque de mépris ; au contraire, une façon de sourire avec émerveillement quand l'autre parle est très révélatrice. De même, la complicité ou au contraire l'indifférence se lit dans le regard. Lorsque l'on aborde des sujets sensibles – la satisfaction sexuelle, les griefs que l'on peut avoir vis-à-vis de l'autre –, les mouvements d'irritation ou de sollicitude apparaissent immédiatement.

Un autre test consiste à filmer pendant vingt-quatre heures un couple dans la vie quotidienne. En mesurant la fréquence de leurs échanges, leur nature, le nombre de fois où ils se touchent, se sourient, la façon dont l'un réagit aux sollicitations de l'autre, etc., on parvient, selon J. Gottman, à saisir la qualité de leur relation. Au final, après vingt ans d'études et plus de six cents couples observés, J. Gottman pense prévoir à 90 % si un nouveau couple se porte bien et possède des chances de survivre au temps. ■

Peut-on apprendre à aimer ?

L'Art d'aimer, du grand poète romain Ovide, est un traité de la séduction où l'auteur donne d'avisés conseils aux jeunes galants sur la façon de s'y prendre pour séduire les femmes. Nous sommes à Rome vers l'an 0, dans une société patriarcale et militaire. Aussi, les propos d'Ovide fleurent bon le machisme et ne manquent pas d'ironie. Le point de vue est celui du conquérant, voire du prédateur, il faut savoir prendre une femme de force : « Quand la force triomphe d'une belle, c'est qu'elle l'a bien voulu. » Mais Ovide, et cela est plus actuel, pense que si le but ultime de la séduction est d'accéder au plaisir de l'homme, il suppose aussi celui de la belle. La femme doit être conquise mais aussi respectée (« sois aimable et tu seras aimé »).

L'Art d'aimer est également le titre d'un livre publié en 1956 par Erich Fromm (1900-1980), l'un des philosophes freudiens de l'école de Francfort. Ignorerait-il le livre d'Ovide ? En tout cas, il ne le cite pas.

« La première démarche qui s'impose est de prendre conscience que l'amour est un art, comme vivre est un art », écrit E. Fromm. On présente souvent l'amour comme un sentiment, un état passif dans lequel on « tombe », alors qu'il relève d'une aptitude que l'on peut entretenir. De plus, notre conception de l'amour est centrée sur son objet (la personne

aimée), alors qu'elle devrait l'être sur la relation nouée. En somme, l'on peut et l'on doit apprendre à aimer, comme l'on apprend le piano ou la médecine.

Cette vision de l'amour est élitiste. Elle passe par une théorie de la nature humaine fondée sur l'idée que « le besoin le plus profond de l'homme est de surmonter sa séparation, de fuir la prison de sa solitude ». Une fois rejetées les « solutions partielles » que sont les « états orgiaques », le « conformisme », la dépendance à l'autre, E. Fromm présente sa vraie formule. L'amour authentique suppose de surmonter notre narcissisme ou notre dépendance pour fonder une relation amoureuse basée sur le respect de l'autre. Pour Ovide, l'art d'aimer est un art de la séduction ; pour E. Fromm, une leçon de morale sur le respect d'autrui. Nos deux auteurs partagent en tout cas l'idée que l'amour n'est pas un sentiment qui va de soi, mais qu'il s'entretient et se cultive. ■

Jean-François Dortier

---

1 H. Fisher, *Pourquoi nous aimons ?*, Robert Laffont, 2006.

2 A. Aron *et al.*, « Reward, motivation, and emotion systems associated with early-stage intense romantic love », *Journal of Neurophysiology*, n° 1, juillet 2005.

3 E. Morin, *Amour, poésie, sagesse*, Seuil, 1999.

4 F. Alberoni, *Le Choc amoureux*, 1979, rééd. Pocket, 1999.

5 Voir J.-C. Kaufmann, *Sociologie du couple*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2003, et *Premier matin. Comment naît une histoire d'amour*, Armand Colin, 2002.

6 T. Wolfe, *Hooking up*, Picador, 2001.

7 P. Lardellier, *Le Cœur Net. Célibat et @mour sur le Web*, Belin, 2004.

8 Voir D. Buss, *Les Stratégies de l'amour*, InterÉditions, 1994, et P. Gouillou, *Pourquoi les femmes des riches sont belles*, Duculot, 2003, et L.Vincent, *Comment devient-on amoureux ?*, Odile Jacob, 2004.

9 J. Héritier, *Le Martyre des affreux*, Denoël, 1991.

10 L. Vincent, *op. cit.*

11 M. Bozon et F. Héran, « La découverte du conjoint », I et II, *Population*, n° 6, 1987, et n° 1, 1988.

12 H. Fisher, *Histoire naturelle de l'amour*, Robert Laffont, 1994.

13 J. Gottman, *What Predicts Divorce ?*, Lawrence Erlbaum Associates, 1994, et *Why Marriages Succeed or Fail*, Simon & Schuster, 1994.

Les raisons du cœur

> *Et si nos scénarios amoureux étaient écrits depuis notre enfance ? La quête de sécurité affective et la manière d'exprimer notre besoin d'attachement conditionnent les rapports dans le couple… Pour le meilleur ou pour le pire !*

La raison impose que le choix amoureux se conforme aux choix de son milieu social, culturel ou familial. Dans notre société actuelle, les règles déterminant le partenaire amoureux donnent l'apparence de s'être assouplies quant à ces pressions extérieures, et prônent désormais un modèle d'épanouissement personnel. Ainsi, nombre d'entre nous définirions le conjoint idéal comme quelqu'un d'attentif, sensible, qui nous comprend, qui veille à nous rendre heureux ; bref, quelqu'un qui contribue à notre bonheur.

Alors que certains considèrent effectivement leur partenaire comme « la bonne personne », d'autres observent un certain écart entre cette description et ce qui caractérise celui ou celle avec qui ils partagent ou ont partagé leur vie. Certaines personnes s'étonnent même de toujours être attirées par les « mauvaises personnes ». Des histoires sans lendemain, des déceptions qui se succèdent, un quotidien pesant, voire insupportable.

Comment se fait-il que certains semblent avoir la « recette », tandis que d'autres sont dans l'incapacité de trouver en l'autre une source d'épanouissement alors que, pourtant, c'est ce à quoi ils aspirent ? Le cœur a-t-il une logique, ou subit-il des aléas qui lui échappent ? Si les histoires s'enchaînent et se ressemblent, la part du hasard se réduit d'autant, et les

raisons du cœur y sont sans doute pour quelque chose. Serions-nous finalement à l'origine de notre réussite ou de nos déboires sentimentaux ?

Première raison du cœur : la survie

La thèse défendue ici soutient que le cœur a bien une raison, raison qui est régie par l'instinct de survie, y compris dans les cas apparemment pathologiques. Loin de s'appuyer sur une image fantasmée et décalée de l'autre, le cœur aurait (dans un premier temps) un sens des réalités bien ancré, qui lui permettrait d'augmenter ses chances de rester en vie, avant de pouvoir s'épanouir…

Dès les premiers jours de la vie, l'être humain fait tout pour créer autour de lui un climat favorable à la relation. À peine né, il réagit de telle sorte qu'il mobilise, voire immobilise, ceux qui se trouvent autour de lui. Il appelle à la relation. C'est instinctivement qu'il interpelle ses parents pour les amener à s'occuper de lui[1].

Ces petits experts en réactions parentales que sont les enfants vont progressivement appliquer les mêmes règles que celles observées au sein de la famille à l'extérieur de celle-ci. Ainsi s'explique le fait que la qualité de la relation avec l'enseignant, avec les pairs, est le plus souvent comparable à celle qu'ils entretiennent depuis tout-petits avec leur mère[2]. Tout au long de la vie, ces modèles du passé orientent la mise en place des nouvelles relations.

Comme l'enfant, l'adulte va utiliser ses modèles internes pour interpréter sa relation avec les autres[3]. En particulier, ses expériences de couple vont passer à travers ce filtre pour qu'un sens leur soit donné. C'est alors que des points sensibles sont réactivés au contact de l'autre et donnent lieu aux mêmes réactions que par le passé. Joris, étouffé par sa mère, trouve sa partenaire envahissante dès qu'elle exprime des envies qui l'impliquent. Sibylle, qui a toujours été jalouse de la préférence que son père a manifestée à l'égard de sa petite sœur, se sent vite menacée quand son conjoint fréquente des personnes en dehors du couple. Aurore, dont la famille a éclaté brusquement et dont les liens ont aussitôt été brisés, n'arrive

pas à croire que l'amour puisse durer ; elle prend la fuite à l'arrivée des premiers émois. Les expériences du passé viennent teinter le présent de telle sorte que les scénarios d'avant sont supposés recommencer.

Les cicatrices du passé

Mais chat échaudé craint l'eau froide ! Au lieu de souffrir comme ce fut le cas au temps de l'innocence, l'adulte averti se protège contre ce qui « va arriver ». Pour celui ou celle dont l'enfance n'a pas posé de problème, nul besoin de se protéger ; l'horizon n'est obscurci par aucune crainte. On se sent libre et tout devient possible. Mais lorsque des réactions épidermiques compulsives entraînent la répétition d'un scénario amoureux malheureux, on peut s'interroger sur la pertinence des modèles issus de son enfance sur lesquels on se repose. Il arrive que l'adulte attribue à l'autre des intentions qui ne sont pas les siennes. Contrairement au jeune enfant, qui ajuste ses modèles en fonction de ce qu'il vit au quotidien, l'adulte a tendance à se laisser guider par ce que ses expériences lui ont appris. C'est ainsi qu'il catalogue les gens, leurs actes, selon des schémas passés. Pour Joris, les projets d'avenir émanant de sa compagne apparaissent comme une tentative d'emprise. Pour Sibylle, tout intérêt porté à l'extérieur du couple est perçu comme un empiétement de celui-ci et comme comportant le risque de s'en détourner. Pour Aurore, l'émergence d'un sentiment amoureux annonce la rupture du couple. En revanche, ceux dont les besoins affectifs ont été comblés peuvent s'épanouir dans la relation, sans avoir à s'inquiéter de son devenir. En amour, l'adulte tente bien de faire les bons choix et ne cherche en rien à se faire du mal ; mais lorsqu'il s'agit de l'autre, son raisonnement peut être biaisé si d'anciennes cicatrices n'ont pas encore guéri.

À cela s'ajoute la mise en œuvre de stratégies d'attachement elles aussi périmées. Car comme l'enfant, l'adulte veut qu'on l'aime et qu'on s'occupe de lui. Comme l'enfant, il va tenter d'agir sur son partenaire pour que celui-ci saisisse ses besoins et y réponde. Pour ce faire, il va là encore se reposer sur ses anciens schémas. À partir de ce qui « a marché » dans le passé, il va

user de certaines techniques, plus ou moins évidentes, pour obtenir l'affection de l'autre.

Signaux opaques et attentes inassouvies

Les stratégies d'attachement, si elles émanent des relations précoces et se sont alors avérées efficaces, ne sont pas forcément adaptées dans le cadre des relations de couple. Sans s'en rendre compte, on s'attend à ce que les autres, quels qu'ils soient, réagissent comme le faisaient ses proches pendant l'enfance. Sauf que le fonctionnement que l'on a mis en place s'est calqué sur les cordes sensibles des parents et non celles du conjoint. Ce qui les a fait réagir eux, ne provoque par forcément le même effet chez le partenaire amoureux. Ainsi, l'adulte qui n'a pu s'exprimer de manière spontanée durant l'enfance persiste souvent dans ses signaux opaques, trouvant cela suffisamment évident de comprendre où il veut en venir. Il considère alors que si l'autre ne saisit pas, c'est qu'il n'est pas attentif, pas désireux de lui faire plaisir. Les doutes sur l'amour s'installent…

Prenons un exemple : Capucine est la sœur aînée d'un garçon handicapé. Du fait de sa condition, son frère accaparait l'attention de leurs parents. Les problèmes de Capucine paraissaient dérisoires à côté des siens. Elle ne se sentait pas le droit de rajouter des ennuis à ses parents et a donc grandi en s'effaçant et en gérant seule ses difficultés. N'assumant pas de pouvoir être en demande, elle passait par des moyens détournés pour que ses parents s'intéressent un tant soit peu à elle. À l'âge adulte, Capucine ne parvient toujours pas à faire valoir ses envies et désirs. Elle trouve son fiancé un peu trop froid. Pour le mettre dans de bonnes dispositions vis-à-vis d'elle, elle le bichonne, lui prépare de bons petits repas. Amoureuse, elle le fait de bon cœur. Mais quand elle voit que ses efforts ne sont pas récompensés par l'élan fougueux qu'elle espérait, elle rumine, en veut à son compagnon. C'est à son tour de se montrer froide. Son conjoint ne comprend pas pourquoi elle boude. Capucine n'arrive pas à dire ce qui la contrarie.

Ces « petites choses » paraissent tellement insignifiantes qu'il est difficile d'en parler, d'avouer que c'est à cause de cela que la colère monte. Comme

dans l'enfance, les besoins affectifs de Capucine ne lui semblent pas mériter que l'on s'y penche. Et pourtant, ils existent et elle n'espère qu'une chose, qu'on y réponde. Capucine elle-même ne se rend pas compte qu'en faisant la cuisine, ainsi que toute une série de gestes au quotidien, ce qu'elle cherche, c'est l'affection de son compagnon. Les manques de son passé, le sentiment de ne pas être entendue viennent prendre appui sur l'introversion de celui qui partage sa vie. Cette introversion rend légitime un ressenti qui l'accompagne, en fait, depuis bien longtemps.

Aimer comme ça nous arrange…

Que faire lorsque son scénario amoureux atteste sans cesse de l'échec sentimental ? Faut-il faire table rase de son enfance et porter un regard neuf sur ses relations ?

Ce serait impossible. Et même, ce ne serait pas forcément souhaitable. Bien que certaines de nos habitudes nous empoisonnent la vie, il ne faut pas perdre de vue que d'autres peuvent, au contraire, nous apporter satisfaction. Il convient de reconnaître les bénéfices que l'on peut avoir à ne pas changer, à céder à des comportements qui seraient « plus forts que soi ». Si véritablement nos situations amoureuses étaient insupportables, il y a fort à parier que l'on ferait en sorte de ne plus s'y retrouver. Si l'histoire se répète, c'est peut-être aussi que, quelque part, on y trouve son compte ou du moins, une forme de sécurité. Certes, notre passé influence notre présent, mais le présent est aussi à envisager dans sa complexité, aussi bien avec ses bons que ses mauvais côtés[4].

Par exemple, se mettre à l'abri d'une déception amoureuse est un moindre mal pour quelqu'un d'échaudé. Certains peuvent préférer enchaîner les histoires sans lendemain et trouver grisant de faire des expériences sexuelles multiples, de n'être aux prises avec personne. Le célibat peut sembler regrettable aux yeux de certains, mais permettre d'éviter le ressentiment lorsque l'on arrive mal à gérer les différends. Se complaire dans une relation ennuyeuse peut permettre de s'épanouir à l'extérieur, de laisser libre cours à son imagination, grâce à la sécurité

retrouvée une fois rentré chez soi. Se contenter d'un conjoint qui ne nous plaît que moyennement constitue un rempart contre la jalousie, les complexes, et tous les tourments qui les accompagnent. Se satisfaire de relations virtuelles permet de changer de vie en un simple clic, dès que les échanges prennent une tournure déplaisante. Vivre des histoires douloureuses permet de ne pas se laisser envahir par des angoisses sur l'avenir, tellement on est focalisé sur la manière de sortir du présent.

Bref, en y regardant de plus près, chaque situation présente des avantages. Car les raisons du cœur se fondent aussi sur le passé et non sur le seul présent. Dans l'absolu, un certain mode de vie peut paraître désirable ; mais si l'on tient compte des blessures subies, des fragilités de l'individu, on comprend davantage ce qui le pousse à rester dans un schéma amoureux moins idéal… en apparence. Ceux qui gardent du passé une vision positive sauront s'exposer à l'amour, car dénués de craintes quant à son destin.

En définitive, les stratégies relationnelles que l'on met en place s'élaborent, au départ, dans un objectif de survie, survie qui passe par les soins procurés par l'autre. C'est là que résident les raisons du cœur. Très rationnellement, on intègre et utilise ce qui capte l'attention sur soi. Pour certains privilégiés, les premiers appels ont été compris et entendus. Ils ont grandi dans un contexte sécurisant leur permettant de garder une certaine fraîcheur dans leurs échanges, y compris amoureux. Mais le problème qui se pose à d'autres, c'est que les stratégies et modèles pessimistes élaborés durant l'enfance perdurent, quitte à ce que le présent soit déformé pour se conformer aux schémas passés. Ce décalage obstrue la communication, entraînant quiproquos et malentendus au sein du couple. Malgré tout, quel qu'ait été son passé, l'adulte continue de veiller à ses intérêts et reste apte au changement lorsqu'il se heurte à l'insupportable. En attendant, la facilité l'amène à se complaire dans ses dysfonctionnements tolérables. Finalement, n'est-il pas très raisonnable de se satisfaire d'un confort relatif ?

Raphaële Miljkovitch

1 J. Bowlby, *Attachement et Perte*, 3 vol., 1969-1982, rééd. Puf, 2002-2007. Voir aussi R. Miljkovitch, *L'Attachement au cours de la vie*, Puf, 2001.

2 L. Berlin, J. Cassidy et K. Appleyard, « The influence of early attachments on other relationships », *in* J. Cassidy et P. Shaver (dir.), *Handbook of Attachment. Theory, research, and clinical applications*, 2e éd., Guilford Press, 2008.

3 R. Miljkovitch, *Les Fondations du lien amoureux*, Puf, 2009.

4 R. Miljkovitch, « Tirer parti de ses problèmes de couple », *in* Jacques Lecomte (dir.), *Introduction à la psychologie positive*, Dunod, 2009.

Quel amoureux êtes-vous ?

♥ Vous êtes plutôt spontané ?

Pour vous, tout est simple : quelque chose vous pose problème, vous le dites et le malaise est aussitôt dissipé. Vous n'avez aucune crainte quant à l'effet que vous faites. La relation coule de source. Vous n'avez pas à user de stratégies, à louvoyer, pour vous faire aimer.

◆ Vous êtes demandeur ?

Qui ne réclame rien, n'a rien ! Telle est votre devise. Pour garder la flamme, vous considérez qu'il ne faut jamais baisser la garde et surtout, ne pas se faire oublier. Par conséquent, vous préférez harceler votre partenaire que de l'imaginer avec un(e) autre ou, plus généralement, bien se porter sans vous. Vous devez être au centre et pour ce faire, vous lui rappelez régulièrement ses obligations vis-à-vis de vous et exigez de lui qu'il comble tous vos manques.

♣ Vous êtes contrôlant ?

Un pas en avant, un pas en arrière. Face à l'amour, vos sentiments se mêlent. D'un côté, l'idée vous séduit, d'un autre, elle vous effraie. Ainsi, quand vous vous lancez dans une histoire, il faut que vous teniez les rênes. Même si dans les faits, vous vous laissez mener par le bout du nez, vous avec besoin de croire que c'est vous qui décidez de l'avenir de la relation, que c'est vous qui avez le contrôle de la situation. L'autre a besoin de vous ? Il/elle ne peut pas vous quitter ? C'est à cet espoir que vous vous raccrochez.

♠ Vous êtes évitant ?

Selon vous, pour être accepté ou convoité, il ne faut surtout pas témoigner trop d'intérêt à l'autre. Vous le/ la laissez venir, réclamer. Mais vous, même si vous aimeriez aussi parfois vous rapprocher, vous préférez vous investir dans autre chose que de formuler une quelconque demande. Rien de tel pour attirer l'autre !

★ Vous avancez masqué ?

Vous avancez masqué. Vous tournez sept fois votre langue dans votre bouche avant de parler. Vous êtes attentif à vos moindres faits et gestes pour véhiculer une certaine image de vous-même. Vous calculez ce que vous faites pour influencer l'autre, pour qu'il réponde à vos attentes. Vous n'imaginez pas de lui dire directement ce que vous aimeriez ou ce qui vous tracasse. Vous émettez des signaux, en espérant qu'il comprenne…

Raphaële Miljkovitch

R. Miljkovitch, L'*Amour malin*, Savigny-sur-Orge : Philippe Duval, 2012.

S’attacher, un besoin vital

Dès ses premières secondes de vie, le bébé est voué à créer des liens avec les personnes qui l’entourent. Au-delà d’une réelle valeur affective, cet attachement répond avant tout à un besoin vital, assurant sa sécurité et sa survie dans notre monde.

Mathéo, 6 mois, est allongé sur son tapis d’éveil. Sa maman feuillette un magazine à ses côtés, lui adressant de temps en temps quelques mots doux ainsi que des petites caresses sur les pieds. Mathéo, serein, manipule son éléphant rose tout en jetant régulièrement quelques regards en direction de sa mère. Mais soudain, celle-ci se lève et quitte précipitamment la pièce car on a frappé à la porte. Mathéo se met alors à pleurer, puis à crier. En l’espace de quelques secondes, le petit garçon est passé d’un état de sérénité à une position d’alerte. Le départ instantané de sa mère a plongé l’enfant dans une situation d’insécurité, de détresse, entraînant l’activation de ses signaux d’alerte. Cette scène, que tous les parents connaissent, est la manifestation visible du lien d’attachement qui relie un tout-petit à son entourage.

Depuis John Bowlby, psychiatre et psychanalyste anglais qui élabora sa théorie[1], les psychologues de l’attachement avancent que, par sa dépendance, tant psychologique que physiologique, un jeune enfant demeure tributaire des adultes pour survivre dans notre monde. C’est naturellement que ce petit être social est destiné à s’attacher aux autres, quelles que soient leurs réponses à ses sollicitations. Pour y parvenir, la nature a doté le bébé d’une palette de comportements lui permettant, dès sa naissance, d’attirer l’attention de l’adulte et de s’assurer de sa proximité. Non pourvu de langage verbal, c’est par le biais des pleurs et des cris que le

très jeune enfant exprime son malaise, son inconfort, voire sa détresse et encourage l'adulte à se rapprocher rapidement pour les interrompre. De même, l'apparition de sourires et de vocalises permet au petit humain de créer et de prolonger des échanges avec ses aînés. Tout un ensemble de comportements établit une proximité vitale entre l'enfant et ses protecteurs : « Il peut crapahuter et suivre sa mère en permanence comme un petit poussin suit sa mère poule : c'est la fameuse période entre 10 mois et 2 ans du "bébé koala" ou "bébé timbre-poste" », explique la pédopsychiatre Nicole Guédeney[2].

Certains malaises occasionnent des réactions en chaîne dans la tête d'un tout-petit. Par exemple, une situation d'alerte, la faim, la fatigue, le froid ou encore la séparation soudaine d'avec les adultes protecteurs entraînent l'émergence d'émotions négatives. Ces frustrations vont, à leur tour, activer son système d'attachement, réaction consistant à se rapprocher de son parent s'il est en âge de se déplacer, ou bien de pleurer, de crier, s'il ne l'est pas. Dès 9 mois, d'autres situations anxiogènes émergent au fil de son développement psychologique : l'éloignement des parents ou de la nourrice le soir, la présence d'un inconnu, l'obscurité de la chambre à coucher ou encore l'irruption d'un chien envahissant dans le salon.

Pour illustrer au mieux l'activation du système d'attachement d'un bébé, J. Bowlby le comparait au fonctionnement d'une chaudière. Si la température de celle-ci descend en dessous d'un certain niveau, la chaudière s'enclenche. Au contraire, si celle-là remonte au-dessus du seuil, celle-ci s'interrompt. Dans le cas du bébé, c'est la proximité avec la figure d'attachement qui va « éteindre » le système, tels ce père qui prend son enfant dans les bras pour le tranquilliser, cette mère qui adresse des mots rassurants à son bébé, ou encore cette professionnelle de crèche qui s'applique à croiser le regard de l'enfant inquiet. L'objectif étant atteint, le système d'attachement se « désactive ». Le bébé redevient calme et détendu, la proximité du *caregiver* (celui qui prend soin) étant associée à un sentiment de sécurité.

Maman, papa, ma nounou, mon gros chien…

On l'aura compris, la figure du *caregiver* est essentielle dans la constitution du lien d'attachement. Pour les psychologues, ce terme anglo-saxon désigne l'ensemble des protagonistes qui élèvent l'enfant, qu'ils soient ses parents biologiques, adoptifs, sa nourrice, sa référente de crèche, ses grands-parents. Dans certains contextes défavorables, où l'enfant souffre de sévères négligences de la part des adultes qui l'entourent, ce dernier peut s'attacher à un frère ou à une sœur aîné(e), ou même à son animal de compagnie, son chat, son chien, son hamster. En revanche, un enfant ne peut s'attacher à un objet inanimé, dans un premier temps, car cette chose ne pourra répondre à ses besoins.

Les neuf premiers mois de la vie lui sont nécessaires pour se constituer ses figures d'attachements primaires. Plusieurs étapes ponctuent la construction de ce lien. Dès lors, selon N. Guédeney, chacune d'elle devient unique, non substituable, irremplaçable. Ces figures sont principales, telle souvent la mère, ou subsidiaires, telle une nounou par exemple, la figure d'attachement principale étant la personne qui s'est le plus occupée du bébé pendant les premiers mois. Ce sera vers ces personnes clés que l'enfant se tournera spontanément en situation de détresse. Contrairement aux apparences, le qualificatif de « principale » ou de « subsidiaire » ne signifie pas que l'enfant porte davantage d'affection à l'une ou l'autre de ses *caregivers*, mais que la proximité de l'une lui apportera un plus grand sentiment de sécurité que l'autre. En clair, le câlin de sa maman le réconfortera davantage que celui de son assistante maternelle, aussi douce soit-elle ! Quelle qu'elle soit, la figure d'attachement représente une base de sécurité, un havre de paix, indispensable pour que le petit aventurier en herbe s'autorise à explorer son environnement, en toute sérénité. Une « base de sécurité » que N. Guédeney compare à un porte-avions : « Le bébé ou le jeune enfant est l'avion ; la base sécure, c'est le pont du bateau d'où s'élancent les avions pour les missions de reconnaissance. Le même pont doit être toujours libre pour les avions en mission afin que ceux-ci puissent

atterrir dès qu'ils le demandent (que cela soit en urgence ou pas) : le même pont s'appelle alors le havre de sécurité. »

Pas tous égaux face à l'attachement

Mais tous les enfants ne tissent pas des liens de même intensité ni de même nature avec leur entourage. La qualité de ce lien résulte directement de l'attitude des adultes à leur égard : si certains *caregivers* ont pour habitude de répondre à leurs sollicitations de manière appropriée, rapide et cohérente, d'autres réagissent peu à leurs pleurs et encouragent excessivement leur indépendance, tandis que d'autres encore y répondent de manière incohérente, ambivalente, parfois négligente, voire maltraitante.

En 1963, Mary Ainsworth, psychologue développementaliste américaine, avait bien identifié ces différences dans les qualités du lien d'attachement. Par le biais d'une situation expérimentale appelée « situation étrange[3] », elle en avait décrit trois types : l'attachement dit « sécure », forme d'attachement optimale, dans lequel l'enfant sollicite sa figure protectrice comme base de sécurité pour explorer son environnement (le porte-avions précédemment mentionné) ; l'attachement « évitant », dans lequel l'enfant à l'attitude fuyante et autonome en apparence cherche peu le contact de son *caregiver* et se comporte avec les étrangers un peu comme avec ses figures d'attachement ; enfin, l'enfant « ambivalent/résistant » manifeste un grand besoin de se coller à son *caregiver*, ce qui le freine dans l'exploration de son environnement. Il semble largement affecté par la séparation d'avec sa personne ressource et manifeste des réactions ambivalentes au moment des retrouvailles : il s'agrippe à elle, mais avec colère. En 1986, Mary B. Main et Judith Solomon déterminent un quatrième style d'attachement, appelé « désorganisé ». Il s'agit d'enfants présentant des comportements contradictoires et incohérents à l'égard de leur figure d'attachement, tantôt dans la fuite, tantôt dans le rapprochement.

Cette variabilité du lien d'attachement est aisément observable en crèche, espace dans lequel plusieurs jeunes enfants sont réunis et donc analysables simultanément. 14 heures, section des bébés : Chloé cherche toujours à se

mettre sur les genoux de la professionnelle et se met à pleurer dès que celle-ci se lève pour subvenir aux besoins d'un autre enfant. Stéphane explore, quant à lui, la pièce à quatre pattes, de long en large et en travers, sans prêter une quelconque attention à la présence de l'adulte. Margaux, elle, jette régulièrement des regards à la professionnelle présente, tout en vaquant sereinement à ses occupations. L'intensité du besoin de proximité physique et la capacité à explorer de manière autonome l'espace laissent, dans ce contexte, deviner la qualité d'attachement du jeune enfant.

Il faut ajouter que les principes éducatifs modernes, qui prônent souvent une autonomie de plus en plus précoce du jeune enfant, peuvent créer une certaine confusion dans l'esprit des parents. Que ce soit d'ailleurs au domicile des familles ou dans l'univers professionnel, dans les maternités, les crèches, les pleurs du jeune enfant sont parfois qualifiés de caprice, on l'accuse de « faire son cinéma ». Certains parents ou professionnels hésitent même à prendre un enfant qui pleure dans leurs bras, de peur qu'il s'y habitue, voire qu'il en devienne dépendant. La théorie de l'attachement combat ces attitudes, qualifiées d'idées reçues et erronées. Selon cette théorie, chaque pleur est l'expression non verbale d'un malaise. Non, un jeune enfant n'est pas un manipulateur, un comédien, un coquin ou une chipie. Et les auteurs sont unanimes : il est nécessaire de répondre aux signaux d'alerte des bébés, dans les premiers mois de vie. Ils seront d'autant plus autonomes et sereins en grandissant.

Que deviendront ces enfants à l'attachement plus ou moins « sécure », devenus adultes ? Observera-t-on une cohérence, une continuité entre la qualité des liens qui les unissaient hier à leurs parents, avec celle qui les unira à leurs amis proches, à leurs amoureux, demain, une fois propulsé dans le monde des adultes ? Il semblerait que oui. Mais là, c'est une autre histoire… d'amour.

Héloïse Junier

---

1 Voir l’article suivant.

2 N. Guédeney, *L’Attachement-Un lien vital*, éd. Fabert, 2011.

3 Situation expérimentale inventée par Mary Ainsworth, destinée à évaluer la qualité d’attachement des enfants de 12 mois. Dans cette situation interviennent l’enfant, sa mère et une personne inconnue. La scène est composée de huit épisodes de trois minutes chacun, confrontant l’enfant à des séparations d’avec sa mère (sa figure d’attachement), et quelques contacts avec une personne inconnue. Dans le cadre de cette expérience sont observés et analysés le comportement de l’enfant, et notamment ses signes d’inquiétude, d’alarme, de tristesse ou encore ses manifestations de plaisir, de recherche de réconfort… Réalisées en 1963 par Mary Ainsworth, ces expériences furent très critiquées en raison des angoisses provoquées volontairement chez les bébés. Impossible d’imaginer de telles situations expérimentales aujourd’hui !

John Bowlby et la théorie de l’attachement

> *Comment, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, John Bowlby, pédopsychiatre, psychanalyste et passionné d’éthologie, élabora une théorie devenue centrale dans la psychologie du développement et de la personnalité.*

John Bowlby est né en 1907, dans la haute bourgeoisie londonienne. Son père, médecin militaire et chirurgien privé du roi Georges V, est anobli en 1911. John est le quatrième d’une fratrie de six, et avec son frère Tony, à peine plus âgé, il semble avoir été le favori de sa mère. Celle-ci ne s’occupe cependant pas directement de ses enfants, confiés à des nurses comme le veut ce milieu. Elle les reçoit de 17 heures à 18 heures, au salon après le thé, et leur fait la lecture, partageant avec eux sa passion pour la nature, tout en assurant leur éducation morale et religieuse. Contrairement à ce que l’on pourrait croire, ces rencontres quotidiennes étaient détendues et ludiques, l’exercice courant de l’autorité étant laissé aux nurses, et il apparaît que la relation de J. Bowlby à sa mère a été d’une grande complicité. Par contre, il ne voyait guère son père, sauf le dimanche, consacré à des sorties en famille. John a cependant été entouré par d’autres figures masculines, qui ont dû compenser la distance paternelle.

À 4 ans, John vit son premier deuil, sa nounou attitrée quitte la maisonnée. Il se retrouve à la garde de la gouvernante, femme dure et

sarcastique, qui ne le ménage pas. À 12 ans, son parrain décède sous ses yeux d'une crise cardiaque lors d'un match de foot. Entre-temps, il est envoyé avec son frère en internat loin de la capitale pour éviter les bombardements de la guerre. John vit mal cet isolement dans une institution spartiate où s'associaient violence psychologique et châtiments corporels. Il dira de son enfance qu'elle l'a suffisamment blessé, même s'il n'en est pas sorti brisé. Il y a été sensibilisé à la détresse précoce face à la perte d'un être cher, ainsi qu'à la réalité et à l'impact de la violence psychologique.

Puis, il entre à l'École navale, suivant ainsi la tradition militaire d'une partie de sa famille. Élève brillant, sportif accompli, il aime faire du théâtre, de la musique et se passionne pour l'observation des oiseaux. Assez vite lassé de ce cadre, cependant, il décide de faire médecine. Il découvre la psychanalyse, très en vogue à l'époque, s'intéresse à la psychologie pour laquelle il abandonne la médecine après deux ans. Il étudie la mémoire, sous l'égide d'un professeur convaincu que les expériences passées s'organisent en schémas qui influencent le présent et confèrent une importance majeure à la réalité des situations vécues.

Diplômé en 1928, il décide d'élargir ses connaissances en psychologie du développement et accepte un poste dans une école progressiste. Les châtiments corporels et autres violences à enfant sont bannis de cette institution où il reste quelques mois, enseignant les sciences et le jardinage ! Puis, il change d'établissement, souhaitant en apprendre davantage sur les enfants en vivant avec eux. Il découvre les préceptes du psychanalyste américain Homer Lane, pour qui les troubles sont liés aux erreurs éducatives, comme la délinquance, attribuée à un manque d'amour et de compréhension, et à une atmosphère familiale répressive et culpabilisante. Deux enfants le marquent profondément, l'un âgé de 7 ans le suit comme son ombre, l'autre, qui en a 16, paraît insensible et s'isole totalement. Petit délinquant, il est le fils illégitime d'une famille aisée. Pour ses éducateurs, son attitude est la conséquence de la privation affective qu'il subit.

L'entrée en psychanalyse

J. Bowlby décide alors de reprendre ses études de médecine pour devenir psychiatre pour enfant. Il a 22 ans. Parallèlement, il entreprend une psychanalyse au centre de formation de la Société britannique de psychanalyse. Joan Riviere, amie et disciple de Melanie Klein, lui est désignée comme analyste. Peu enclin par son caractère et sa formation universitaire à accepter des dogmes sans discuter, il a tendance à remettre en cause certains principes kleiniens comme le sadisme inné de l'enfant envers sa mère et l'absence de prise en compte de l'environnement familial dans la genèse des troubles. Son analyste se plaint de son manque de confiance et de son besoin de réfléchir et de vérifier par lui-même. Néanmoins, les débuts de J. Bowlby en tant que psychanalyste se font dans l'optique de M. Klein. Il lui rendra hommage pour ce qu'il a appris d'elle, notamment sur les capacités relationnelles du bébé et les notions de perte, de deuil et de dépression.

En 1933, il obtient son diplôme de médecine et entre dans un service de psychiatrie pour adultes. Passage obligé pour exercer en pédopsychiatrie, il s'y trouve confronté à des psychiatres hostiles à la psychanalyse, à laquelle ils reprochent son fonctionnement sectaire. Il y mène des recherches sur la personnalité et le vécu antérieur de psychotiques et de névrosés. Interrogeant autant le patient que sa famille, il découvre l'importance du deuil comme déclencheur de ces décompensations, par la maladie ou la mort d'un proche. Il isole aussi certaines caractéristiques de personnalité prédisposant à ce type de réactions pathologiques. Deux ans plus tard, il commence à traiter des enfants perturbés, dans un service dont le chef s'intéresse notamment aux origines de la délinquance et des comportements asociaux.

En 1937, après plus de sept années d'analyse personnelle et quatre autres d'analyse de patients sous supervision, il obtient enfin sa qualification, précédemment refusée à deux reprises, car il paraissait trop pressé d'en finir, ce qui était, pour le comité d'évaluation, un signe certain d'anxiété et donc d'analyse incomplète. Il rejoint un centre de pédopsychiatrie, créé dans un objectif de prévention selon l'idée que les problèmes des enfants étaient directement liés à ceux de leurs parents, que ceux-ci remontaient le

plus souvent à leur propre enfance et que c'était à ce niveau qu'il était le plus efficace d'agir. Deux patients retiennent son attention, un garçon et une fillette de 8 ans environ. Petits voleurs qui font l'école buissonnière, ils lui rappellent le jeune précédemment rencontré. Tous deux ont subi une séparation précoce prolongée et semblent indifférents au contact avec autrui, leurs parents y compris.

J.Bowlby commence à publier des articles sur l'agressivité et la jalousie des enfants, sur l'hystérie aussi, qu'il relie au choc émotionnel consécutif à une séparation ou à une perte. Il rapporte encore ces symptômes à des relations familiales perturbées, par des disputes courantes entre les parents, ou au contraire par une atmosphère faussement paisible interdisant toute critique. Il cible l'hyperanxiété des mères, pouvant dissimuler une ambivalence, et préconise un traitement conjoint mère-enfant, faisant l'hypothèse d'une transmission transgénérationnelle de ces caractéristiques.

Une préoccupation clinique et scientifique

Psychiatre des armées lors de la Seconde Guerre mondiale, il s'occupe de la sélection des nouveaux officiers où il innove, acquérant des connaissances méthodologiques et statistiques inhabituelles chez un psychiatre-psychanalyste. Il les met immédiatement à profit lorsque l'*International Journal of Psycho-Analysis* lui demande un travail à publier. Il présente un article original sur 44 délinquants juvéniles avec étude de cas et analyses statistiques de comparaison avec un groupe contrôle, qui lui vaudra le surnom d'Ali Bowlby et les 40 voleurs. C'est une démonstration de l'impact catastrophique de la séparation précoce pour le développement de l'enfant, détaillant les conditions de mise en place d'une personnalité émotionnellement détachée, désaffectée, en lien à la délinquance et la récidive.

Déjà très divisée sur les idées de M. Klein, la Société britannique de psychanalyse menace d'éclater après l'arrivée de Sigmund Freud et de sa fille. J. Bowlby joue un rôle pacificateur dans cette querelle, bien qu'il soit lui-même critiqué pour ses propres travaux. Nommé à la tête du programme

de formation, bras droit de Donald Winnicott, il opte pour offrir le choix entre les deux approches, tandis que le débat entre M. Klein et Anna Freud se dilue dans une ignorance mutuelle. Il restera membre de la Société jusqu'à sa mort en 1990.

L'après-guerre offre à J. Bowlby l'occasion d'appliquer son approche théorique et clinique à grande échelle. Il prend la direction du service pédiatrique de la Tavistock Clinic de Londres, dont il devient directeur adjoint peu après. Cette clinique inaugure une manière de travailler alliant recherche, thérapie et formation. Sur le plan thérapeutique, J. Bowlby met de plus en plus l'accent sur la participation de la mère, mais aussi de la famille, au traitement des enfants, créant une technique à l'origine de la thérapie familiale. Sur le plan théorique, il décide d'étudier l'impact de l'environnement sur le développement psychique de l'enfant, dont on ne savait quasiment rien à l'époque, prenant l'exemple des effets de la séparation d'avec la mère. Celle-ci constitue un événement facilement identifiable de l'extérieur, plus facile à repérer que la teneur exacte des relations familiales et le type d'éducation reçue, et elle permet d'envisager des mesures préventives. J. Bowlby engage alors James Robertson comme assistant, connu pour le film qu'il a réalisé sur la détresse des enfants hospitalisés[1], à l'origine de changements dans les pratiques de plusieurs pays.

En 1950, J. Bowlby accepte une mission de l'OMS sur les enfants placés en institution, autre manière pour lui d'étudier les effets de la séparation mère/enfant sur le développement de la personnalité. Son rapport deviendra un best-seller dans le monde entier, repris dans une version grand public, qui le conduit à la notoriété[2]. Il y explique qu'au-delà du problème de la séparation, une relation chaleureuse et continue, avec une mère ou un substitut maternel stable qui prend lui aussi plaisir à ses rapports avec l'enfant, est indispensable à la santé psychique. Il souligne que ceux qui ont souffert de manque affectif reproduisent ce même type d'interactions avec leurs propres enfants, dans un cercle vicieux qu'il souhaite briser par des interventions appropriées.

La seule chose qui lui manque alors est une approche théorique fiable lui permettant d'organiser ses données et d'approfondir ses recherches. C'est là qu'il découvre l'éthologie ainsi que la cybernétique. Il fait aussi la rencontre déterminante de Mary Ainsworth, qui apportera des preuves expérimentales à ses hypothèses. Entre 1969 et 1975, il rassemble ses réflexions théoriques et cliniques dans les trois tomes imposants de sa trilogie Attachement et perte[3], avec moult références à d'autres chercheurs. Celle-ci lui vaut une reconnaissance internationale, notamment dans le domaine de la psychologie du développement, tout autant qu'une méfiance, voire un rejet, de la part de nombre de ses collègues psychanalystes. Ceux-là lui reprochent d'avoir trahi leur cause, en introduisant une rigueur scientifique dans ce champ et en assujettissant l'imaginaire et le fantasme à la réalité de violences psychologiques ou physiques subies. Pourtant, il reste là dans la perspective de la psychanalyse de la relation d'objet, sur la même ligne que D. Winnicott, pour qui le bébé n'existe pas hors de sa relation à sa mère et dont il approfondira le concept de faux-self chez l'adulte.

Une approche de la santé tant psychique que physique

Comme on peut le voir, J. Bowlby n'est donc pas uniquement un spécialiste de la relation mère-bébé, pas plus qu'il n'est éthologiste ni pur théoricien, comme certains en sont persuadés. Lorsque l'on s'intéresse de près à la théorie de l'attachement, on s'aperçoit que nombre de ses partisans et a fortiori de ses détracteurs ignorent les fondements mêmes de ce que J. Bowlby a voulu montrer. Sa théorie est indissociable de son approche clinique, qui se situe dans une perspective psychanalytique, ce qu'il n'a cessé de répéter. Ses recueils de conférences sont particulièrement éclairants sur ce point.

Son objectif a été de démontrer qu'une relation d'attention, d'écoute et de soutien est indispensable au bien-être psychique, et physique, tout au long de l'enfance, de l'adolescence, mais aussi de la vie adulte. Si un

individu bénéficie de telles conditions d'éducation venant satisfaire son besoin instinctif d'attachement, il développera une vision positive de lui-même, des autres et du monde qui l'entoure. Il saura gérer au mieux les stress extérieurs, en ayant recours au soutien d'autrui en particulier, et il ne se créera pas de stress supplémentaire par une vision menaçante ou hostile de ce qui l'entoure. Par contre, ceux qui n'ont pas bénéficié d'une telle attention dans leur enfance et leur adolescence auront une image négative, soit d'eux-mêmes comme incapables de faire face et indignes d'être aimés, soit d'autrui comme indisponible, indifférent ou rejetant, soit des deux.

Ainsi, pour être capable d'aimer sainement, son conjoint, ses enfants et avoir des relations apaisées avec les autres, il faut avoir conscience des réponses de sa famille d'origine à son besoin d'attachement, pas seulement croire que l'on a été aimé. Il faut examiner ses représentations de soi et d'autrui pour cesser d'être objet ou acteur de violence psychologique et analyser sa perception du monde pour éviter une anxiété inutile ou un hyperoptimisme tout aussi inadapté à la réalité. Sinon, on rejoue sans fin son propre passé, on se laisse inconsciemment influencer par des vécus émotionnels déstabilisants que l'on n'a pas été autorisé à vivre pleinement, à mettre en mots et à partager avec un autrui rassurant et protecteur, et on reproduit les relations que l'on a subies avec ses proches.

Une vision qui continue à gêner

J. Bowlby a été très critiqué en son temps, par les féministes qui voyaient en lui un réactionnaire prônant le retour des femmes au foyer, et par ses collègues analystes, on l'a vu. Aujourd'hui, on oublie de le citer en référence à sa théorie, plaçant M.Ainsworth ou d'autres à l'origine de ses idées. On confond ceux qui n'ont fait que vérifier ses hypothèses par une validation expérimentale, avec lui qui les a émises sur la base essentielle d'une observation et d'une pratique clinique, dans une optique d'intervention et de prévention. Peu de programmes thérapeutiques ont été mis en place chez les adultes, par exemple, suivant ses indications et son œuvre sur le terrain. Par contre, ses partisans se divisent, voire se

combattent, entre spécialistes du développement et de la psychologie sociale, et leurs méthodes respectives. Et beaucoup affirment qu'un attachement insécure n'est pas un problème en soi, à l'encontre même de ce que J. Bowlby a montré, et d'autres après lui.

Bref, J. Bowlby et sa théorie continuent à gêner. Comme le fait remarquer son fils, il appuie là où ça fait mal, mobilisant de forts mécanismes de défense, y compris chez ses partisans qui ne retiennent alors que ce qui ne les déstabilise pas trop sur le plan personnel. On oublie aussi qu'à la fin de sa vie, il s'est intéressé à l'impact des modalités d'attachement sur la santé physique, ce que je prolonge et développe dans le livre *Stress et santé : quand notre attachement nous joue des tours*[4]. L'attachement est encore trop souvent aujourd'hui un instinct oublié, ce qui a d'importantes conséquences, tant sur le plan individuel que sur celui de la société.

Yvane Wiart

---

1 J. Robertson, *A Two Year-Old Goes to Hospital*, Robertson Fims, 1952.
2 J. Bowlby, C*hild Care and the Growth of Love*, Penguin, 1953.
3 John Bowlby, *Attachement et perte*, 1969-1975, 3 vol., rééd. Puf, 2002-2007.
4 De Boeck, 2014.

L’attachement : quelques repères

Darwin, Freud, Klein : premières fondations

Scientifiques et psychologues ont commencé à s’intéresser aux mécanismes de l’attachement dès le XIX^{e} siècle. Charles Darwin, le premier, insistera sur le fait que l’attachement a un avantage sélectif : s’entourer d’adultes protecteurs permet de lutter plus efficacement contre les dangers de l’environnement.

La psychanalyse voit l’attachement comme le résultat de la pulsion sexuelle. Sigmund Freud, dans ses *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, fait de la poitrine de la mère le premier objet d’amour, lequel ne se développe que parce que le bébé a besoin d’être nourri et que la tétée lui procure un plaisir libidinal. La pulsion sexuelle s’étaye sur ce besoin de nourriture.

Melanie Klein (1882-1960), spécialiste de la psychanalyse infantile et cofondatrice de l’école dite de la relation d’objet, soutient que dès le début de la vie, l’enfant est en relation avec son environnement. Mais pour M. Klein et ses disciples de la psychanalyse infantile, les réponses de l’enfant au début de la vie sont dues aux fantasmes et à sa vie imaginaire plutôt qu’aux événements de la vie réelle.

René Spitz et l’hospitalisme

Les observations du psychiatre et psychanalyste René Spitz (1887-1974) sur le développement psychoaffectif de nourrissons orphelins ou de mères en prison ont eu une portée décisive sur les théories de l’attachement. En 1946, R. Spitz publie les résultats d’une étude sur une population de nourrissons âgés de plus de 6 mois, privés récemment de leurs mères après six mois au moins de bonnes relations avec elles, et qui n’ont pas trouvé auprès de substituts maternels une relation satisfaisante. Il observe qu’après une première phase de protestation et de désespoir, ces nourrissons deviennent apathiques et indifférents à leur entourage, ne s’alimentent plus, perdent du poids et dorment mal. Si on ne les met toujours pas en présence de leur mère ou d’un substitut à même d’apporter des soins et de la tendresse, le temps passant, ils ne grandissent plus, leurs acquisitions motrices et intellectuelles régressent, et ils deviennent plus sensibles aux infections – ce que Spitz appelle « hospitalisme ».

Winnicott et l’invention du doudou

« Cette chose que l'on appelle un nourrisson n'existe pas », déclare Donald W.Winnicott (1896-1971) pour souligner le caractère d'abord indissociable de la dyade mère/enfant. Ce psychanalyste insiste sur l'importance de l'environnement pour le développement du psychisme infantile : peu à peu, le nourrisson, prenant conscience de la différence entre le monde et lui-même, éprouve des pulsions pour ce qui l'entoure. On dit qu'il contracte des « relations d'objet », la principale étant relative à la mère. Dans l'idéal, celle-ci doit instaurer spontanément une relation sécurisante mais perméable, facilitant l'indépendance progressive de l'enfant. Lui, armé de son doudou (le fameux « objet transitionnel ») se substituant à la mère, serait libre alors de mener à bien l'exploration du monde extérieur dans des conditions satisfaisantes.

Mary Ainsworth : les qualités de l'attachement

En 1963, la psychologue Mary Ainsworth met au point l'expérience dite de « situation étrange », ensemble de situations expérimentales pour définir trois types d'attachement :

• un attachement anxieux-évitant (l'enfant ne semble affecté ni par le départ du parent, ni par son retour) ;

• un attachement sécurisé ou sécure (protestation au départ du parent et soulagement à son retour avec recherche de proximité) ;

• un attachement anxieux-résistant ou ambivalent (anxiété de l'enfant à la séparation et comportement à la fois de rapprochement et de rejet au retour).

Un parent apte à percevoir, interpréter et répondre de façon adéquate aux signaux et demandes de son enfant favoriserait l'attachement sécurisant. Un parent qui rejette ou ne comprend pas les demandes de son enfant et y répond de façon inappropriée favoriserait l'attachement anxieux. Plus tard, un enfant sécurisé se montrera sociable et empathique, et bénéficiera d'une bonne estime de soi. Inversement, un enfant ayant souffert d'un attachement anxieux manifestera du retrait social, voire des comportements oppositionnels et agressifs. Des recherches ultérieures menées par Mary Main et ses collègues de l'université de Californie à Berkeley ont permis d'identifier un quatrième schème d'attachement, appelé attachement désorganisé/désorienté. Ce terme reflète le défaut, pour certains enfants, d'une stratégie cohérente de réponse aux situations stressantes.

Une théorie toujours en débat

Les débats sur l'attachement ont engendré quantité de recherches. Citons notamment les English and Romanian adoptees study teams conduites par Michael Rutter au lendemain de la chute du régime roumain de Nicolae Ceausescu.

En suivant la destinée de plusieurs milliers d'orphelins roumains adoptés par des Occidentaux, à faire le tri entre ce qui relevait du défaut d'attachement, des problèmes posés par l'adoption, de la mise en place de nouvelles relations sociales, des problèmes

physiologiques dues aux carences alimentaires, etc., les chercheurs constatèrent que beaucoup de petits orphelins connurent par la suite un développement correct. Certes, on releva un taux très important de schèmes d'attachement insécure chez les enfants adoptés tard, comparé aux enfants nés dans leur famille définitive ou ayant été adoptés très tôt. Néanmoins, 70 % des enfants adoptés tardivement ne montrèrent pas de désordre marqué ou sévère du comportement d'attachement.

Sarah Chiche

Le malheur des mal-aimés

Lorsqu'un bébé éprouve des émotions comme la peur, la colère ou la tristesse, il est dans un état émotionnel qu'il ne peut pas réguler seul », explique Nicole Guédeney, pédopsychiatre spécialiste de l'attachement et notamment auteur de *L'Attachement, un lien vital*[1]. « On peut aimer très fort son enfant, avoir un sentiment d'un lien unique et spécial avec lui, et pour autant ne pas pouvoir ou ne pas savoir comment répondre à ses besoins d'attachement. » Ce que les Américains appellent le *caregiving* (prendre soin) est cette capacité à vite répondre aux signaux du bébé, dans les premiers mois de sa vie. « Le *caregiving* ne se résume pas à protéger. Il est différent d'une hyper-protection ou d'une hyper-anxiété qui témoignent des besoins ou des difficultés du parent mais qui ne répondent pas forcément aux besoins de l'enfant de telle sorte qu'il se sente réconforté et autonome », ajoute Nicole Guédeney. Mary Ainsworth, psychologue du développement et figure importante dans le développement de la théorie de l'attachement, parlait de « *responsiveness* » quand elle évoquait la sensibilité des adultes aux besoins d'attachement de l'enfant. Nicole Guédeney résume cette notion – le terme n'a pas d'équivalent en français – par « la capacité du parent à percevoir et à interpréter les expressions verbales et non verbales de l'enfant de manière correcte et d'y répondre

rapidement et adéquatement, et ceci de manière prévisible et cohérente ». Mine de rien, c'est tout un programme pour des humains perfectibles ! Mais que sait-on du devenir des enfants ne bénéficiant pas d'un attachement ? Ces troubles sont-ils le berceau de problèmes à l'âge adulte ?

Des fragilités compagnes de toute une vie

S'il n'existe pas de chiffres qui mettent en évidence une corrélation entre troubles de l'attachement dans l'enfance et développement de pathologies ultérieures, les études s'accordent à dire que la capacité d'un enfant à devenir autonome, à gérer son stress, ses émotions négatives, à développer des relations sociales de qualité, à bâtir sa confiance en lui et en les autres, à développer ses compétences cognitives dépendent très sensiblement d'un lien d'attachement satisfaisant… Et beaucoup démontrent un lien entre troubles de l'attachement et autres troubles à l'âge adulte.

Parmi les plus significatives, les recherches de Peter Fonagy[2] tendent à démontrer que la perte ou la séparation de la figure d'attachement pendant l'enfance sont des facteurs de vulnérabilité aux troubles anxieux et aux états dépressifs à l'âge adulte. Les résultats de la psychologue canadienne Catherine Vandal[3] suggèrent que les adultes ayant développé un lien d'attachement ambivalent, ou fait l'expérience d'un faible soutien affectif durant l'enfance, éprouvent davantage de difficultés dans l'identification de leurs émotions, ce qui favorise la présence de symptômes intériorisés. Des études[4] montrent aussi que les troubles de l'attachement jouent un rôle dans le développement et la sévérité des troubles limites de la personnalité, sous forme de troubles fonctionnels dissociatifs. Audrey Brassard et Yann Lussier, tous deux psychologues canadiens, ont compilé l'état des connaissances concernant l'influence des troubles de l'attachement dans les relations de couple à l'âge adulte[5].

Il en ressort que les adultes ayant eu des attachements insécures ont des relations sentimentales polluées soit par une anxiété d'abandon qui les amène à une hyper vigilance à la disponibilité du partenaire, soit par un

évitement de l'intimité qui les entrave dans l'expression des émotions et la capacité d'engagement.

Michel Delage, professeur de psychiatrie et notamment auteur de *La Résilience familiale*[6], explique pour sa part qu'un enfant qui n'obtient pas de réponses ou des réponses inadéquates à ses demandes deviendra soit un adulte « préoccupé », « ambivalent » sans cesse en recherche de l'approbation d'autrui, en demande affective excessive et en hyper vigilance aux moindres signes de rejet des autres, soit, à l'inverse, un adulte « détaché », « évitant », qui, toute sa vie, aura une image négative des autres, vus comme incapables de répondre à ses besoins. Cet adulte-là évitera les relations intimes, niera ses sentiments et sera considéré comme froid et manquant totalement d'empathie. Dans les deux cas, ils auront développé ce que Michel Delage appelle des « intériorisations de mauvaise qualité » compromettantes pour leurs relations. Et même pire : plusieurs études et ouvrages avancent que ces distorsions affectives compromettent la capacité d'un parent à se représenter les états mentaux de son enfant et donc à lui apporter la sécurité dont il a besoin, à son tour. Michel Delage commente : « Ainsi le monde interne du parent dont l'accès lui est barré resterait également inaccessible à l'enfant. On est alors dans une logique de transmission intergénérationnelle et dans la répétition des insécurités d'attachement ».

Pour une thérapie de la relation

Michel Delage souligne dans un article que l'une des discussions actuelles des psys qui s'intéressent aux troubles de l'attachement concerne le fait de savoir s'il s'agit de troubles de l'individu ou de la relation. Il conclut pour sa part que l'on ne peut pas dissocier l'un de l'autre et qu'il faut reformuler la théorie de l'attachement dans une perspective systémique.

Autrement dit, on ne pourrait prendre en charge les troubles de l'attachement que par des thérapies qui ne concernent pas seulement l'individu mais aussi ses liens avec son environnement, notamment familial.

Le psychiatre précise : « Il ne s'agit pas de faire feu de tout bois mais de développer une pensée dont le fil conducteur est une théorie de la relation. Le thérapeute se doit d'occuper ici une place différente des positions traditionnelles, car elle est à l'intersection de l'individu et du système. Il faut ici beaucoup de souplesse, une grande attention au contenu de la relation et des échanges, et la possibilité de mener conjointement certains entretiens individuels et des entretiens collectifs. Dans les familles où pour diverses raisons des styles relationnels insécures se sont mis en place, l'établissement d'une base externe de sécurité, en l'occurrence le thérapeute, constitue la première condition permettant l'innovation et le changement ».

Quant au couple, il représenterait souvent le lieu où un mauvais lien d'attachement précoce fait le plus de dégâts, et pour cause. L'autre m'aime-t-il vraiment, pourquoi ne suis-je pas son seul centre d'intérêt, pourquoi est-il capable de vivre une semaine sans moi ou au contraire, pourquoi l'autre me considère-t-il comme froid, quasi handicapé de l'amour, qu'attend-il au juste ? Si la rencontre amoureuse est basée sur la pulsion du désir et dominée par la sensorialité, elle réactive le système d'attachement. « La proximité physique, le corps à corps, les caresses sont là comme un rappel de la sensorialité de l'enfance sur laquelle se sont établis les premiers attachements », précise Michel Delage. Puis, lorsque le couple dure, le lien d'attachement s'ancre. Et sur ce point, le psychiatre insiste pour se distinguer des purs théoriciens de l'attachement selon lesquels chaque partenaire au sein du couple deviendrait la figure principale d'attachement de l'autre, se substituant aux parents de l'enfance. Il parle, lui, de la création d'une relation unique entre les partenaires, d'un ensemble composite, fait de la relation au partenaire et de la représentation que chacun se fait de l'autre et du couple. Il en profite pour rappeler que les psychanalystes, pour aborder les problèmes de couple, se sont centrés sur la relation amoureuse mais en considérant le couple sous l'angle des conflits internes propres à chaque individu, ce qui est vain à ses yeux car ignorant des complexités et des enjeux de toute relation.

Quelle est la place du thérapeute ?

Michel Giroux est psychologue au Québec, notamment auteur de *Psychologie des gens heureux*[7], et a beaucoup travaillé sur les troubles de l'attachement à l'âge adulte. Premier constat : la thérapie ne peut pas être la même avec un évitant ou un dépendant. « La psychothérapie est un lien. Pour se construire et avoir une fonction thérapeutique effective, elle doit se structurer à partir de cibles cliniques précises, correspondre aux besoins et au mode d'attachement du patient. Ce qui est thérapeutique pour les évitants ne le sera pas nécessairement pour les ambivalents et vice-versa. Les évitants et les ambivalents forment souvent des couples ; il faut les aider à comprendre leur relation et à s'ajuster pour qu'ils puissent tendre vers une relation plus confortable. Les évitants consultent rarement mais nous en entendons souvent parler par leurs partenaires. Pour les évitants, les liens sont suspects et ils s'en tiennent à distance. »

Tout l'enjeu thérapeutique repose alors sur ce dilemme : comment aider un patient à vaincre progressivement sa peur de l'attachement tout en lui offrant un lien thérapeutique efficace ? Dans ce cas, le thérapeute ne peut pas construire une relation centrée sur les émotions, jugées comme dangereuses et anxiogènes par les évitants. Il travaille donc sur les faits, l'auto-observation du quotidien, la place du travail dans la vie de l'évitant. « Ici, le but de la psychothérapie est de soutenir les progrès du client vers le développement du mode d'attachement sécure. Plus l'évitant acquiert une bonne capacité d'auto-observation, plus il saisit son fonctionnement personnel, relationnel et professionnel. Il réalise souvent son surinvestissement au travail et son sous-investissement dans ses besoins personnels et relationnels. Pour le partenaire, de l'évitant, il est une personne insensible aux autres. Pour le clinicien, l'évitant satisfait peu ses propres besoins et est écrasé sous des exigences élevées. »

Quant à l'ambivalent, il attend beaucoup, peut-être trop de la relation thérapeutique, comme de toutes ses relations. « Il a des demandes relationnelles élevées, des frustrations intenses et une hyperadaptabilité qui dissimule la peur de perdre le lien thérapeutique. Il faut l'aider à ne plus se

mouler aux attentes d'autrui, à affronter les conflits nécessaires et à freiner son empressement compulsif à prendre soin des autres », précise Michel Giroux. La thérapie doit lui apprendre qu'il est le premier à devoir prendre soin de lui. Pourtant, puisque c'est la relation qui nous fait souffrir, n'est-elle pas celle qui peut aussi nous guérir ?

Anne-Claire Thérizols

---

1 Fabert, 2011.

2 P. Fonagy, « mental representations from an intergenerational cognitive science perspective », *Infant mental Health Journal*, 15, 57-58, 1994.

3 B. Pierrehumbert, *Le Premier lien. Théorie de l'attachement*, O. Jacob, 2003.

4 M. Delage, « La thérapie du couple et de la famille revisitée à travers la théorie de l'attachement. », *Thérapie Familiale* 4/2005 (Vol. 26), p. 407-425.

5 Référence à une étude de J. Bying-Hall, « The application theory to understanding and treatment in family therapy *in Attachment across the life cycle* (CM. Parkes, J. Stevenson-Hinde, P. Marris), Ed. Tavistock Routledge, Londres, 1991.

6 Odile Jacob, 2008.

7 Québec-livres, 2005.

L’amour est une drogue douce… en général

Rencontre avec Michel Reynaud

Séduction, sexe, passion, attachement… Les plaisirs de l’amour sont stimulés par nos hormones. Est-ce pour cela que nous en redemandons ?
Lorsque l’on est spécialiste des addictions, comme Michel Reynaud, on est amené à s’intéresser aux mécanismes du plaisir. Ce psychiatre compare les effets de l’amour à ceux d’un dopant, avec son pouvoir magique lorsqu’il nous rend heureux et, parfois, son envers toxique lorsque l’on devient trop accro…

• *En quoi l’amour peut-il être comparé à une drogue ?*

Lorsque vous êtes amoureux, vous voyez la vie en rose, pleine de bonheur, votre imagination et votre créativité se développent. Cette énergie est tournée vers l’autre… Lorsqu’il est absent, lorsque le portable est muet, votre ventre se noue, le manque est insupportable, et si jamais il part pour de bon, tout devient gris, sans intérêt et vous êtes prêt à tout sacrifier pour le retrouver. C’est un modèle très similaire à ce que vit un sujet addict.

On est fabriqué pour l'amour : le besoin de l'autre et l'attachement sont nos récompenses principales. Cela commence dès la naissance avec la relation entre la mère et son bébé, et à l'âge adulte avec la passion amoureuse dans laquelle vous devenez une dyade fusionnelle. Ce mécanisme de recherche du plaisir est d'une puissance absolue, autant que le besoin de boire ou de manger.

Mais, dans la plupart des cas, l'amour est une drogue douce parce que c'est un mécanisme naturel (contrairement à la prise de substances que l'on qualifie de drogues) : plaisir, excitation, souffrance ne sont pas – généralement – des phénomènes destructeurs, mais plutôt enrichissants, même s'ils occasionnent parfois de la douleur. Statistiquement, on a entre trois et cinq passions dans sa vie (moins pour certains, beaucoup plus pour d'autres !), mais globalement l'amour et le désamour font partie des expériences de la vie sans pour autant que l'on se mette en danger.

• L'amour, c'est pour certains le plaisir de séduction, pour d'autres la passion ou le sexe… Tous ces plaisirs sont-ils identiques et addictifs ?

L'évolution a doté notre cerveau de récepteurs du plaisir. Il existe une voie finale commune qui se met en route pour le plaisir. Que ce soit écouter de la musique, manger du chocolat, serrer son bébé contre soi, jouir sexuellement, faire du sport ou s'adonner à la recherche…, ces activités amènent à des plaisirs que l'on mémorise pour les retrouver et qui mettent dans un état de béatitude.

L'amour en particulier se décline en plusieurs phases qui apportent toutes du plaisir : la séduction, le sexe, la passion, l'attachement en procurent chacune à sa manière, plus ou moins important selon la personne. Dans certains cas, le plaisir principal sera le sexe, pour d'autres, la passion amoureuse, pour d'autres encore, l'attachement.

Ces plaisirs sont stimulés par des hormones plus ou moins sollicitées. Tout dépend de la valeur que l'on donne à ces différents plaisirs. Cette valeur est liée à la biologie et à l'histoire personnelle. L'importance que l'on va donner à la phase de séduction, au désir, à l'acte sexuel, à la passion amoureuse est différente pour chacun. Certains ont beaucoup de récepteurs de dopamine et privilégieront la recherche de sensations, alors que d'autres ont beaucoup de récepteurs d'ocytocine et recherchent plus l'attachement.

• Vous dites en effet que l'amour plonge dans un bain d'hormones sexuelles. Pouvez-vous retracer cette « mécanique des fluides » que vous évoquez ?

Cela a été bien étudié pour les différentes phases de l'acte sexuel. Pendant la phase désirante, le taux de dopamine ne cesse de s'élever, et d'autant plus que le désir est précédé du manque et de l'attente. Les premières sensations de plaisir procurées par le toucher ou le baiser par exemple engendrent la sécrétion de lulibérine, hormone du plaisir sexuel par excellence. La lulibérine multiplie les effets de la dopamine, ce qui explique que plus on a de désir, plus on a de plaisir ! Parallèlement, le taux de testostérone dont la sécrétion est continue dans l'organisme (chez les hommes et chez les femmes) s'élève avec l'acte sexuel. Puis, avec l'orgasme, surgit un afflux d'endorphines qui font baigner dans une béatitude cotonneuse, avec impression de détente et de bien-être et qui annihilent le stress ou les douleurs.

Mais jouir aide aussi à aimer ! Car l'acte amoureux produit de l'ocytocine, qui est, entre autres, l'hormone de l'attachement. Le désir de revenir vers son partenaire, tout comme celui de la mère vers son bébé, est le fait de l'ocytocine. C'est pourquoi l'orgasme est un excellent facteur d'addiction, *via* le bain de fluides dans lequel il nous plonge.

• *L'amour serait-il alors un phénomène entièrement biologique ?*

Les circuits du plaisir s'expriment en fonction de ce que l'on a vécu. Notre comportement est le fruit d'interactions entre nos capacités génétiques et l'environnement dans lequel nous vivons, les modalités d'attachement que l'on a connues (une mère plus ou moins sécurisante par exemple), les traumatismes que l'on a subis… L'attachement et les liens précoces modulent nos circuits de façon primordiale. Mais le lien à l'autre joue aussi, selon la personnalité que l'on a en face de soi. Enfin, la pression culturelle fait que l'on exprime plus ou moins certains comportements comme la séduction, la liberté sexuelle ou l'attachement (la fidélité) diversement encouragés selon les cultures. Lorsque la culture valorise un type de comportement, on peut alors prendre du plaisir à adopter ce comportement.

• *Dans quels cas l'amour peut-il devenir une « drogue dure » ?*

L'amour devient une drogue dure lorsqu'il y a plus de souffrance que de bonheur, et comme dans toute addiction, quand l'on voudrait arrêter sans pouvoir y arriver. Malgré les dommages, on revient vers son partenaire quel que soit le prix à payer dans une sorte de besoin compulsif. On devient addict quand on ne peut pas mettre fin à une relation toxique et destructrice, en niant par exemple la violence de l'autre (« il me bat mais je sais qu'il m'aime ») ou ses défauts (il est menteur, il me trompe, mais il m'aime…)

Comme dans toutes les addictions, certains sont plus vulnérables que d'autres ; que l'on prenne de l'alcool, du tabac, du cannabis, l'addiction est un moyen de ne pas affronter des émotions trop douloureuses. La dépendance, y compris à l'amour, est une manière de gérer ses émotions. Une fois qu'elle est installée, on continue, malgré soi parce que la vie n'est plus envisageable sans sa « dose » de l'autre.

Il y a bien sûr différents types d'addiction dans l'amour : les addicts sexuels, les addicts passionnels, les addicts de la séduction ou de l'attachement… Mais lorsque l'une de ces phases devient addiction, il se trouve qu'elle s'assortit de douleur, promesse qui n'était pas faite au départ aux amoureux !

Propos recueillis par Martine Fournier

L’amour, une philosophie nouvelle pour le XXIe siècle

> *L’amour a longtemps été tenu à l’écart de la tradition philosophique occidentale. Aujourd’hui pourtant, des philosophes le voient comme un questionnement central dans leur réflexion. Analyse d’un phénomène qui ne manque pas de surprendre…*

S’il a inspiré et inspirera sans doute encore les plus belles pages de la littérature, l’amour n’a pas fait bon ménage avec la tradition philosophique occidentale. Il serait faux d’affirmer que les grands philosophes ne se sont pas exprimés sur leur conception de l’amour : de Platon à Jean-Paul Sartre en passant par Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Arthur Schopenhauer ou Søren Kierkegaard, nombreux sont ceux qui en ont offert leur propre vision. Il n’empêche que face au désenchantement généralisé du monde, l’amour, sentiment enchanteur entre tous, aurait très mal résisté aux développements de la pensée philosophique. L’amour, sujet central de la vie des humains que nous sommes, objet premier de toutes les littératures, du cinéma, des séries et des reality-shows les plus ébouriffants, ne serait donc pas un objet philosophique.

Pourtant, depuis quelque temps, une floraison d’essais signés par des philosophes s’étale sur les rayons des librairies : *Le Paradoxe amoureux* (Pascal Bruckner), *Le Sexe ni la mort* (André Comte-Sponville), *Éloge de l’amour* (Alain Badiou), *De l’Amour* (Luc Ferry)… pour ne citer que quelques publications récentes. Opérations commerciales (l’amour, cela fait

vendre) ? Effet parmi d'autres d'une certaine « mièvrerie postmoderne » comme le suggèrent de façon un peu méprisante les détracteurs de la pensée contemporaine ? Avant de se plonger dans le contenu de ces ouvrages, on peut déjà avancer deux raisons plus sérieuses.

D'une part, il faut souligner la montée en puissance des sciences humaines, qui se sont emparées du domaine : les sociologues se penchent sur les relations entre les individus, explorent ce qu'ils appellent « la sphère privée » qui a pris une place majeure dans les sociétés contemporaines, mettent en évidence l'importance de la reconnaissance, de l'épanouissement individuel, du respect de l'autre et de la manière dont il s'exprime – ou non – à travers les relations amoureuses[1]. La psychanalyse a avancé, depuis Sigmund Freud et Jacques Lacan, ses propres analyses de la passion et du désir… La psychologie évolutionniste s'est penchée sur les fonctions de la pulsion sexuelle et de l'« amour romantique », vues comme des émotions liées à la chimie de notre cerveau[2]. Alors que tout un courant de la psychologie positive montre le rôle des relations d'amour et d'amitié sur le bien-être des individus.

D'autre part, les philosophes contemporains ont réinvesti une tradition philosophique ancienne, celle de la recherche de l'art de vivre. Comment parvenir à la « bonne vie » dans un monde qui se transforme depuis les grandes ruptures initiées par la contre-culture de la seconde moitié du XX^{e} siècle ? La recherche du bonheur et de la sagesse, sujet central des philosophies de l'Antiquité, revient sur le devant de la scène en ne manquant pas de faire une bonne place à l'amour.

C'est pourquoi, d'ailleurs, on trouve dans les essais contemporains une résonance avec les conceptions de l'amour des ancêtres de la philosophie occidentale. Des conceptions contrastées opposaient un Platon pour qui l'amour était « une folie divine » à un Lucrèce pour qui « la seule vérité est celle du corps ». Tout autant qu'elles marquent une rupture entre les conceptions idéalistes d'un A. Comte-Sponville et le matérialisme athée d'un Michel Onfray. C'est ce que montre de manière détaillée la philosophe Olivia Gazalé dans *Je t'aime à la philo* (2012). Une nouvelle preuve de la montée du phénomène.

L’amour, au centre d’une nouvelle ère de la pensée

Pour L. Ferry, l’affaire est entendue. Nous sommes entrés dans une nouvelle ère de la pensée dans laquelle l’amour serait devenu central. Qui serait prêt aujourd’hui, dans le monde occidental, à mourir pour Dieu, pour la patrie ou pour une révolution ? Qui entretient encore un rapport sacrificiel avec ces grands idéaux ? En revanche, affirme-t-il, « une nouvelle phénoménologie du sacré contemporain ferait apparaître avec évidence que les seuls êtres pour lesquels nous serions prêts à mourir, à risquer nos vies (…) » sont ceux que l’on aime. Pour lui, l’amour est le principe qui donne sens à nos vies et à nos engagements. Dans *La Révolution de l’amour*[3], L. Ferry se livre à une histoire de la pensée philosophique occidentale pour expliquer le phénomène.

D’une part, il décrit longuement les étapes qui ont abouti à l’effacement du sacré. « Les grands principes fondateurs sur les plans éthique, politique et métaphysique que furent dans l’histoire de l’Occident le cosmos des Grecs, le Dieu des juifs et des chrétiens, et tout autant le sujet métaphysique du premier humanisme ont été passés à la moulinette de la déconstruction. » Une déconstruction initiée dès le XIX^{e} siècle par des philosophes tel Friedrich Nietzsche. Les bouleversements du XX^{e} siècle lui ont donné toute son ampleur : transformations sociales, émancipation généralisée, montée en puissance d’une société individualiste et hédoniste favorisée par l’essor du capitalisme libéral et de la société de consommation.

D’aucuns d’ailleurs ont vu dans l’effacement des valeurs traditionnelles, des grandes idéologies et des « horizons d’attente », un « désenchantement du monde » (Max Weber repris par Marcel Gauchet), une « ère du vide » (Gilles Lipovestky) ou l’avènement d’une mélancolie démocratique décrite par P. Bruckner dans *Le Paradoxe amoureux*[4]. Pour L. Ferry au contraire, il faut se réjouir de ces évolutions. L’ère du second humanisme (depuis les révolutions des années 1970) initie une nouvelle figure du sacré, « un sacré à visage humain », dans lequel c’est l’autrui qui est sacralisé. Il y voit « un

changement radical de paradigme, qui fait émerger de nouvelles aspirations à une sagesse de l'amour sans laquelle il n'est pas de bonne vie ».

S'appuyant sur les travaux des historiens Edward Shorter, Philippe Ariès ou Viviana Zelizer, le philosophe rappelle que cette montée en puissance de l'amour a été progressive depuis le XVIIe siècle. Le mariage d'amour a peu à peu remplacé les mariages arrangés dès l'époque moderne. P. Ariès a aussi montré la naissance de l'amour filial et de la famille affective. V. Zelizer[5] a constaté le même phénomène – plus tardif aux États-Unis – de montée en puissance de la sphère de l'intimité. Mais, toujours pour L. Ferry, cette « privatisation de la vie » ne signifie pas un repli individualiste sur soi. « La logique de l'amour nous emmène vers des logiques de compréhension plus collectives : nous nous émouvons des malheurs des autres, nous sommes plus enclins à comprendre les difficultés de chacun… » L'amour est devenu pour L. Ferry le moteur de la pensée humanitaire et même de la pensée politique, inaugurant un nouvel âge de l'humanisme. « Le deuxième humanisme est un humanisme de la fraternité et de la sympathie. Ma conviction est qu'il est désormais la seule vision du monde portée par le souffle d'une utopie positive. Car l'idéal qu'elle vise à réaliser n'est plus celui des nationalismes ni de l'idée révolutionnaire. Il ne s'agit plus d'organiser de grands massacres au nom de principes mortifères qui se voulaient extérieurs et supérieurs à l'humanité, mais de préparer l'avenir de ceux que nous aimons le plus, c'est-à-dire des générations futures. »

Dans sa conception de l'amour, L. Ferry étend donc ce sentiment bien au-delà de la pure passion amoureuse. Notons qu'il rejoint en cela un certain nombre de travaux actuels, qui mettent en avant la montée de l'altruisme, de l'attention aux autres et de l'élargissement de la sphère affective à tous les secteurs de la société[6].

Sexualité et amour-passion en discussion

Mais qu'en est-il de la passion amoureuse ? Comment concevoir la relation entre deux êtres, où doivent primer, à l'ère contemporaine, la liberté

de ses désirs et le droit à l'épanouissement de chacun ? Comment redessiner des figures de la relation amoureuse dans le contexte de la postmodernité ?

Depuis la fin des années 1970, l'essayiste P. Bruckner dénonce les illusions collectives de notre temps. En 1977, il avait signé avec Alain Finkielkraut *Le Nouveau Désordre amoureux*, qui tirait un bilan ironique et sévère des premiers effets de la révolution sexuelle et affirmait déjà l'incompatibilité de l'amour avec ce nouvel air du temps. Dans *Le Paradoxe amoureux*, P. Bruckner poursuit sa réflexion en soulignant le dilemme des couples contemporains. Comment allier passion et indépendance ? Comment, ajoute de son côté O. Gazalé, allier le désir de fusion (profondément ancré dans l'idéal des couples) et l'impératif de la liberté individuelle ? Selon cette philosophe, l'amour devrait apporter à la fois « la passion et le bonheur, l'intensité et la durée, l'érotisme et la confiance, la complicité et l'indépendance, la famille et la liberté, le désir de durée et celui nouveauté… » Autant d'impératifs souvent contradictoires ! D'où le caractère fragile des romances modernes, tiraillées entre l'attrait de la passion sans vouloir pour autant sacrifier son bonheur personnel.

P. Bruckner renvoie dos à dos les nostalgiques d'un ordre ancien qui voudraient restaurer la famille et le couple, et les défenseurs de la société hédoniste. « Nos passions restent rebelles à la vulgate progressiste qui admoneste, à la vulgate passéiste qui fustige. » Et pour lui, l'amour « fait d'or et de boue, enchantement ambigu », échappe à toutes les rationalisations et modélisations, et c'est ce qui en fait sa force et sa vitalité. S'il y a bien eu progrès dans la condition des hommes et des femmes, « il n'y a pas de progrès en amour. Il restera toujours de l'ordre de la surprise. C'est la bonne nouvelle de ce siècle commençant ».

« Quoi de plus passionnant que d'aimer ou d'être aimé ? », se demande de son côté A. Comte-Sponville ? Certes, qui s'inscrirait en faux face à cette affirmation ? Pourtant, son dernier ouvrage, *Le Sexe ni la mort*[7], dresse un portrait plutôt sombre des perspectives offertes par l'amour. Composé de trois essais, le premier rappelle la distinction entre trois formes d'amour,

éros, *philia* et *agapè*, que distinguait déjà la philosophie grecque. L'*éros*, c'est l'amour-passion que l'on éprouve lorsque l'on tombe fou amoureux, cette exaltation affective que Platon met en scène dans les pages de son célèbre Banquet ; la *philia* se trouve plus proche de l'amitié, d'un amour qui « jouit et se réjouit de l'existence de l'autre », que l'on retrouve chez Aristote et Spinoza lorsque celui-ci évoque la joie d'exister ; l'*agapè* représente la charité célébrée par la morale chrétienne, et notamment par Thomas d'Aquin. Les deux essais suivants – l'un sur la sexualité, l'autre sur l'amitié dans le couple – nous offrent un éclairage plus précis sur les positions de ce philosophe. Pour lui, l'amour passionnel et le désir sexuel, qu'il oppose, sont tous deux des formes de mystification. Dans les deux cas, nous nous faisons des illusions sur nos propres illusions. « Le désir nous tire vers la profanation de la dignité de l'autre » : la pulsion sexuelle nous pousserait à rabaisser l'autre à son statut d'objet sexuel, et à l'oublier lorsque le désir est satisfait. Et A. Comte-Sponville de rapprocher, à l'instar de Sigmund Freud, la pulsion du désir et la pulsion de mort (d'où le titre de l'ouvrage). Une position, on le voit, à l'opposé de celle d'un Michel Onfray qui, dans sa *Théorie du corps amoureux*[8], faisait l'éloge des plaisirs du corps, de la jouissance et du libertinage…

Pour A. Comte-Sponville, si la passion amoureuse porte l'autre au pinacle, elle est tout aussi illusoire. « Nous aimons ce qu'elle nous fait croire de l'autre et de nous-même, et nous aimons qu'elle nous fasse imaginer qu'elle puisse durer toujours, alors que nous savons d'expérience que ce n'est pas vrai. » Le chanteur Serge Gainsbourg l'avait déjà dit à sa manière : « On aime une femme pour ce qu'elle n'est pas ; on la quitte pour ce qu'elle est. » La femme pourrait en dire autant de l'homme…

Faut-il se désespérer de ces constats d'un philosophe sceptique ? Pas tout à fait : « Même si l'amour reste la grande affaire de nos existences, ajoute A. Comte-Sponville, il faut trouver une autre façon de le penser. » C'est ce à quoi s'attache le troisième essai. Car, si la passion ne dure pas, l'amour dans le couple peut très bien durer, tissé d'amitié, de complicité et d'une intimité physique et charnelle.

« J’aime les couples quand ils sont heureux : rien de plus émouvant qu’un couple âgé qui s’aime. Au fond, nous revenons à ce terme de démystifier : il faut sauver nos histoires d’amour des illusions inévitables de la passion amoureuse. » Transformer l’« amour de concupiscence » en « amour de bienveillance ». Le réalisateur Michael Haneke n’a-t-il pas été récompensé au festival de Cannes 2012 pour son film *Amour*, qui célèbre le lien indestructible entre un mari et sa femme jusqu’à la mort ?

S’il y a bien un philosophe que l’on n’attendait pas sur le terrain de l’amour, c’est A. Badiou, plus connu pour son œuvre philosophique sur l’ontologie de l’être et pour son engagement d’extrême gauche et son combat contre le libéralisme. Il livre pourtant, en 2009, un surprenant petit ouvrage (sous forme de dialogue avec le journaliste Nicolas Truong), *Éloge de l’amour*[9]. Il est bon de se rappeler, rappelle-t-il en entrée comme pour se justifier d’aborder un tel sujet, que le philosophe ne se distingue en rien de n’importe qui d’autre. « Une femme rayonnante entre dans le salon (et le voici) foudroyé, qui voit toute sa sagesse stoïcienne et sa méfiance argumentée à l’égard des passions tomber en poussière. » A. Badiou se rattache à la tradition platonicienne : pour lui, l’amour est « l’expérience personnelle de l’universalité », il nous transcende dans le monde des idées et du beau.

Mais, au-delà de l’extase de la rencontre, à rebours aussi d’une conception hédoniste qui fait de l’amour un contrat, ou d’une conception sceptique qui le voit comme une illusion, A. Badiou voit l’amour comme une « construction de vérité » qui se conçoit sur la durée et triomphe des obstacles de la vie à deux. Pourquoi une épreuve de vérité ? Parce que la vie à deux, la confrontation avec la pensée de l’autre, permet de réfléchir sur le monde à partir de la différence et non de l’identité. C’est ce qui, selon ce philosophe, confère à l’amour sa puissance créatrice. Et pour lui, la relation amoureuse ne peut que se construire sur la durée, elle se cultive et permet de surmonter les crises du couple. A. Badiou affirme limpidement et fortement ses convictions sans pour autant renier ses chevaux de bataille : l’amour est à réinventer car il est menacé de toutes parts par les tenants du

marché libéral pour qui tout n'est qu'intérêt, et par ceux qui le réduisent à un hédonisme entièrement orienté sur la sexualité.

Une alchimie complexe

Résumons donc : que trouve-t-on dans ces entreprises philosophiques de théorisation de l'amour ? Que nous apportent les philosophes ? Des conceptions contrastées, certes, mais dans lesquelles on retrouve l'antique clivage entre idéalistes et matérialistes. Les plus optimistes sacralisent l'amour (L. Ferry, A. Badiou), les sceptiques ou pessimistes (A. Comte-Sponville, P. Bruckner) nous invitent à mettre à distance passion amoureuse ou sexualité. « La philosophie, à la différence des autres sciences humaines, ne cherche pas à expliquer mais plutôt à dévoiler la complexité des choses », déclarait récemment le philosophe Olivier Mongin. Finalement, ces lectures laissent plutôt penser que l'amour est un objet insaisissable, une alchimie d'émotions et de pulsions imbriquées, qui échappe à notre compréhension. Même si tous s'accordent, à l'instar de P. Bruckner, sur sa mystérieuse puissance de fascination : « Tomber amoureux, c'est rendre du relief aux choses, s'incarner à nouveau dans l'épaisseur du monde, et le découvrir plus riche, plus dense que nous le soupçonnions. »

Martine Fournier

---

1 Voir F. de Singly, *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, 2000, rééd. Pocket, 2009, et *Séparée. Vivre l'expérience de la rupture*, Armand Colin, 2011 ; J.-C. Kauffmann, *Quand je est un autre*, Armand Colin, 2008, et *L'Étrange Histoire de l'amour heureux*, Armand Colin, 2009 ; A. Giddens, *La Transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Le Rouergue, 2004.

2 Voir H. Fisher, *Pourquoi nous aimons ?*, Robert Laffont, 2006.

3 Sous-titre : *Pour une spiritualité laïque*, Plon, 2010.

4 Grasset, 2009.

5 V. Zelizer, *The Purchase of Intimacy*, Princeton University Press, 2005 ; E. Shorter, *Naissance de la famille moderne*, Seuil, coll. « Points », 1981 ; P. Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, coll. « Points », 1975.

6 Par exemple J. Rifkin, *Une nouvelle conscience pour un monde en crise. Vers une civilisation de l'empathie*, Les liens qui libèrent, 2011.

7 Albin Michel, 2012.
8 Grasset, 2000.
9 Coll. « Champs Essais », Flammarion, 2016.

Amours platoniques et désirs charnels : comment les Grecs pensaient l'amour

Le Banquet de Platon a influencé, pendant plus de deux millénaires, la vision occidentale de l'amour. Le livre met en scène un repas entre amis, qui se sont réunis pour fêter le succès d'Agathon à un concours de tragédie. En fait, il s'agit plutôt d'une beuverie collective (appelée symposium) entre jeunes et vieux dépravés de l'aristocratie athénienne qui décident, largement avinés, de parler d'amour. Il s'en suit une succession de sept discours, dont la tradition ne retient généralement que celui d'Aristophane et de Socrate. Et paradoxalement, si du point de vue de Platon, le discours du premier est faux et illusoire (Platon déteste Aristophane, qui s'est moqué de son maître Socrate dans ses comédies), c'est peut-être celui qui est le plus connu.

Aristophane voit la quête d'amour comme une tentative de réparation, depuis que les humains (qui ressemblaient à l'origine à des sphères dotées de tous les attributs des deux sexes) ont été coupés en deux à la suite d'une prétention qui leur a valu la colère des dieux. Pour Aristophane, donc, l'amour est recherche de fusion, de réparation d'une unité première, la recherche de l'âme sœur dont la rencontre doit assurer notre bonheur.

Vient alors le discours de Socrate, vieillard de 53 ans, marié à Xanthippe, une harpie acariâtre, mais, malgré son physique repoussant, amant convoité des plus beaux jeunes gens de la cité. Foin de toutes ces balivernes, déclare Socrate qui entend détenir la vérité sur l'amour qu'il tient de la prêtresse Diotime. Éros est né de l'union d'une pauvresse et d'un dieu, c'est pourquoi l'amour est et sera toujours issu du désir et du manque. Voilà le secret de l'amour, à travers les paroles de Socrate rapportées par Platon. Bref, l'amour est incomplétude et on n'aime que ce que l'on désire. Et pour Platon, ce désir est tension vers le beau, vers le monde des idées d'où la fécondité spirituelle de l'amour. L'« amour platonique », expression utilisée pour désigner un amour asexué entre deux êtres, est né de cette conception idéaliste platonicienne.

« Jouir sans payer de rançon » : l'amour selon Lucrèce

« Nul plaisir n'est par lui-même un mal, affirmait Épicure, seuls sont à proscrire ceux qui apportent plus de trouble que de jouir. » Deux siècles plus tard, Lucrèce, poète italien applique les préceptes de son maître grec à l'amour.

Dans un long poème philosophique, *De natura rerum*, il dresse, armé d'un vocabulaire cru et guerrier, un portrait terrifiant de la passion amoureuse. L'étreinte entre amants ? Un corps à corps mortel, duquel ne peut naître qu'une forme de haine. Une dépendance à

l'autre qui contrevient à l'idéal d'autarcie, prôné par les épicuriens. L'amour passionnel engendre l'hybris, la démesure et la souffrance qui en découle est d'autant plus forte que cette passion n'est qu'illusion. Alors, quel est le remède à la maladie d'amour ? Lucrèce conseille d'éviter de tomber dans les pièges de la passion amoureuse en cultivant les amours plurielles et le libertinage tous azimuts pour oublier l'objet de sa convoitise. « Fuir l'amour n'est point se priver des joies de Vénus, c'est au contraire jouir sans payer de rançon » (*De natura rerum*).

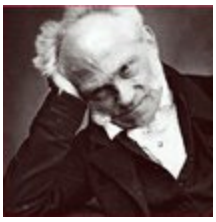
Un siècle plus tard, le poète latin Ovide, admirateur de Lucrèce, écrira L'Art d'aimer, texte à la fois la fois ludique et cynique qui incite à la ruse et la rouerie pour harponner les belles. Dans ces propositions matérialistes de l'amour, nulle question de sentiments ou de tendresse : le but est de « convier la proie convoitée non à se battre ou se débattre mais à s'ébattre en une festive et complaisante arène ».

La vie amoureuse en terre de philosophie

Ils incarnent la grande tradition philosophique des sociétés occidentales. Leurs œuvres sont au fondement de la culture académique. Ils sont nos références communes, censées nous permettre de penser le monde et de réfléchir sur nous-mêmes. Mais comment les grands philosophes ont-ils vécu leur vie amoureuse ? Avaient-ils trouvé la solution pour se préserver des tourments de la passion, des tentations turpides du sexe ? Ont-ils fait de l'amour le carburant de leur énergie intellectuelle ? La réponse est loin d'être monolithique et universelle. Finalement, en matière d'amour, les philosophes se sont montrés… des humains comme les autres.

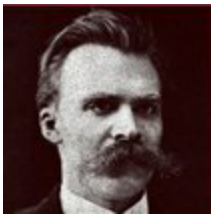
• **Montaigne** (1533-1592) par exemple, qui n'avait pas le physique d'un Apollon, a eu une exceptionnelle carrière de séducteur. « Jamais homme n'eut ses approches plus impertinemment génitales », déclare-t-il, jusqu'à ce que à la cinquantaine et la maladie tiédissent ses ardeurs… Ce disciple d'Épicure et de Lucrèce pense qu'« il faut jouir et jouir tant et plus de la vie » mais se méfie de l'amour : « Toute jouissance est bonne qui n'entame pas la liberté, l'indépendance, l'autonomie. »

• L'atrabilaire **Arthur Schopenhauer** (1788-1860) est sans doute celui qui a le plus brillé, dans sa haine des femmes et de l'amour : « Une série de gesticulations ridicules, accomplies par deux idiots… »



• **Friedrich Nietzsche** (1844-1900) en revanche voit l'amour comme le générateur absolu de toute créativité. Mais cet éternel amoureux éconduit, notamment de la belle Lou Andreas-Salomé, ne réussit jamais à se marier tant ses tentatives de séduction étaient brutales et maladroites. Il est probablement mort de la syphilis contractée dans les bordels.

Au xx^{e} siècle, des femmes commencent à apparaître sur le terrain de la philosophie. On voit alors se former des couples célèbres, parfois improbables.



• **Hannah Arendt** (1906-1975), jeune étudiante apatride juive, se laisse séduire par Martin Heidegger (1889-1976), recteur de l'université de Fribourg qui s'accommodera aisément du nazisme. Mais M. Heidegger confiera que H. Arendt a contribué à sa réflexion et à l'élaboration de son œuvre, et celle qui deviendra une grande philosophe du xx^{e} siècle avouera avoir toujours été sous l'emprise de l'auteur d'*Être et Temps*, le livre qui bouleversa la philosophie du xx^{e} siècle.

• Quant à **Jean-Paul Sartre** (1905-1980) et **Simone de Beauvoir** (1908-1986), ils défrayèrent la chronique en affichant leurs amours contingentes dans le Saint-Germain-des-Prés du xx^{e} siècle. Mais les romans de S. de Beauvoir en disent long sur la cruauté de ce pacte d'amour, qui ne manquera pas d'allier une immense tendresse et complicité intellectuelle à la jalousie et aux souffrances occasionnées par ces amours plurielles…

Martine Fournier

Voir A. Lancelin et M. Lemmonnier, *Les Philosophes et l'amour. Aimer de Socrate à Simone de Beauvoir*, Plon, 2008.

Réinventer l’amour

Rencontre avec Alain Badiou

Pour le philosophe Alain Badiou, l’amour est une passion universelle qui procure une expérience authentique de l’altérité.
Alain Badiou est davantage connu pour ses essais sur l’ontologie de l’être et pour ses engagements contre le libéralisme. Pourtant, en 2009, il livre un ouvrage, Éloge de l’amour[1]*, dans lequel il expose sa conception de la passion amoureuse. En ce qui concerne l’amour, se rattachant à la tradition platonicienne, A. Badiou le dépeint comme « l’expérience personnelle de l’universalité », il nous transcende dans le monde des idées et du beau. Au-delà de l’extase de la rencontre, à rebours aussi d’une conception hédoniste qui fait de l’amour un contrat, ou d’une conception sceptique qui le décrit comme une illusion, A. Badiou voit l’amour comme une construction qui se conçoit dans la durée et triomphe des obstacles de la vie à deux.*

• *Vous dites qu’il faut « réinventer l’amour ». En quoi est-il menacé ?*

Ce qui menace l'amour, dans les sociétés actuelles dominées par l'individualisme, est l'omniprésence de la notion d'intérêt, présenté comme le moteur de la vie collective. Selon une conviction largement répandue chacun ne suit que son intérêt propre, y compris dans sa recherche de l'amour.

Sur les sites de rencontre par exemple, on essaie de trouver la personne qui vous correspond le mieux, d'organiser des rencontres avec celle qui aura les mêmes affinités… Cette commercialisation relève d'une conception sécuritaire de l'amour et va à l'encontre de ce qu'il est vraiment : un sentiment désintéressé qui induit un certain nombre de risques, qui n'apporte nulle garantie, et qui suscite le désir en bousculant ou contrevenant à nos propres intérêts.

Contre la sécurité et le confort, il faut réinventer le risque de l'aventure amoureuse. En fait, deux courants philosophiques ont toujours discrédité l'amour. D'une part, l'hédonisme généralisé qui privilégie la recherche du plaisir et de la satisfaction immédiate. D'autre part, toute une tradition pessimiste de moralisme critique, qui voit les élans passionnels comme une illusion, une tromperie, un oripeau du désir, porteur de souffrance et d'aliénation.

• *Quelle est votre propre conception de l'amour ? Et quel rôle le désir sexuel joue-t-il ?*

L'amour commence par une rencontre, dans laquelle il existe une part de hasard et d'ignorance. Cette personne vous plaît pour diverses raisons, vous la remarquez dans la foule, et elle aussi peut-être semble attirée par vous. Tout un jeu amoureux très subtil s'installe. C'est cette part de hasard qui fait que l'amour a toujours lutté contre les mariages arrangés (un vieux sujet du théâtre classique)…

Le deuxième temps est celui de la déclaration d'amour, qui scelle l'événement de la rencontre, mais qui vous fait basculer dans le risque de dépendre de l'autre. C'est pourquoi les moralistes sceptiques se méfient de l'amour.

Si cette déclaration est acceptée, on peut alors dire que l'amour est engagé. À ce moment, le désir sexuel joue un rôle significatif. Son accomplissement est la preuve, par la jouissance des corps, du don de l'autre. La cérémonie des corps devient alors le gage matériel d'une promesse et d'une réciprocité, et non plus le simple habillage du désir sexuel.

• *L'amour est au fondement de l'apprentissage de l'altérité, dites-vous dans votre* Éloge de l'amour… *Pouvez-vous expliquer cela ?*

Pour Platon, l'amour est une condition de la philosophie. « Qui ne commence pas par l'amour ne saura jamais ce qu'est la philosophie », déclare Socrate dans *La République*. Justement parce que l'amour est cette expérience risquée de l'acceptation de l'autre. Celui qui accepte la violence et la dépendance de l'amour, écrit Platon, donne une preuve de courage. Je soutiens comme lui que le courage et la ténacité sont des vertus amoureuses. La tendance actuelle est de laisser tomber à la première difficulté, la première scène au sujet du choix des vacances ou autre…

L'amour apporte à chacun des partenaires un élargissement considérable de sa propre vision du monde. L'intérêt pour l'autre n'est pas forcément sacrificiel. Certes les risques de souffrance, de violence, y sont contenus. Il n'est que de citer les meurtres passionnels, ou cette passion terrible qu'est la jalousie.

Mais si l'on triomphe de tout cela, étape par étape, la construction de la vie à deux constitue un apprentissage fondamental et un élargissement considérable de l'horizon de la vie humaine. Lorsque Jean-Paul Sartre étudiait le modèle de la conscience « pour autrui », il se référait en fait à l'amour. Plaire à l'autre, dépendre de lui, trouver du plaisir et construire quelque chose avec son partenaire, tous ces éléments fondent l'expérience primordiale et unique de l'apprentissage de l'altérité. Je dis parfois – en plaisantant – que c'est un communisme minimal !

L'amour nous enseigne la capacité de trouver la vérité de la vie dans la différence et non simplement dans l'identité. C'est l'une de ses vertus cruciales, car nous voyons bien aujourd'hui que, si l'on bâtit uniquement sa pensée sur la notion d'identité, on peut être conduit à une vision agressive et étriquée de l'existence. Si l'on accepte que l'identité s'enrichisse de la figure de l'autre (ce qui est le cas avec l'amour), alors nous avons là une expérience de l'altérité.

En conséquence, l'amour impose de vivre une aventure plutôt qu'une routine. C'est pourquoi il a toujours été considéré par les conservateurs comme une passion suspecte. L'aventure amoureuse des jeunes comme rébellion contre l'ordre des pères est un sujet récurrent de la littérature.

• Pour vous, l'amour est une construction qui se fait sur la durée et qui suppose donc la fidélité. Peut-on tenir cet engagement à l'heure où la vie s'est considérablement allongée ?

Les personnes qui parviennent à maintenir réellement – et non simplement dans une routine un peu sclérosée – la variété et l'intensité du sentiment amoureux sont des héros ! Je vois moins les héros de l'amour dans les grandes figures romantiques sacrificielles – telles Tristan et Iseult, par exemple – que dans un couple âgé de 90 ans qui donne le sentiment que l'amour est vivant, la tendresse une qualité essentielle, et les projets

construits ensemble une source de plaisir et de bonheur. Il faudrait les décorer, car tout le monde sait bien que ce n'est pas si facile de réussir sur la durée sa vie amoureuse !

• *Pourquoi les histoires d'amour passionnent-elles autant ?*

L'amour existe partout, quelles que soient les sociétés. C'est d'abord un sentiment biologiquement utile. Mais je crois qu'il existe dans l'humanité en général une profonde attraction pour l'autre.

Dans la gamme des sentiments positifs, l'amour, cette aventure qui mélange les plus grands bonheurs et les plus grandes craintes, fascine les humains. Il est la plus universelle des données dans les relations humaines. C'est pourquoi il existe tant de poèmes, de romans, d'histoires d'amour, dans toutes les langues et toutes les civilisations…

Propos recueillis par Martine Fournier

---

1 A. Badiou, dialogue avec le journaliste Nicolas Truong, *Éloge de l'amour*, coll. « Champs, Essais », Flammarion, 2009.

Le philosophe qui critiquait l’amour

Rencontre avec Ruwen Ogien

Cuisinez une lotte rôtie pour un philosophe stoïcien, offrez-lui du filet mignon ou de la caille farcie, il n’y verra qu’un repas de « cadavres », comme le résumait Marc Aurèle. Ruwen Ogien renoue avec cette posture critique proprement philosophique en s’attaquant à l’amour dans son dernier essai. Dénonçant les éloges automatiques et les injonctions normatives associées, il estime en effet que la conception dominante de ce sentiment masquerait une idéologie hostile à la liberté individuelle et à l’épanouissement personnel ! C’est d’ailleurs tout l’enjeu de son dernier essai, Philosopher ou faire l’amour *(Grasset, 2014) : montrer, de façon argumentée et dépassionnée, que notre sentimentalisme sert souvent de point d’appui à diverses formes de répression et d’exclusion sociales… Si la fonction première de la philosophie est la remise en question de préjugés, et l’adoption d’une posture sceptique face aux idées reçues, l’approche de R. Ogien ne laissera personne indifférent.*

• *Vous êtes surtout connu pour vos travaux sur la morale et la liberté… Pourquoi vous intéresser à l'amour aujourd'hui ?*

Certaines raisons sont très personnelles, liées à des expériences heureuses ou malheureuses, comme toujours lorsqu'il est question d'amour… Mais il existe aussi un lien avec mes précédents livres, car notre vision de l'amour n'est pas détachée de nos représentations politiques et morales. J'ai voulu mettre en évidence la fonction conservatrice, puritaine et antisexuelle des « éloges de l'amour » qui prolifèrent à notre époque, en philosophie comme dans les magazines psychologiques à grand tirage. Sous le prétexte de parler d'amour, ces éloges ont tendance à enterrer la liberté sexuelle dans ses aspects corporels, juridiques et sociaux comme si c'était une relique du passé. Dans la plus pure tradition moraliste, cette vision oppose la liberté vraie, celle d'agir dans le sens supposé du bien et du juste, à la liberté illusoire, celle de suivre ses désirs, qu'elle désigne sous les noms péjoratifs de licence ou de débauche…

• *Défendre l'amour serait donc réactionnaire ?*

L'éloge de l'amour, enrobé d'une couche épaisse de sentimentalisme kitsch, a toujours été un genre populaire. Mais ce qui me paraît nouveau aujourd'hui, c'est que ce sentimentalisme sert souvent de point d'appui pour rejeter l'individualisme moderne et le modèle social « néolibéral ». On retrouve ce schéma chez des auteurs *a priori* très différents, issus de la droite conservatrice ou de la gauche radicale, d'Alain Finkielkraut à Alain Badiou. Pour tous ces philosophes, l'individualisme aurait contribué à la destruction du lien social, à l'anéantissement du souci pour autrui, à l'affaiblissement général de la volonté de vivre ensemble, etc. Il aurait imposé le règne de l'individu égoïste, dépolitisé, inconstant, « zappeur », consommateur compulsif, affairé à la satisfaction de ses désirs les plus immédiats, les plus bassement matériels. Il faudrait donc retrouver ce qui peut faire « lien » avec les autres, revaloriser les mouvements de l'âme « désintéressés », renforcer ce qui pourrait remettre dans le cœur des citoyens le goût des belles choses, de la constance, de la durée, de la fidélité, de la communauté. De tous ces points de vue, l'amour semble être un remède parfait.

• *L'amour ne peut-il pas être conçu comme une ouverture à l'autre et à la vulnérabilité de notre prochain ?*

Ce discours n'est pas indéfendable. Mais il a pour moi un défaut important. Il masque le fait que l'éloge de l'amour sert à justifier publiquement le refus de toute innovation normative en matière de mariage, de sexualité ou de procréation. Il exclut le dépassement du couple dans le polyamour (cette pratique qui part du principe que l'on peut aimer plusieurs personnes en même temps avec la même intensité), la remise en cause de la domination de l'amour hétérosexuel par la quête bisexuelle ou transgenre, le « no sex » ou le célibat assumés, la généralisation des contrats sexuels (relations sadomasochistes, prostitution, etc.), et le développement de nouveaux modes d'accès au « marché sexuel » *via* les sites de rencontre sur Internet…

Les sociologues appellent ces nouvelles pratiques des « sexualités négociées[1] ». On peut les défendre comme des formes d'amour qui ont leur place auprès des anciennes. Si nous avons du mal à l'accepter, c'est probablement parce que nous respectons, parfois sans le savoir, une certaine tradition en philosophie de l'amour qui est moralisatrice, en ce sens qu'elle voudrait imposer une certaine conception du bien ou de la perfection humaine intellectualiste au détriment des autres, plus corporelles.

• Vous parlez d'amour très froidement, de façon presque clinique. Peut-on mettre ses sentiments de côté sur un tel sujet, et choisir entre « philosopher ou faire l'amour », comme vous le glissez en titre ?

La philosophie, avec ses concepts abstraits et ses schémas de pensée généraux, peut-elle saisir ce qu'il y a de charnel, de sensuel, d'émotionnel, de particulier dans chaque histoire d'amour ? Pour certains penseurs, la réponse est clairement « non ». Ils estiment que la poésie, la nouvelle, le cinéma, le roman sont des genres bien mieux adaptés pour parler d'amour, en raison de leur absence de prétention théorique et de leur sensibilité aux aspects corporels, singuliers, de toute activité humaine. Ils considèrent que la philosophie de l'amour est vaine, parce qu'elle fait disparaître ce qu'elle cherche à expliquer : le caractère unique de chaque rencontre amoureuse, l'intensité des émotions qu'elle suscite[2]. Je suis, pour ma part, en désaccord complet avec ces affirmations… Personne ne semble penser, en effet, que philosopher sur la nostalgie, la finitude ou l'ennui conduira nécessairement à appauvrir ces sentiments, à les remplacer par des généralités intellectuelles. Personne (à part quelques stoïciens), ne semble croire que réfléchir rationnellement sur la souffrance ou la solitude aboutira à les faire disparaître de nos vies (ce que l'on pourrait regretter par ailleurs). Pourquoi n'en irait-il pas de même pour l'amour ? La connaissance de l'amour ne doit pas être nécessairement aussi intuitive, spontanée, émotionnelle que l'amour lui-même.

• *Pourquoi critiquez-vous particulièrement l'idée que le sexe sans amour serait de moindre valeur ? C'est une conception qui vous semble dominante aujourd'hui ?*

L'idée que le sexe sans amour serait de moindre valeur présente deux aspects que je conteste : moral et psychologique. Pour les moralistes, la sexualité sans amour transformerait les partenaires en objets, « en citrons qu'on jette après les avoir pressés » ou en « rôti de porc qu'on mange pour apaiser sa faim » selon les images d'Emmanuel Kant (plus compétent en cuisine qu'en sexe, semble-t-il). Autrement dit, les relations sexuelles supposées sans amour seraient profondément malsaines, dégradantes, contraires à la « dignité humaine ».

Cette idée s'est répandue et transformée en chemin. Il en existe désormais une version non plus morale, mais psychologique. Il faudrait préférer le sexe avec amour au sexe sans amour, car l'amour rendrait les relations sexuelles plus heureuses, plus gratifiantes, plus satisfaisantes physiquement et psychologiquement. C'est pourquoi, au-delà de tout moralisme, le sexe avec amour serait bon et le sexe sans amour mauvais. Mais cette hypothèse manque de soutien empirique.

• *Vous envisagez l'idée contraire d'ailleurs…*

Il existe en effet des raisons de penser que l'amour est un obstacle plus qu'une contribution à une relation sexuelle satisfaisante. Quand l'amour s'en mêle, le désir sexuel perdrait son évidence et sa simplicité. L'amour pourrait même contribuer à inhiber le désir sexuel. C'est du moins ce qu'affirment les théories, souvent d'inspiration freudienne, qui opposent les stéréotypes de la « maman » (du côté de l'amour) et de la « putain » (du côté du sexe), aucune conciliation n'étant pensable entre les deux. Les humoristes le font souvent remarquer : le meilleur sexe, c'est le sexe pour le sexe, le sexe sans amour. Woody Allen est un spécialiste d'aphorismes sur ce thème. Certains font désormais partie de la sagesse populaire : « Le sexe sans amour est une expérience vide. Oui, mais parmi les expériences vides, c'est l'une des meilleures » ; « Est-ce que le sexe est sale ? Oui, mais seulement quand il est bien fait », etc. En réalité, l'argument psychologique disant que le sexe avec amour est plus gratifiant que le sexe sans amour n'est pas vraiment fondé.

Il est donc nécessaire d'envisager une autre hypothèse. Celle que je propose est politique. La critique du libertinage, du sexe pour le sexe, de la liberté des désirs, aussi virulente à droite que dans la gauche radicale, est avant tout puritaine[3]. Elle nous empêche de penser que l'amour est parfaitement concevable en dehors de tout asservissement à l'idée du couple fidèle, obstiné, durable, éternel, etc. L'amour pourrait perdre ce sens

ascétique, religieux, élitiste qui s'est imposé à travers les figures de l'amour romantique ou moral. Il pourrait devenir physique, éphémère, démocratique.

• *Est-ce une façon de renouer avec la pensée critique des philosophes classiques – Socrate, Nietzsche…?*

J'essaie en effet de faire revenir la voix critique dans le débat philosophique autour de l'amour. C'est une voix étouffée dans la philosophie récente par l'éloge, la glorification, la louange sans nuance ou distance.

• *Quelle serait votre définition de l'amour au final ?*

J'essaie surtout de montrer pourquoi il est si difficile de définir l'amour. Deux types de définitions s'opposent : conatives (aimer, c'est vouloir le bien de l'autre) et affectives (aimer, c'est jouir de la présence de l'autre). Personnellement, il me semble que ces deux définitions sont défectueuses. On peut aimer sans vouloir le bien de l'aimé. On peut aimer quelqu'un sans jouir de sa présence. La quête d'une définition de l'amour qui saisirait sa « véritable nature » (son « essence ») a peu de chances d'aboutir. Le fait qu'il existe une multitude de conceptions concurrentes de l'amour, et qu'il semble impossible de trancher entre elles avec les méthodes philosophiques habituelles me renforce dans cette conviction. Certes, ces conceptions ne sont pas en nombre infini, et rien ne nous interdit d'essayer de les évaluer selon certains critères, d'éliminer les plus mauvaises et de conserver provisoirement celles qui résistent à l'examen. Mais il en reste suffisamment de bonnes pour justifier mon scepticisme à l'égard de la possibilité d'aboutir à une définition de l'amour qui pourrait faire l'unanimité. En tout cas, mon objectif dans ce livre n'était certainement pas de proposer une définition de l'amour plus correcte, plus en adéquation avec la vérité de l'amour que les précédentes. Je laisse bien volontiers cette tâche à ceux qui croient qu'une telle définition pourrait être découverte.

• *Vous évoquez abondamment l'amour selon… Johnny Hallyday, Whitney Houston, Édith Piaf, Stromae ! Que vous apporte la chanson populaire ?*

C'est l'un des matériaux non philosophiques qui, avec les résultats d'études scientifiques, me permettent d'identifier ce que j'appelle les idées de base ou les intuitions de base de l'amour : « Aimer est plus important que tout », « l'amour est au-delà du bien et du mal », il dure nécessairement, ne serait l'objet d'aucune décision, d'aucune raison, et

porterait sur un être jugé irremplaçable… La chanson populaire a le mérite de les exprimer de façon particulièrement claire et directe. Avec ses banalités déprimantes et ses fulgurances poétiques, elle offre des ressources de pensée non négligeables.

• *Ces références montrent aussi votre souci d'interpeller le grand public. Pensez-vous que la philosophie puisse changer les mentalités ?*

Dans le domaine des affaires humaines, la philosophie ne cherche pas nécessairement à changer les mentalités. Elle peut être profondément conservatrice, être au service des dominants. Elle peut aussi être pompeuse, grandiloquente, se nourrir de clichés, d'affirmations sans preuve et d'arguments d'autorité. Plutôt que de me confronter à ce corpus qui me déprime complètement, je préfère l'ignorer et m'adresser à ce que vous appelez le large public, avec des mots simples et des arguments clairs, dans la mesure où j'arrive à les formuler bien sûr !

Propos recueillis par Fabien Trécourt

---

1 Dossier « Sexualités négociées », *Ethnologie française*, 2013/3.

2 Martha Nussbaum, *La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, 1991, rééd. Le Cerf, 2010 ; Roland Barthes, *Le Discours amoureux*, Séminaire à l'EPHE (1974-1976), suivi de *Fragments d'un discours amoureux*, inédits, Seuil, 2007.

3 Alain Badiou, « L'amour, une aventure obstinée », *Le Monde*, 9 novembre 2012.

Pourquoi l’amour fait mal ?

> *Souffrances, refus de s’engager, incapacité de choisir, marchandisation du sexe, évaluation permanente de l’autre, psychologisation extrême des rapports amoureux… L’économie sexuelle et émotionnelle propre à la modernité laisse les individus désemparés.*

Avec l’avènement de la « modernité tardive », nous assistons à ce que la sociologue Eva Illouz appelle la « grande transformation de l’écologie amoureuse[1] », faisant là un clin d’œil à l’économiste Karl Polanyi.

E. Illouz prend appui sur les romans d’amour du XIX^e^ siècle pour étayer son propos. Autrefois donc, on se mariait en se choisissant à l’intérieur de son groupe social ; les règles de la morale et d’une endogamie beaucoup plus forte qu’aujourd’hui restreignaient les choix. Le mariage sans passion qui provoque les affres de l’Emma Bovary de Gustave Flaubert, le déchirement de Catherine qui ne peut se marier à l’homme qu’elle aime dans *Les Hauts de Hurlevent* d’Emily Brontë… Toutes ces souffrances occasionnées par l’amour romantique ne seraient rien au regard du mal d’amour dont souffrent nos contemporains ! Le propos peut surprendre et mérite quelques explications. Dans son dernier livre, E. Illouz développe longuement et méthodiquement les transformations des relations amoureuses et les raisons de ces changements.

Dans les sociétés actuelles, la reconnaissance de son identité personnelle a supplanté la reconnaissance par le genre ou par la position sociale. Dans ce cadre, souligne E. Illouz, la sexualité et l’amour sont devenus des

composantes majeures de l'estime de soi. En témoigne le succès des innombrables ouvrages de *self-help* (*Dating for Dumbies – Séduire pour les nuls – Mars et Vénus se rencontrent*, etc.) qui placent au premier plan la confiance en soi, la connaissance de ses propres émotions, le pouvoir de séduction qui pourra nous mettre « bien avec nous-mêmes ». Mais le problème, c'est que cette valeur du moi dépend de l'évaluation de l'autre et demande à être sans cesse réassurée. Il en ressort un profond sentiment d'insécurité et une éternelle remise en cause, parce que, nous dit le philosophe allemand Axel Honneth, « l'image de soi dépend de la possibilité d'être continuellement validée par les autres ».

Mais ce n'est pas tout. À cela vient s'ajouter une dérégulation du marché du sexe et de l'amour. La libération des mœurs, la transformation des rapports entre les hommes et les femmes et le consumérisme sont passés par là. Le *sex-appeal* est privilégié dans la construction des identités sexuelles. Et la « dynamique du goût » régit désormais entièrement les choix du partenaire, rendant plus ouverte la compétition sexuelle et plus vives les rivalités. Se faisant cette fois émule de Pierre Bourdieu, l'auteure décrit les nouveaux marchés de l'amour comme des « champs sexuels » dans lesquels chacun se doit de faire valoir son « capital érotique » : « La sexualité est devenue la métaphore généralisée du désir »…

Résultat : incertitudes identitaires et extension du domaine du désir laissent les individus désemparés. Un long chapitre est consacré aux « phobies de l'engagement ». S'appuyant sur des enquêtes et des entretiens, il décrit un phénomène qui aurait pris une proportion considérable aux États-Unis : des femmes et surtout des hommes, face à l'offre démultipliée des partenaires possibles, n'arrivent plus à s'engager dans une vie de couple stable. D'autant que la revendication d'autonomie qui caractérise également l'individualisme contemporain entre en contradiction avec le désir érotique…

L'amour désenchanté

Qu’est-ce qui a pu ainsi désenchanter l’amour ? Au début du XX^{e} siècle, le sociologue Max Weber avait décrit le désenchantement du monde comme un processus de rationalisation inhérent à la modernité, dans lequel le savoir et la science mettaient fin à toute possibilité de conserver la foi. Il en va de même pour l’amour. Selon E. Illouz, l’amour romantique était un « amour enchanté » qui nous propulsait dans l’irrationnel. Impossible à expliquer ou à justifier, cette émotion bien particulière bouleverse la vie de celui qui est atteint par les flèches de Cupidon et l’objet d’amour est « unique et incommensurable » : c’est l’auteure qui parle, et l’on perçoit, dans ces passages, quelques accents de nostalgie…

Il est alors temps de convoquer les accusés. Pour E. Illouz, tout cela serait dû à « la conjonction du consumérisme, de la légitimation croissante de la sexualité par la psychologie et par le féminisme… » Dans son ouvrage précédent, *Les Sentiments du capitalisme*, elle décrivait déjà comment la consommation, et notamment la marchandisation du sexe sur Internet, avait engendré la dérégulation du marché de l’amour. Internet, qui permet d’évaluer et de tester le plus grand nombre de partenaires, est pour elle « une technologie du choix rationnel ». Et plus on a le choix, plus élevées sont les attentes et grandes les déceptions…

Les développements de la psychologie ont, eux aussi, engagé tout un processus de rationalisation de l’amour. De la psychanalyse aux neurosciences, en passant par la psychologie évolutionniste, l’amour s’est retrouvé réduit à quelques concepts clés : l’inconscient, la pulsion sexuelle, la survie de l’espèce ou encore une chimie cérébrale. Largement diffusés dans les médias de masse, ces concepts auraient largement contribué au désenchantement. En outre, la psychologie a pathologisé la souffrance amoureuse, analysée par des bataillons de psys et autres conseillers conjugaux comme un symptôme inacceptable, venu de notre petite enfance, de nos dysfonctionnements ou d’une mauvaise connaissance de soi : « La psychanalyse et la psychologie populaire ont réussi de façon spectaculaire à nous convaincre que les individus portent la responsabilité de la misère de leur vie romantique et érotique », note E. Illouz.

Le rôle du féminisme

Le féminisme, quant à lui, aurait eu un impact déterminant sur le désenchantement des relations amoureuses, en mettant les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes. Ce ne serait pas la domination masculine qui provoque le malaise actuel, puisque dans nos sociétés, le patriarcat a disparu. C'est plutôt le fait que les femmes qui, dans l'amour romantique, s'abandonnaient à une certaine souveraineté masculine, refusent aujourd'hui ce partage perçu comme inégalitaire. Dans la séduction, « les pratiques "politiquement correctes" appellent une forme de transparence, de manière à garantir une liberté et égalité contractuelles maximales et à neutraliser ainsi le traditionnel halo de la séduction ». Un propos quant à lui bien peu politiquement correct, qui risque de faire se dresser des bataillons de féministes et d'apporter de l'eau au moulin de leurs ennemis !

Du fantasme de l'amour romantique aux désillusions de l'amour des modernes, voilà donc l'amour passé à la moulinette de la sociologie critique. E. Illouz nous offre une démonstration solidement construite, à grand renfort de concepts issus des penseurs de la modernité.

Devant un tel édifice, on se sent pourtant un peu piégé. L'allégement des contraintes morales et sociales n'aurait-il pas eu aussi quelques bénéfices ? Et faudrait-il jeter aux orties la liberté de choix dont bénéficient les individus dans les sociétés actuelles ainsi que l'émancipation des femmes ? N'est-il pas possible de chausser d'autres lunettes ? Quelques pages, à la toute fin du livre, nuancent ce tableau plutôt sombre. E. Illouz invite à réagir et à trouver des alternatives pour réenchanter la modernité amoureuse. C'est d'ailleurs ce à quoi s'attache toute une pléiade de philosophes aujourd'hui.

Martine Fournier

---

1 E. Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Seuil, 2012.

Tourments d’hier, tourments d’aujourd’hui

Rencontre avec Eva Illouz

*Pour les poètes et les romanciers, l’amour, ses délices et ses déboires sont des sujets à la fois éternels et intimes. Lorsque les sociologues s’en mêlent, ils brossent un autre tableau, où les mystères de l’affectivité amoureuse semblent obéir à des logiques collectives. Eva Illouz, qui a su dans un précédent livre (*Les Sentiments du capitalisme*, 2006) dresser un bilan de la psychologisation des rapports sociaux dans les sociétés libérales, s’est penchée en 2012 sur les tribulations de l’amour et du couple dans le monde d’après la libération sexuelle. Comment se fait-il que plus de liberté et d’égalité laisse encore place à tant de contrariétés, de déceptions, d’instabilité et de malentendus ? « Comment se fait-il, écrit-elle, qu’en dépit de leur force et de leur autonomie, les femmes soient aussi déroutées par l’attitude élusive des hommes ? » Pourquoi les relations sentimentales et sexuelles modernes ressemblent-elles à un chaos ?*

• *Votre dernier ouvrage est consacré aux tourments liés à l'amour dans les sociétés libérales modernes. Mais qu'entendez-vous par là ?*

J'ai enquêté en Europe de l'Ouest, aux États-Unis et en Israël. Ma recherche peut être qualifiée d'ethnographie de l'hétérosexualité. Je suis frappée par le fait que les rapports amoureux sont devenus chaotiques, le lieu suprême de l'ambivalence, du risque, de l'incertitude. « Faire la cour » était une forme sociale assez bien réglée, qui permettait de codifier les intentions, de gérer les sentiments à travers une sémiotique culturelle et émotionnelle. Or, dans les sociétés modernes, l'incertitude est devenue immanente aux rapports sexuels et romantiques. Le doute plane sans cesse sur les intentions des uns et des autres, sur la signification de leur geste et de leurs mots, sur l'absence de geste et de mots. On se questionne sur la nature du lien amoureux, sur la définition de la situation, sur le caractère plus ou moins personnel ou intéressé des relations sexuelles. Des difficultés naissent aussi de la nécessité de négocier en permanence la situation des partenaires, confrontés à deux impératifs contraires : celui de jouir de son autonomie et celui de dépendre de l'autre. Cette contradiction occasionne de nombreux malaises et conflits dans les couples, parce que le plus grand doute règne sur ce qu'il est juste, légitime et désirable de faire. Enfin, il y a aussi le fait que l'échec ou la rupture, malgré leur fréquence élevée, ne sont pas pour autant devenus anodins. Ils peuvent remettre en question la personne bien plus profondément qu'ils le faisaient autrefois. Les relations amoureuses sont très peu régulées.

• *Vous faites souvent la comparaison avec ce qui se disait de l'amour dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Pourquoi ?*

Penser, c'est voir de façon comparative. On ne peut saisir le social qu'en se référant, implicitement ou explicitement, à une organisation sociale différente. Parce que nous vivons dans le sentiment de l'évidence du caractère privé, spontané, naturel, universel de l'amour, il faut pouvoir démontrer précisément comment le sentiment amoureux est influencé par l'environnement technique, par le droit, et par l'éthique dominante. Aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, le marché de l'offre amoureuse est limité : on choisit comme conjoint quelqu'un de notre religion, classe sociale, voisinage, groupe ethnique. On demandait la permission à ses parents, on consultait le milieu et la communauté dans lesquels on vivait. Il s'agit d'un monde ou la contrainte est objectivée, ou le sentiment amoureux doit naviguer constamment entre ces contraintes objectives et tangibles.

Le sentiment amoureux moderne est entièrement subjectif. Même si dans les faits, bien sûr, nous choisissons de tomber amoureux de gens qui nous sont socialement destinés, il n'en reste pas moins que le sentiment se vit comme une aventure intérieure, et qui de ce fait est soumis à une introspection intense. Dans le doute, on consultera un psychologue ou un astrologue. La façon dont les gens prennent leurs décisions ne dépend pas seulement des jugements qu'ils peuvent se former tout seuls, mais opère au sein d'un environnement culturel et social changeant. C'est ce que j'appelle « l'écologie morale du choix », et cela s'applique à l'amour aussi bien qu'à d'autres domaines de la vie.

• *Justement, cette « écologie du choix » a selon vous connu de profonds changements depuis au moins un demi-siècle, sous l'effet de puissants facteurs. Quels sont-ils ?*

Le premier élément, c'est la grandeur des échantillons sexuels. Don Juan, aujourd'hui, c'est tout le monde : un très grand nombre d'hommes et de femmes ont des relations multiples, parallèles ou successives. Ces relations ne visent pas *a priori* à créer un foyer et avoir des enfants, ni même un grand amour. Il y a donc un marché de choix sexuel qui était impensable il y a soixante ans. Ensuite, il y a le fait que le mariage (ou la relation stable) qui était essentiel aux hommes et aux femmes de façon similaire par le passé, pour des raisons économiques et sociales, est devenu plus important pour les femmes, un fait qui donne un avantage émotionnel très fort aux hommes sur le marché des rencontres. Finalement, il y a le fait que la relation sexuelle, la sexualité autonomisée par rapport au mariage et à la relation amoureuse, introduit une grande incertitude sur la relation et rencontre amoureuse. La sexualité autonomisée divise en trois trajectoires possibles, et pas forcément compatibles, les rencontres : la trajectoire sexuelle, la trajectoire matrimoniale, et la trajectoire amoureuse. On pourrait dire que la relation amoureuse traditionnelle a perdu sa forme, au sens que le sociologue Georg Simmel donnait à ce mot.

• *Vous attribuez ensuite au féminisme la responsabilité d'un certain « désenchantement » de l'amour. Pourquoi ?*

Toute tentative de rendre les gens plus lucides sur leurs conditions de vie, sur les mythes qui obscurcissent leur conscience, est un désenchantement. Le féminisme a été l'idéologie liberationiste la plus désenchantée de tout, plus que le marxisme ou la psychanalyse, parce que la division du monde en genres, l'organisation du pouvoir

patriracal à travers les rapports amoureux constituent la couche la plus profonde de l'inconscient social. Avant le féminisme, les relations amoureuses et conjugales étaient basées sur des mythes qui certes rendaient la relation amoureuse esthétique, organisée et claire (rien de plus clair qu'un chevalier servant qui fait sa cour a une belle dame lointaine), mais qui enveloppaient les hommes et les femmes dans des identités mythiques : le chevalier sur son cheval blanc, l'homme protecteur, la femme qui est adorée ou sauvée. Le féminisme a bouleversé toute cette structure mythique : l'amour est en fait, comme le dit une célèbre féministe américaine, le pivot de l'oppression masculine. C'est par amour et pour l'amour que les femmes acceptent d'être exploitées, maltraitées, ignorées, invisibles. Le féminisme exige des femmes de concevoir la relation amoureuse comme une relation contractuelle : elles y ont des droits ; elle doit respecter leur autonomie. Du coup, les relations de couple se sont contractualisées et sont devenues plus utilitaires : pour exister, elles doivent satisfaire les intérêts des partenaires (même quand ces intérêts sont compris comme des désirs). Cela a appelé des échanges plus âprement négociés et des calculs de plaisirs et de peines, ce qui est relativement contraire au mythe de l'amour inconditionnel, sacrificiel.

• Vous citez aussi l'influence de la culture de la consommation sur les comportements sexuels. Qu'entendez-vous par là ?

Depuis les années 1970, hommes et femmes se rencontrent sur un marché de rencontres libre, et dérégulé, c'est-à-dire où la communauté et même les normes sociales pèsent très peu. Les économistes font comme si cette situation de marché était naturelle. Or ce n'est pas le cas. Le marché des rencontres s'est construit avec la libéralisation sexuelle, et l'incorporation massive de l'identité sexuelle dans le marché de la consommation. Être séduisant, sexy, attirant, c'est être un grand consommateur. Mais, comme dans la sphère économique, plus un espace est dérégulé, sans contraintes, plus des hiérarchies et formes de domination non contrôlées s'installent. La nouvelle domination est celle de ceux en possession d'un capital sexuel.

• Vous dénoncez une asymétrie entre les sexes, raison pour laquelle les femmes souffrent plus que les hommes de la dérégulation des rapports amoureux. Quelle est-elle ?

C’est un fait que je souligne : les hommes ont plus de choix et sont plus longtemps sur le marché de l’amour. Les recherches sur le choix montrent clairement que plus vous avez de choix, plus la volonté de choisir s’affaisse. Cela a conduit, chez les hommes, à une diminution du mécanisme du désir et de la volonté de s’engager dans une relation durable. C’est une conséquence connue de l’amplitude de l’offre. De nombreuses recherches ont montré que quand on offre trop d’options aux gens, ils ne savent plus ce qu’ils veulent, tout en cherchant à maximiser leur choix. Prenez l’exemple du « zapping » : chercher une chaîne de télé sans pouvoir trouver un programme qui nous satisfasse On peut parler de zapping sexuel. Les économistes parlent d’« incapacité à former une préférence stable. » La masculinité moderne ne se définit plus par la capacité d’exprimer la passion, mais plutôt par le nomadisme sexuel. Dans la littérature victorienne, c’étaient eux qui devaient être clairs et déterminés : ils avaient la charge de convaincre les femmes de leurs sentiments. Les femmes étaient plus réservées et pouvaient hésiter. Mais aujourd’hui, les rôles se sont inversés et les femmes sont plus claires que les hommes sur leurs sentiments, parce qu’elles ont moins de choix et ne cherchent pas la même chose que les hommes.

• *Pourquoi les femmes ne chercheraient-elles pas la même chose que les hommes ?*

Dans la culture moderne, l’amour est devenu le grand thème féminin (sans les romans à l’eau de rose ou les comédies romantiques). Mais l’amour était masculin, ou du moins partagé par les deux sexes dans la culture d’élite européenne. Il est devenu féminin parce que ce sont les femmes qui font désormais le travail social et culturel de vouloir des enfants, de vouloir des relations, de prendre soin des autres. L’amour et ce que les féministes américaines appellent « *care* » sont très liés. Or il y a une inégalité profonde du *care*, du soin donné aux autres. Ce sont les femmes qui pour la plupart en sont chargées, formellement ou informellement. D’autre part, si les femmes sont exclues de la société, c’est à travers l’amour que les femmes recherchent la reconnaissance de soi par l’autre.

Par la reconnaissance, on se voit octroyer une valeur sociale. Dans le cadre de l’individualisme moderne, le problème est de trouver des occasions de faire l’expérience de sa propre singularité. La relation amoureuse a pour vocation d’apporter cette expérience, dans un monde où la valeur de soi est contestée, évaluée et négociée. Aujourd’hui, l’échec amoureux menace directement l’estime de soi, en particulier chez les femmes. Comme les femmes continuent d’avoir moins accès que les hommes à la reconnaissance par le travail et par la réussite sociale, elles dépendent plus de leur succès dans la sphère de l’intime. Elles s’investissent plus dans la relation amoureuse et dans la maternité parce qu’elles sont plus fréquemment exclues de la sphère publique. Si, de nos jours, une femme n’est pas forte économiquement et socialement, si elle aspire à être une mère de famille hétérosexuelle assez classique, l’amour devient pour elle un moyen de survie sociale.

• Votre livre a été traduit en plusieurs langues et a eu beaucoup de lecteurs. En quoi pouvait-il les aider, comme vous en faites le vœu en conclusion ?

L'expérience amoureuse est devenue aujourd'hui très paradoxale parce qu'elle est faite de très peu d'engagement et de responsabilité, mais reste d'une importance cruciale. La psychanalyse n'a pas apporté de solution, car elle n'a fait que renvoyer les gens à leurs tourments intérieurs. Je crois qu'il est beaucoup plus utile de montrer en quoi l'amour est une relation qui nous fait sortir de nous-mêmes et nous confronte aux déterminants sociaux qui sont ceux de notre époque. À partir du moment où l'on conçoit que ce qui nous arrive est le résultat de forces qui nous sont extérieures, on souffre moins de la culpabilisation et la surresponsabilité inévitables au processus d'individualisation des échecs et des peines amoureuses. Comprendre ce qui nous fait mal, ce qui ne fonctionne pas, sans pour autant mettre notre psyché sur le banc des accusés, libérer notre vie privée de l'illusion de son autonomie, voilà ce que mon livre veut apporter.

Propos recueillis par Nicolas Journet

HIER-AUJOURD'HUI
ICI-AILLEURS
Mille façons d'aimer

Petite histoire de l'amour à travers les âges

La sexualité et ses usages

L'amour au temps de Cro-Magnon

La sexualité conjugale au Moyen Âge

Amour, désir et sexualité en Islam

Qu'il fut long le chemin de l'amour

Les dessous de l’amour romantique

Amours robotiques

Le “Net sentimental”

L’amitié à travers les âges

Le temps des copains

La reconnaissance. Sous le regard des autres

Aimer comme des bêtes

Petite histoire de l’amour à travers les âges

L’amour n’est pas une invention de l’Occident. Contrairement à la thèse défendue par Denis de Rougemont (1906-1985) dans *L’Amour et l’Occident* publié en 1939[1]. Dans ce livre classique, l’auteur défendait que l’amour passion a une origine historique très précise : elle remonterait au XIIe siècle, dans l’Europe féodale, à l’époque où se forge un grand mythe littéraire, celui de l’amour courtois.

Le Moyen Âge : amour courtois et fin’amor…

La légende de Tristan et Iseult qui relate l'amour tragique entre Tristan, un chevalier héroïque, et Iseult, la fille d'un roi, offre l'archétype de la passion amoureuse. Dans cette légende chevaleresque, pleine de rebondissements, il est question de combat contre un dragon, du mariage d'Iseult avec le roi de Cornouailles, de la tristesse de Tristan, d'un philtre magique qui va l'unir à Iseult pour toujours, de la fuite des amants dans la forêt, de leur séparation, du suicide de Tristan suivi de la mort d'Iseult qui ne peut survivre à son amant.

Cette histoire a occupé une place considérable dans l'imaginaire médiéval et D. de Rougemont y voit la naissance du grand mythe qui va structurer notre vision de l'amour pendant plusieurs siècles, celle d'un amour sublime, passionnel et malheureux qui lie les amants jusqu'à la mort. Outre *Tristan et Iseult*, de nombreuses autres légendes de l'époque ont établi les contours de l'amour courtois : *Lancelot ou le Chevalier à la charrette*, le *Roman de la Rose* etc. Cet amour, chanté par les troubadours, est décrit à travers une même trame : celui d'un chevalier pour une dame de haut rang – souvent mariée – ou une princesse déjà promise à un autre… Dans cette relation impossible, l'amant est un « chevalier servant » et donc l'attitude chevaleresque représente, notons-le, l'opposé de la vision machiste traditionnelle des relations hommes-femmes. Mais cette liaison étant interdite, deux solutions se présentent alors.

– Premier cas : l'amour va rester chaste et ne se développer que sur un mode sublimatoire. Sur le plan des sentiments, il est une « fin'amor », pure et vertueuse car l'acte sexuel, s'il avait lieu, souillerait en quelque sorte la belle relation entre les deux aimés. C'est le cas de Lancelot avec la reine Guenièvre, épouse du roi Arthur.

– Second cas : les amants transgressent les interdits mais devront alors le payer très cher : ce fut le cas du pauvre Abélard, châtré pour avoir commis le péché de chair avec Héloïse.

L'Amour et l'Occident n'est pas un livre d'histoire littéraire mais un livre à thèse, dans lequel l'auteur entreprend de nous montrer les ravages de la passion amoureuse qui est, selon lui, un mythe destructeur. Mythe, tout d'abord : l'amour passion n'est qu'une figure littéraire, un idéal qui illusionne jusqu'aux amoureux eux-mêmes. « Tristan et Iseult ne s'aiment pas (…) Ce qu'ils aiment, c'est l'amour, c'est le fait même d'aimer. » Destructeur ensuite : D. de Rougemont soutient que l'idéal de l'amour courtois – propagé par les troubadours – plonge ses racines dans l'hérésie cathare. La fin'amor est issue du lyrisme méridional. Elle contient aussi un ferment révolutionnaire et hérétique. D. de Rougemont condamne cet amour passion au nom d'un idéal philosophique. L'homme libre ne doit pas être esclave d'une passion qui le domine et le conduit à sa perte. À cela s'ajoute un message politique. D. de Rougemont associe l'expression des passions à la montée du totalitarisme (le livre est publié en 1939). Toute son argumentation vise à montrer que la passion est un danger pour l'ordre social. Au final, la fidélité dans le mariage peut sauver l'homme et la société des ravages de l'Éros. Le philosophe personnaliste en vient donc à défendre la morale chrétienne et l'éthique de la responsabilité contre les poussées de fièvre émotionnelle…

Après D. de Rougemont, la thèse des origines cathares de l'amour courtois a fait l'objet d'un long débat historiographique. Ainsi, la médiéviste Myrrha Lot-Borodine[2] conteste les

origines cathares et y voit plutôt des influences celtiques. D'autres auteurs ont vu une relation entre la mystique chrétienne de saint Bernard et l'amour courtois (thèse vigoureusement contestée par Étienne Gilson) ; on a également souligné des correspondances avec la littérature antique, la poésie arabe, etc. Le débat est loin d'être clos.

On retient en tout cas de *L'Amour et l'Occident* une idée phare : l'amour a fait son apparition comme thème littéraire au XIIe siècle avec l'amour courtois. Par la suite, il va devenir l'un des thèmes de prédilection de la littérature, décliné sous différentes formes : tragique, galant, libertin, puis romantique ou réaliste… ■

Tragique, galant, romantique, l'amour du XVIIe au XIXe siècle

L'amour tragique. Au XVIIe siècle, l'amour figure en bonne place dans la grande tragédie classique. Shakespeare, Corneille ou Racine mettent en scène des passions rendues impossibles par le conflit des familles. Citons *Roméo et Juliette* (1597) – les amants de Vérone ont le malheur d'appartenir à deux clans rivaux –, *Le Cid* (1637), où Rodrigue doit tuer le père de Chimène pour venger le sien, ou *Phèdre* (1677), celle-ci y tombant éperdument amoureuse de son gendre Hippolyte. L'amour est tragique parce que déchiré en deux forces contradictoires : le devoir familial et la passion amoureuse.

L'amour galant. Au XVIIe siècle apparaît une autre grande forme littéraire de l'amour : l'amour galant. Le modèle en a été inventé par Madeleine de Scudéry (1607-1701), appelée « Sappho » par ses amis, l'une des brillantes femmes de lettres françaises, qui dut emprunter le nom de son frère Georges pour publier ses écrits. Elle est l'auteure de romans fleuves tels que *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649-1653) – à ce jour le plus long roman de la littérature française : plus de 13 000 pages[3] –, et de *Clélie, histoire romaine* (10 vol., 1654-1660), où l'on trouve la fameuse « Carte du tendre », gravure qui symbolise, sous la forme d'un paysage, les chemins, collines, rivières, lacs, forêts qui jalonnent les relations amoureuses (tendresse, méchanceté, sollicitude), de la nouvelle amitié jusqu'aux « lacs dangereux » des relations intimes. Les livres de Mme de Scudéry eurent une grande influence dans le monde littéraire au siècle suivant. S'y trouvait exposé un modèle d'amour galant, marqué par le raffinement et l'élégance, où les amants se découvrent, se rapprochent ou s'éloignent à travers toute une gamme d'émotions subtiles et changeantes.

L'amour libertin. Au XVIIIe siècle apparaît un nouveau style : l'amour libertin. Valmont et Mme de Merteuil, les deux personnages centraux des *Liaisons dangereuses* (Pierre Choderlos de Laclos, 1782) ont été amants. Après leur séparation, toujours complices, ils s'amusent à se raconter librement leurs conquêtes et se donnent des conseils. Ici, les grands sentiments cèdent la place aux jeux de pouvoir et aux stratégies de séduction. Don

Juan (personnage fictif), Casanova (personnage réel) sont les figures archétypales de cet amour libertin.

L'amour romantique. La figure de l'amour romantique naît au début du XIXe siècle et va dominer pendant près d'un demi-siècle la littérature européenne. L'amoureux romantique cultive ses états d'âme, il est rêveur, idéaliste et nostalgique. Chez Goethe (*Les Souffrances du jeune Werther,* 1774) ou chez Stendhal (*Le Rouge et le Noir*, 1830), l'amour impossible pour une femme mariée conduira l'amant à sa perte.

L'amour réaliste. Le réalisme introduit un grand tournant en littérature. S'il est encore question d'adultère et d'amour malheureux dans *L'Éducation sentimentale* (Gustave Flaubert, 1869) ou *Anna Karénine* (Léon Tolstoï, 1873-1877), l'échec de l'amour ne provient plus des interdits sociaux, mais des hasards, des blocages intérieurs des personnages. Mme Arnoux est prête à se donner à Frédéric, mais n'a pu honorer le rendez-vous à cause de la maladie de son fils ; Anna Karénine se suicide, rongée par les remords, parce que sa nouvelle vie avec le comte Vronski se révèle un échec. ■

Le XXe siècle : fin des conventions et libération des mœurs

La littérature a donc vu se succéder au fil des siècles plusieurs figures amoureuses. Toutes ont cependant quelque chose en commun : elles mettent en scène un conflit entre la passion et l'ordre social. L'amour courtois est adultère, tout comme l'amour romantique, l'amour tragique oppose le devoir familial à la passion. Seul le libertinage semble échapper à ce conflit : mais y est-il vraiment question d'amour ? À partir du XXe siècle, on entre dans une nouvelle ère : les contraintes de la société se desserrent, les mariages arrangés disparaissent, les valeurs puritaines déclinent. Le grand cycle de l'amour interdit qui avait constitué le fil directeur de l'amour courtois à l'amour réaliste prend fin.

Marcel Proust a ouvert une nouvelle époque. Il ne s'agit plus de lutter contre un ordre social, mais d'explorer les méandres des sentiments qui semblent surtout dus à une évolution propre de la psychologie amoureuse. Suivront, entre autres, R. Radiguet (*Le Diable au corps*, 1923), L. Aragon (*Les Yeux d'Elsa*, 1942), B. Vian (*L'Écume des jours*, 1947), A. Cohen (*Belle du Seigneur*, 1968) ou M. Duras (*L'Amant*, 1984)…

L'amour connaissant moins de barrières – sauf pour l'homosexualité, qui restera encore longtemps un amour déviant –, les écrivains changent alors de perspective. Il s'agit désormais d'explorer l'évolution plus spontanée des sentiments amoureux que leur confrontation avec l'ordre social. *Belle du Seigneur* (1968) en est un révélateur. Si le roman d'Albert Cohen raconte encore une liaison adultère, celle-ci ne succombe pas aux interdits sociaux mais à l'échec propre de leur passion. Au XXe siècle, l'amour ne cède plus aux contraintes de la société mais à ses propres limites. Les amants ne se heurtent plus aux lois et aux conventions mais à l'épuisement de leur relation. À partir des années 1960, les relations amoureuses entrent dans une nouvelle phase : libération sexuelle, émancipation

des femmes, déclin de la famille bourgeoise. L'amour n'étant plus impossible, on traite désormais de l'évolution du sentiment amoureux, du désamour, de la difficulté à vivre en couple, des nouveaux rapports entre les sexes. ■

L'amour sous d'autres horizons

Quittons l'Occident pour élargir le regard vers d'autres civilisations. Que découvre-t-on alors ? Dans la plupart des civilisations non occidentales, la littérature et la poésie racontent des histoires d'amour similaires à celle de l'Occident. On y trouve des amants éperdus, des tragédies, des amours chastes ou romantiques, d'autres libertines et galantes. En Asie, l'amour ne se réduit pas, comme on l'a longtemps cru en Occident, à l'érotisme raffiné du Kama Sutra indien et des estampes japonaises. Ainsi, *Le Dit du Genji*, premier grand roman de la littérature japonaise, écrit aux alentours de l'an mil par une femme, raconte l'histoire d'un empereur éperdument amoureux qui fait passer sa passion avant les exigences de sa fonction. Il épouse sa bien-aimée, issue d'un milieu modeste, mettant ainsi en péril tout l'ordre impérial. Leur fils Hikaru Genji, le « prince de lumière », tombera lui aussi amoureux de la belle Fujitsubo, sosie de sa propre mère. S'il se présente comme une série d'aventures galantes et d'intrigues de cour, *Le Dit du Genji* est salué pour la finesse psychologique déployée par l'auteure pour décrire les sentiments de ses personnages. *Les Cinq Amoureuses* d'Ihara Saikaku (1686) est un autre grand roman d'amour de la littérature japonaise. Il se situe au XVII^{e} siècle dans le milieu de la bourgeoisie marchande des cités japonaises. Les cinq femmes choisiront, elles aussi, leur amour contre les conventions sociales, et toutes le paieront par un destin tragique.

Au moment même où s'écrit *Les Cinq amoureuses*, où Racine compose ses grandes tragédies, on joue à Pékin *Le Palais de la longévité* (1687), pièce qui relate l'histoire d'amour entre l'empereur Xuanzong et sa concubine. L'empereur a élu la belle Yang parmi des milliers d'autres concubines. Pour plaire à sa belle, il a même nommé son beau-frère Premier ministre. Mais celui-ci se révèle un dirigeant brutal et corrompu, et les officiels du régime forcent l'empereur à l'éliminer, qui s'y résout et le condamne à mort. Pour la belle Yang, le drame est déchirant : son frère tué par son amant ! Tragédie : la belle ne peut l'accepter et se suicide. L'empereur sera inconsolable ; heureusement, les dieux seront émus par ce chagrin infini, décidant alors de redonner vie à la concubine… Les amoureux se retrouvent alors pour ne plus jamais se quitter.

Il est étonnant de voir qu'à la même époque, dans des lieux si éloignés et sans contact aucun, les mêmes thèmes de la tragédie amoureuse sont mis en scène. Conflits de l'amour et du devoir, comme *Le Pavillon rouge*, dû en partie à Cao Xueqin (v. 1760) : une saga familiale centrée sur l'amour impossible du héros Jia Baoyu et de sa cousine. À la différence des tragédies raciniennes, l'histoire se conclut souvent en Chine par une fin heureuse. Le thème des retrouvailles des amants séparés est classique dans la littérature chinoise. Selon Tseng Yongyi, professeur de littérature chinoise à l'université de Taïwan, « il s'agit d'une expression ultime de la perception que les Chinois ont de l'amour. L'amour

devrait être animé par une foi absolue, qui peut dépasser les limites du temps, et ne peut être compromis par un départ vers une destination lointaine ou même la mort. Le vivant peut mourir par amour alors que la personne défunte peut revenir à la vie par amour ». Dans la littérature chinoise, les histoires d'amour n'ont rien à envier à celles de la littérature européenne[4].

L'Inde classique a produit une littérature où l'on rencontre l'amour courtois, romantique ou libertin. Durant l'Empire moghol, la littérature et la peinture font bonne place à l'amour courtois : celui pratiqué par les rois, princes et nobles hindous, mais attribué aussi aux divinités, dont Krishna et Radha, sa fidèle bien-aimée.

Traversons temps et océans. Au VIe siècle apr. J.-C., dans les tribus bédouines préislamiques, l'amour courtois fut aussi chanté par les poètes. Dans une société clanique où régnait la sévère loi du clan et des codes d'honneurs, il arrivait souvent qu'un homme s'éprenne d'une femme qui lui était interdite. Les amants, s'ils voulaient respecter ces règles, ne pouvaient alors que se pâmer d'une passion qui devait rester chaste et platonique. Les poètes ont tenté de donner une forme littéraire à ces émotions qu'ils ont connues directement. Ainsi Djamil et Bouthaïna, qui vécurent au VIIe siècle, représentent-ils le prototype de l'amour courtois. Ils « se sont aimés passionnément, jusqu'à la mort, sans jamais se toucher. (…) Djamil deviendra l'archétype de l'amour oudhri, amour courtois ou amour virginal car il est chaste, que certains auteurs modernes ont rendu par l'expression "sublimation virginaliste" » (Malek Chebel, *Encyclopédie de l'amour en Islam*). Bien d'autres couples – aussi célèbres que Roméo et Juliette ou Héloïse et Abélard – sont devenus des couples mythiques de la littérature arabe. Outre Djamil et Bouthaïna, ils ont pour nom Madjoun et Laïla, Kousseïr et Ozza, Vâmeq et Azrâ, Soliman et Balqîs. On trouve dans la littérature et la poésie arabo-musulmanes toutes les variantes du pathos amoureux : de la maladie d'amour (soupirs et lamentations font songer au romantisme européen) à la pornographie la plus crue. Le thème de « l'amour de l'amour » correspond assez bien à ce que D. de Rougemont dit de Tristan et Iseult. ■

Un mythe inventé par les écrivains ?

Les grands mythes littéraires reflètent en partie les réalités humaines et sociales. La force évocatrice des grands écrivains est justement de savoir traduire les émotions d'une époque, même si celles-ci sont scénarisées, magnifiées, amplifiées. Certes, Tristan et Iseult sont des personnages de légende, mais Héloïse et Abélard, eux, ont existé. Anna Karénine est un personnage de roman mais L. Tolstoï l'a imaginé à partir d'un fait divers réel : le suicide d'une jeune femme délaissée par son amant. Dans Clélie, Mme de Scudéry transpose à Rome les mœurs galantes de son milieu. Tout comme au XXe siècle, *Le Diable au corps* (Raymond Radiguet, 1923) ou la trilogie *Crucifixion en rose* (Henry Miller, 1949-1960) sont en large partie autobiographiques.

En examinant, avec le recul, les grandes étapes de l'amour à travers la littérature, on voit surgir quelques constantes. À travers les siècles et les civilisations se sont succédé

quelques grandes figures : l'amour fut courtois, galant, libertin, romantique. Loin d'être une invention culturelle de l'Occident, elles traduisent un même thème : le conflit entre les passions et l'ordre social. Dans les sociétés où le mariage est réglé par la famille, les intérêts – ce qui fut le cas de la plupart des sociétés avant l'époque contemporaine –, il y a dissociation entre le sentiment et le mariage. Le découplage entre les structures du mariage et la loi des sentiments, entre la loi sociale et la loi du cœur, suscitait invariablement des amours impossibles : entre un chevalier et une grande dame, entre enfants de clans rivaux, entre nobles et courtisanes, entre jeunes hommes et femmes mariées. Ce que la littérature mondiale a mis en scène durant plusieurs siècles. Puis, à partir du moment où la société n'a plus codifié de façon rigide les lois du mariage, les grandes figures romanesques de l'amour ont alors quasiment disparu. ■

Jean-François Dortier

---

1 Cet ouvrage fut sans cesse réédité et corrigé par son auteur, jusqu'à sa version définitive en 1972.

2 *De l'amour profane à l'amour sacré*, Nizet, 1961.

3 Une édition « raccourcie » a été publiée récemment : M. et G. de Scudéry, *Artamène et le Grand Cyrus*, extraits, Flammarion, coll. « GF », 2005.

4 Voir J. Pimpaneau, *Histoire de la littérature chinoise*, Picquier, 1997 ; collectif, *Cent poèmes d'amour de la Chine ancienne*, Picquier. 1999.

La sexualité et ses usages

Dans l'histoire des sociétés occidentales, l'être humain, remarque-t-on souvent, diffère des animaux sur un point : quel que soit son degré de pudeur, aucun peuple ne s'accouple ordinairement en public. Il s'isole et se cache, toute autre manière de faire traduisant une intention particulière : provoquer, accomplir un rite ou réaliser un spectacle payant. Il s'ensuit, comme le remarque Michel Bozon[1], que l'activité sexuelle n'est pas facilement observable.

Depuis les travaux de l'historien américain Thomas Laqueur[2], et de quelques autres[3], il est convenu de rapprocher l'apparition, au XVIIIe siècle en Occident, du mot « sexualité » de ce que l'on peut appeler la conception moderne du sexe. Que veut-on dire par là ? Qu'avant cette période, on ne trouve pas – en dehors de quelques écrits érotiques circulant sous le manteau ou de manuels de confesseurs – de littérature qui constitue un savoir sur les actes sexuels guidés par le souci de jouir. Selon T. Laqueur, ce changement est attribuable à l'émergence d'un modèle de connaissance biologique des sexes, différenciant leurs rôles dans la reproduction et la manière dont ils éprouvent désir et plaisir. À cette époque, la seconde moitié du XVIIIe siècle, la médecine découvre le fonctionnement des organes reproducteurs féminins et tout ce qui les distingue de l'appareil masculin. Un point en particulier retient l'attention : ni le plaisir ni le désir ne sont chez la femme liés à la reproduction. Ses organes et ses plaisirs sont si différents de ceux de l'homme que sa jouissance ne peut être comparée à celle qui accompagne l'orgasme masculin. Selon les avis, on la jugera pernicieuse ou, au contraire, bénéfique, mais désormais le tournant est pris : désirer, s'accoupler et jouir ne sont pas seulement des ruses de Dieu ou de

la nature pour inciter les humains à se reproduire, mais un aspect spécifique de la vie psychique et physique de l'individu. Sigmund Freud, au début du XX^e^ siècle, fera de la pulsion sexuelle le moteur universel de l'activité humaine. On mesure seulement aujourd'hui à quel point cette pulsion est présente dans la nature tout entière, induisant toutes sortes d'activités sexuelles sans but reproductif.

La curiosité des sciences

En attendant, le XIX^e^ siècle est plutôt celui de la répression de la libido : l'orgasme est considéré comme une dépense qu'il convient de limiter au strict nécessaire, et est très inégal selon les sexes. La médecine, à cette époque, se penche avec appétit sur ce qu'elle juge être des troubles de la sexualité : l'enfant masturbateur, la femme hystérique et l'individu déviant. Dans tous les cas, il s'agit de mesurer les effets d'un excès ou d'une insuffisance de sexualité, pour les condamner, les corriger ou les décourager. Ces postures normatives, en tout cas, dissimulent mal la curiosité des sciences pour les conduites sexuelles et leurs effets sur la santé physique et mentale des individus. Que la médecine s'empare de ce domaine pour le réglementer sévèrement importe peu : elle n'en crée pas moins un champ nouveau de préoccupation qui prépare celui, plus libéral, du XX^e^ siècle, et deviendra – au même titre que la diététique, le sport ou l'art de communiquer – un véritable souci de l'homme et de la femme modernes.

Est-ce à dire que les anciens Grecs, les Romains, les hommes et les femmes du Moyen Âge ne connaissaient pas de telles pulsions ? Non, bien sûr. Il suffit de jeter un œil sur Ovide ou Apulée, poètes et pornographes, pour se convaincre qu'ils n'ignoraient rien des plaisirs du sexe les plus variés. Mais aussi qu'ils en séparaient soigneusement les aspects : quel rapport entre le bref coït conjugal du citoyen romain et les caresses qu'il échange avec un jeune esclave ? De plus, les sciences anciennes se faisaient de la nature une idée différente de la nôtre. La médecine antique, dérivée de

celle d'Hippocrate, ne concevait pas la sexualité comme un domaine séparé de l'ordre du monde. Elle classait l'homme du côté des éléments chauds (le feu, le sec, l'activité), et la femme du côté du froid (l'eau, l'humide, la passivité). Elle justifiait ainsi que l'homme domine et impose son désir à la femme pour des raisons qui n'avaient rien de spécifiquement génital. Par ailleurs, leurs plaisirs pouvaient être considérés comme à peu près symétriques, de même d'ailleurs que les mécanismes de la fécondation, selon une théorie qui connaîtra une longue carrière.

Pour autant, ni les Romains ni les Grecs n'étaient indifférents et laxistes. Prenons un exemple : dans la cité athénienne, à certaines époques du moins, l'homosexualité masculine était plus que courante. Cette dernière, toutefois, ne constituait pas une orientation sexuelle, une préférence, mais l'expression d'un principe d'ordre social : l'aîné dominant le cadet, le professeur son élève, les rôles actifs et passifs étaient fixés par le statut des partenaires, et non par leur goût. Selon son âge et son statut donc, on n'agissait pas de la même façon. Les Grecs ne plaçaient pas le ridicule dans le fait d'aller « contre la nature », ou contre le salut de l'âme, comme le proclameront les chrétiens, mais contre la hiérarchie sociale telle qu'ils la concevaient. Leurs déviances ne pouvaient avoir le même sens que celles que la médecine du XIX^{e} siècle mettra tant de soin à cataloguer : sadisme, masochisme, fétichisme n'ont d'existence que par ce qui les distingue du « bon coït » hétérosexuel à visée reproductive. D'autres exemples, encore plus exotiques, montrent qu'un acte qualifié de sexuel dans une culture peut prendre un sens différent dans une autre : une défloration rituelle ou une fellation initiatique – telles que pratiquées chez certains peuples de Nouvelle-Guinée – ne répondent ni à des désirs, ni à des pulsions sexuelles, mais à l'expression contraignante d'un certain ordre symbolique. Tout ce qui se fait de sexuel ne correspond pas toujours à ce que nous entendons par « sexualité » : son incroyable variété de fait ne préjuge pas de la signification, en général normative, qu'on lui donne.

Le plaisir féminin enfin considéré

La sexualité moderne est à la fois l'héritière et l'opposée du modèle construit au siècle précédent. Héritière parce qu'elle a gardé la conviction que la pulsion sexuelle est centrale et fondatrice d'identité chez l'être humain, mais très différente parce qu'elle la soustrait au jugement social et, en partie au moins, moral. La pratique ordinaire du sexe y a gagné en autonomie et diversité. Les grandes enquêtes des années 1950 ont donné une place au plaisir féminin. D'importants tabous ont été levés avec la contraception, l'avortement, la procréation artificielle, qui ont achevé de séparer sexualité et reproduction. Des changements culturels – l'oubli de la virginité, l'amour libre, le concubinage, l'égalité des sexes dans la famille – ont fait reculer les normes sociales et accru la liberté de l'individu, désormais juge de ses préférences sexuelles. L'effet en est régulièrement constaté dans les enquêtes sur les pratiques sexuelles. L'homosexualité, la masturbation, les pratiques spéciales ont cessé d'être des anomalies médicales et des inconduites morales. Est-ce à dire pour autant que tout est égal en matière sexuelle ? Évidemment non.

De la honte au crime

D’abord parce que le gain de liberté ne garantit pas le succès : le souci de parvenir à la satisfaction sexuelle, seul(e) ou en couple, entretient une activité de conseil sexologique à la fois professionnelle et médiatique. Elle est aujourd’hui relayée par une industrie pharmaceutique capable d’assurer de belles érections à tout âge. Quant au marché de la prothèse vibrante, il vient surtout au secours des orgasmes difficiles. Faut-il s’inquiéter de tant d’artifices ?

Ensuite, en matière de sexe, tout n’est pas rose : l’irruption du sida dans les années 1980 est venue mettre un coup d’arrêt à l’idée que l’acte sexuel pouvait être aussi dénué de conséquences qu’une poignée de main. Un véritable souci public s’est emparé des autorités sanitaires qui ont dû édicter, avec plus ou moins de succès, les règles d’une sexualité protégée, certes non contraignante, mais faisant l’objet d’une surveillance accrue.

Enfin, même dans le régime le plus libéral qui soit, les droits de l’individu s’arrêtent où commencent ceux des autres. L’activité sexuelle, même allégée de la tutelle de l’Église, de la morale sociale et du jugement de normalité médicale, conserve donc des limites légales. Là où le consentement d’autrui, voire son désir, n’est pas respecté, ce ne sont plus les principes, l’honneur ou la décence que l’on réaffirme, mais les droits de la victime. Les jugements peuvent s’en trouver même plus sévères qu’avant.

De nos jours, l’exhibition est une agression, des propos pressants peuvent constituer un « harcèlement sexuel » puni de prison. Sous l’effet de l’égalisation de la condition féminine, l’espace privé du couple s’ouvre au regard des lois : le viol conjugal a été reconnu en France en 1990, et sa punition aggravée en 2006. La protection des plus faibles contre les rapports sexuels contraints fait partie des soucis publics qui, de plus en plus, s’imposent. Ce qui passait autrefois pour un acte honteux, et que l’on taisait souvent, est reconnu comme un crime. L’encouragement à la dénonciation des faits et le durcissement de la répression sont les principaux leviers de la lutte contre les atteintes sexuelles commises sur des enfants ou des

personnes sans défense. On attribue couramment ces actes à une déviance sexuelle, la « pédophilie ». Cependant, l'expertise principale ne porte pas sur les auteurs, mais sur les victimes : c'est la mesure des conséquences des abus sexuels, et non un souci de moralité, qui aujourd'hui est le moteur des règles entourant la sexualité. À cet égard, le cas de l'inceste est exemplaire. Absent de la liste des délits, l'inceste a failli être à nouveau qualifié en France en 2010, avec un contenu transformé : d'atteinte à un principe d'ordre social, il est devenu une forme spécifique de tort causé à des enfants. Si les normes de la sexualité peuvent porter le même nom, et viser (presque) les mêmes personnes, elles ne signifient pas la même chose, et n'obéissent pas aux mêmes raisons.

En dernier lieu, à côté de ces cas tranchés, il subsiste des zones d'ombre : la prostitution, par exemple, dont les multiples formes inquiètent. Une femme qui « vend son corps » contre de l'argent ne passe-t-elle pas un contrat explicite de consentement ? Oui, mais n'est-elle pas en réalité victime de sa détresse économique ou du poids multiséculaire de la domination masculine ? Mal vue, plus ou moins pourchassée selon les pays, cette forme de sexualité n'est cependant pas massivement réprimée, faute d'un principe clair qui dirait où est l'auteur du tort.

Il en va de même de la pornographie. Libérée de la censure par le recul des standards de pudeur, elle connaît aujourd'hui un boom sur Internet. Sa banalisation n'en fait pas pour autant un objet sexuel sans conséquences. Trois motifs au moins appellent à sa surveillance : la production d'images interdites (de mineurs ou de violences sexuelles), la protection de l'enfance et l'éventualité d'une addiction pathogène, voire criminogène. Il semble que lorsqu'une norme sexuelle s'efface, ce qui hier était une atteinte aux principes devient une banalité de fait, mais un autre malaise se manifeste alors : et si c'était mauvais ? En matière de sexe, rien n'est jamais définitivement jugé.

Nicolas Journet

1 M. Bozon, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999.

2 T. Laqueur, *La Fabrique du sexe. Essai sur le sexe et le genre en Occident*, Gallimard, 1992.

3 Voir par exemple *M. Foucault, Histoire de la sexualité*, t. I, *La Volonté de savoir*, Gallimard, 1976.

L’amour au temps de Cro-Magnon

Traduit dès 1998, le livre de l’archéologue britannique Timothy Taylor, *La Préhistoire du sexe*[1], a bénéficié d’un bel accueil médiatique. Et pour cause : selon lui, une bonne part des images et des objets légués par nos ancêtres paléolithiques appartiendrait à un genre que l’on qualifierait aujourd’hui de pornographique. Les préhistoriens, en général, en furent agacés. L’un d’eux, Jean-Georges Rozoy, en fit un compte rendu au vitriol[2]. Il est vrai que l’ouvrage est écrit un peu vite et fourmille d’approximations. La principale nouvelle que l’on en a retenue, c’est que des phallus sculptés ont pu servir de godemichés ! Ce n’est pourtant pas une découverte : Raoul Montandon avait déjà évoqué l’idée, dès 1913, pour le phallus de l’abri Blanchard[3]. L’abbé Breuil avait parlé, à ce propos, de « culte phallique ». Oui mais voilà, ce qui n’était alors suggéré qu’avec force circonlocutions et sous-entendus est énoncé par T. Taylor de manière très crue. L’auteur va même jusqu’à proposer, dans le même ouvrage, que les liens enserrant une figurine sculptée de Kostienki, habituellement interprétés comme des vêtements, voire des « proto-soutiens-gorges », seraient en fait des sangles ! Les hommes préhistoriques auraient été adeptes du bondage ! Il aurait existé des « rituels orgiaques[4] » ! Bien sûr, c’est de la provocation. Mais comme toute provocation, cette vision particulière de l’art préhistorique a le mérite de bousculer la pudibonderie des professionnels de la discipline. Par exemple, bien que l’on admette que l’homosexualité est présente dans l’ensemble des sociétés humaines[5], toutes les études sur l’érotisme préhistorique partent du principe que les Cro-Magnons étaient tous hétérosexuels. Des romanciers vont jusqu’à attribuer la disparition de

l'homme de Néandertal à une prétendue homosexualité généralisée. La morale comme moteur de la sélection naturelle…

Les représentations dans l'art paléolithique

Beaucoup d'autres questions, cependant, méritent d'être posées. L'homme préhistorique avait-il la notion du plaisir érotique ? Était-il adepte de pratiques à visées non reproductives, telles que la fellation, la sodomie, la masturbation, voire la zoophilie ? Si, comme l'écrit le primatologue Franz de Waal, nous sommes une sorte de mélange entre les chimpanzés et les bonobos[6], connaissant les pratiques courantes de nos proches cousins, c'est très possible. Mais quelles preuves en avons-nous ? Clément Marot, dans son poème *Le Cymetiere*[7], entendait « culeter » les os d'une femme à la cuisse légère jusque dans la tombe. Le préhistorien n'a pas cette chance et doit donc se contenter d'analyser les représentations préhistoriques.

L'art paléolithique (entre 40 000 et 9 000 ans environ) baigne dans la sexualité. Nombreuses sont, en effet, les représentations d'organes sexuels féminins et masculins, comme ce phallus en pierre de vingt centimètres, mis au jour dans la grotte de Hohle Fels (Allemagne)[8]. Il existe aussi des représentations hermaphrodites, avec des organes mâles et femelles figurés sur la même pièce, des organes féminins gravés sur des objets de forme phallique ou des phallus gravés sur des objets porteurs d'un trou béant, évocateur d'une fente vulvaire[9]. Les statuettes féminines comme celle de Hohle Fels[10] exhibent des formes avantageuses, des sexes ouverts, des poitrines et des hanches généreuses. Certaines adoptent des postures dans lesquelles R. Dale Guthrie voit les premières images érotiques du monde, l'ancêtre des *pin-up* de *Playboy*[11] ! Pour Gerhard Bosinski, les femmes des plaquettes de Gönnersdorf (Allemagne) sont des jeunes filles en train de danser nues, pour célébrer leur plénitude sexuelle[12].

Les hommes, quant à eux, sont fréquemment ithyphalliques (en érection formidable), ce qui a fait dire à des médecins qu'ils étaient peut-être atteints de priapisme ; les représentations seraient à caractère apotropaïque, comme certains phallus sculptés, qui reproduiraient un possible

phimosis[13] (affection du pénis). Dans les cavernes, les fissures sont peintes en rouge, les stalactites sont soulignées ou intégrées dans des représentations masculines. La caverne est donc associée, elle aussi, à la sexualité. Soit, mais n'est-ce pas plutôt l'idée de la fertilité et de la reproduction qui imprègne et justifie ces images ? À l'époque, la mortalité infantile était grande, et les accouchements souvent difficiles[14].

De la sexualité, on en trouve donc beaucoup[15]. Mais du sexe explicite, très peu. Deux accouplements de chevaux sont signalés, en Charente et dans le Lot (abri de la Chaire à Calvin et grotte de Frayssinet-le-Gélat), mais ils sont loin de faire l'unanimité parmi les chercheurs. La plupart du temps, on y voit la représentation du moment de l'approche, celui où le mâle flaire la femelle. Nous serions alors dans l'observation éthologique, très présente dans cet art de chasseurs. Le personnage gravé de Ribera dos Piscos (Foz Coâ, Portugal), serait en train d'éjaculer[16]. Le trait qui semble sortir du méat du « sorcier » de la grotte de Saint-Cirq appartient au contraire au tracé d'une gravure précédente[17].

En revanche, on connaît quelques scènes de coïts humains : l'un, frontal, dans la grotte de Los Casares (Espagne) : l'autre, en position de « carte à jouer » (à moins qu'il s'agisse d'un accouchement ?) sur un bloc de Laussel (Dordogne)[18] ; enfin, quatre « levrettes », sur des plaquettes gravées (une à Enlène en Ariège[19], et trois à La Marche dans la Vienne[20]) et sur la paroi de la grotte des Combarelles (Dordogne). Mais il s'agit de figures positionnées côte à côte, dans le bon sens si je puis dire, dans l'état d'excitation requis, mais sans que la pénétration soit figurée explicitement, comme dans l'art rupestre saharien par exemple. Peut-être s'agit-il de danses érotiques ? Signalons encore des organes sexuels associés à des têtes animales, sans qu'il soit possible d'y voir une scène de zoophilie, comme il en existe sur certains objets paléolithiques et dans de nombreux arts rupestres des périodes postérieures (Norvège, Tassili, Messak). Elizabeth Saccasyn della Serra pensait que pratiquement toutes les figurations humaines à proximité d'animaux illustraient des « pratiques de bestialité[21] ». Mais rien ne prouve que ces figures ne soient pas symboliques ou mythiques. Rien de bien croustillant, donc.

Restons dans le mythe !

Pourtant, deux images sortent du lot. La première est une plaquette gravée de la grotte d'Enlène. Elle représente un bas d'homme dont le sexe en érection semble éjaculer (des traits partent du gland), pendant qu'un bras (féminin ?) se tend vers lui, comme pour le saisir[22]. Enfin une vraie scène de masturbation ? En fait, l'homme étant pourvu d'une queue touffue, peut-être celle d'un loup, le réalisme semble exclu : ouf, nous voilà encore dans le mythe !

Autre gravure, celle-ci sur la paroi d'une galerie étroite de la grotte d'Altamira (Espagne). Il s'agit de deux bisons. Le plus à gauche, redressé, semble monter sur le dos du suivant. La scène pourrait être celle d'un accouplement classique, à ceci près que l'animal sailli est un mâle ! Son fourreau pénien en fait foi. S'agit-il d'une fantaisie homosexuelle ? Ou bien l'animal saillant serait-il une femelle ? Il arrive en effet que des vaches excitées montent sur un taureau. Les observations se multiplient, mais l'image reste toujours aussi énigmatique[23].

Comme on le voit, en dépit des audaces de T. Taylor, il est bien difficile d'inférer de l'art paléolithique quelque pratique ou orientation sexuelle que

ce soit. Il faudra attendre la fin de l'âge glaciaire pour voir apparaître des scènes explicitement sexuelles : ithyphalliques, femmes « ouvertes » et scènes de coït[24]… Mais il apparaît bien vite que toutes ces images sont plus symboliques que descriptives ; il serait là aussi bien risqué d'en tirer des déductions sur les pratiques sexuelles de l'époque…

Faute d'évidences contraires, on continuera de penser que le premier souci du Cro-Magnon était de se reproduire, ce qui n'empêche pas la recherche du plaisir. On peut concevoir que certains phallus sculptés aient servi de godemichés, mais cela reste à prouver. La tribologie (science qui étudie, entre autres, les traces de frottements et frictions laissées sur les objets au cours de leur usage) pourra peut-être venir à notre secours.

Romain Pigeaud

---

1 T. Taylor, *La Préhistoire du sexe*, Bayard, 1998.

2 J.-G. Rozoy, compte rendu de *La Préhistoire du sexe*, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XCVIII, n° 1, janvier-mars 2001.

3 R. Montandon, « À propos du phallus en bois de renne de l'abri Blanchard, commune de Sergeac (Dordogne) », *L'Homme préhistorique*, 1913.

4 J. C. Angulo, J. Eguizabal, García-Díez, « Sexualidad y erotismo en la Prehistoria », *Revista Internacional de Andrología*, vol. 6, issue 2, 2008.

5 C. Lévi-Strauss, *Les Structures élémentaires de la parenté*, 1949, rééd. Mouton de Gruyter, 2002.

6 F. de Waal, *Le Singe en nous*, Fayard, 2006.

7 *La suite de l'adolescence clémentine*.

8 H. Floss, « Phalliformer Retuscheur aus dem Gravettien des Hohle Fels, Baden-Wurttemberg (Deutschland) », *in* G. Uelsberg et S. Loetters, *Roots, Wurzeln der Menschheit*, Rheinisches Landesmuseum Bonn, 2006.

9 É. Martin, « Remarques sur l'aspect androgyne de certaines statuettes paléolithiques », *in* A. Fine, R. Perron et F. Sacco (dir.), *Psychanalyse et Préhistoire*, Puf, 1994.

10 N. J. Conard, « A female figurine from the basal Aurignacian of Hohle Fels cave in Southwestern Germany », *Nature*, vol. CDLIX, n° 7244, 14 mai 2009.

11 R. Dale Guthrie, *The Nature of Paleolithyic Art*, The University of Chicago Press, 2005 ; « Ethological Observations from palaeolithic Art », *in* H.-G. Bandi *et al.*, *La Contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques*, Éditions universitaires de Fribourg, 1984.

12 G. Bosinski, *Femmes sans tête, une icône culturelle dans l'Europe de la fin de l'ère glaciaire*, Errance, 2011.

13 J. C. Angulo, M. García-Díez, « Male Genital Representation in Paleolithic Art : Erection and Circumcision Before History », *Urology*, vol. 74, issue 1, July 2009.

14 C. Masset, « À quel âge mouraient nos ancêtres ? », *Population et Sociétés*, n° 380, juin 2002.

15 R. Bourrillon, *Les Représentations humaines sexuées dans l'art du paléolithique supérieur européen : diversité, réminiscences et permanences*. Thèse de doctorat, Université de Toulouse II le Mirail, 2009.

16 J. C. Angulo, J. Eguizabal, García-Díez, *op. cit*., 2008.

17 R. Pigeaud, F. Berrouet, E. Bougard *et al*., « La grotte du Sorcier à Saint-Cirq-du-Bugue (Dordogne, France) : nouvelles lectures. Bilan des campagnes 2010 et 2011 », *Paléo*, n° 23, 2012.

18 J.-P. Duhard, *Le Réalisme physiologique des figurations féminines sculptées du Paléolithique supérieur en France*. Thèse de doctorat en Anthropologie-Préhistoire, Bordeaux I, 1989.

19 R. Bégouën, J. Clottes, J.-P. Giraud et F. Rouzaud, « Compléments à la grande plaquette gravée d'Enlène », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXXXI, n° 5, 1984.

20 L. Pales, M. Tassin de Saint-Péreuse, *Les Gravures de La Marche. Les humains*, Ophrys, 1976.

21 E. Saccasyn della Serra, *Les Figures humaines du Paléolithique supérieur eurasiatique*, De Sikkel, 1947.

22 R. Bégouën, F. Briois, J. Clottes et C. Servelle, « Art mobilier sur support lithique d'Enlène (Montesquieu-Avantès, Ariège) », « collection Bégouën du musée de l'Homme », *Ars Praehistorica*, vol. III-IV, 1984.

23 L. G. Freeman, « Mamut, jabali y bisonte en Altamira : Reinterpretaciones sugeridas por la historia natural », *Curso de Arte rupestre paleolitico*, Santander, Université internationale Menendez-Pelayo, juillet 1978.

24 J.-L. Le Quellec, *Art rupestre et préhistoire du Sahara : le Messak libyen*, Payot, 1998 ; J.-D. Lajoux, *Murs d'images*, Errance, 2012.

La sexualité conjugale au Moyen Âge

Au Moyen Âge, la religion tient une place essentielle dans la vie des hommes. Or, l'Église n'accepte la sexualité que dans le cadre du mariage et dans le seul but de procréer de nouveaux chrétiens. Elle soumet donc l'accouplement à de multiples interdictions. Pourtant, certains théologiens font preuve de tolérance, pendant que les médecins voient dans le coït un exercice important pour la santé.

« Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme », écrit saint Paul. Mais il ajoute que « mieux vaut se marier que de brûler ». Césaire, évêque d'Arles (mort en 543), dans ses sermons au peuple précise que « le bon chrétien ne connaît sa femme que dans l'intention d'avoir des enfants ». Et le pape Grégoire le Grand (590-604) n'hésite pas à parler de la souillure du plaisir conjugal, « car, écrit-il, il y a beaucoup de choses qui sont reconnues licites et légitimes, mais que nous ne pouvons réaliser sans quelque souillure ».

Deux grandes interdictions concernent les rapports conjugaux, liées l'une à l'année liturgique, l'autre au cycle de la femme. Les époux doivent chaque semaine s'abstenir le dimanche, jour du Seigneur, ainsi que le vendredi, jour de la mort de Jésus. Certains d'entre eux formulent la même exigence pour le samedi, veille de la fête dominicale. L'abstinence est prônée également durant les trois carêmes, c'est-à-dire les trois périodes en principe de quarante jours avant Noël, Pâques et la Pentecôte. Les rapports sont également interdits les fêtes de certains saints, les vigiles des fêtes. Et il convient par ailleurs d'observer la chasteté un certain temps avant la communion.

Un calendrier du sexe

En ce qui concerne les périodes de la physiologie féminine, les époux doivent éviter toute relation lors des règles. La grossesse pose un problème car plusieurs phases de l'évolution du fœtus peuvent être distinguées. Certains pénitentiels[1] interdisent tout rapport de la conception à la naissance oubliant que la femme enceinte ne se rend pas immédiatement compte de son état. Burchard de Worms, au début du XI^e^ siècle, estime que la gravité de la faute augmente au fur et à mesure que l'on se rapproche de la naissance. La continence doit être observée un certain temps après l'accouchement, quarante jours en général, mais la durée peut varier en fonction du sexe de l'enfant. Si le pape Grégoire le Grand condamne même toute relation durant l'allaitement, les pénitentiels ne reprennent pas cette interdiction, difficile d'ailleurs à respecter, en raison de la durée de l'allaitement.

Les couples n'observaient sûrement pas toutes ces interdictions, bien qu'il ne s'agisse pas seulement de conseils, car des sanctions sont édictées. Ceux qui contreviennent à ces règles, croit-on, s'exposent à de terribles châtiments, à commencer par la naissance d'enfants handicapés.

Par ailleurs, l'Église s'oppose à tout ce qu'elle considère comme des déviances. Parmi les « vices contre nature », saint Thomas d'Aquin distingue les actes auto-érotiques (ou « mollesse »), la bestialité, les rapports avec des personnes du même sexe (appelés « sodomie »), et les actes où la manière « naturelle » de s'unir n'est pas observée. La position dite naturelle, l'homme sur la femme, paraît aussi bien aux médecins qu'aux théologiens comme la plus favorable car elle évite l'expulsion immédiate de la semence. Stigmatisée par les théologiens, la position de la femme sur l'homme, assimilée à un procédé contraceptif, constitue une sorte de fantasme dont peut être rapprochée l'image de la sorcière sur son balai.

Sodomie et coït interrompu sont souvent considérés comme deux variétés du péché contre nature. Saint Antonin, archevêque de Florence, écrit dans un livre destiné aux confesseurs : « Un homme avec un homme, une femme

avec une femme, ou un homme avec une femme en dehors du réceptacle approprié est coupable du vice de sodomie. » À partir du XIIIe siècle, les théologiens considèrent que la masturbation constitue également un vice contre nature, donc un crime, et se montrent moins tolérants que durant le haut Moyen Âge. À la fin du Moyen Âge, l'homosexualité fera l'objet de graves sanctions. Les homosexuels subissent le contrecoup de sentiments déclenchés par les croisades, car nombre de textes occidentaux attribuent aux musulmans une sexualité effrénée.

Il convient toutefois d'apporter des nuances : les autorités ne parlent pas d'une seule voix. Au XIIIe siècle, on assiste au triomphe de la doctrine aristotélicienne. Pour Aristote, le plaisir est un sentiment subjectif lié à l'accomplissement d'un acte. Ne constituant pas un acte par lui-même, il ne peut être jugé sur le plan moral. Thomas d'Aquin qui tente d'harmoniser foi et raison affirme même que Dieu, pour pousser l'homme à l'acte qui pourvoit aux déficiences de l'espèce, a joint le plaisir à l'union et que le plaisir sexuel des époux ne constitue tout au plus qu'un péché véniel. Peu après, le franciscain anglais Richard Middleton estime que le plaisir sexuel modéré constitue une fin acceptable de l'union conjugale. Ces idées sont reprises et développées seulement au XVe siècle par un universitaire parisien, Martin Le Maistre. Toutes les unions entre époux qui n'ont pas pour but de procréer ne violent pas la chasteté conjugale, écrit-il, lorsqu'elles ont lieu pour les raisons suivantes : remplir le devoir conjugal, éviter la fornication, rechercher la santé corporelle, acquérir la tranquillité de l'esprit.

Dans le milieu médical

Par ailleurs, en ce qui concerne la position, Albert le Grand autorise quelques écarts, eu égard par exemple à l'obésité, la gravité de la faute variant selon les cas : « La plus faible déviation est la position latérale, ensuite vient la position assise, puis debout, enfin la plus grande est par-derrière à la façon des juments. » Jusque vers 1480, l'étreinte réservée[2],

ignorée par de nombreuses autorités, défendue par quelques-unes, n'est condamnée par aucune. Quant à la masturbation, Albert le Grand pense qu'elle a pour la jeune fille une vertu thérapeutique, car grâce à la chaleur du frottement sort l'humeur spermatique, ainsi que la chaleur qui l'accompagne. Pollution masculine et féminine n'ont pas la même importance. La perte de semence chez l'homme constitue un danger pour l'espèce, car c'est elle qui permet la procréation. L'expulsion de la semence féminine dont l'importance est secondaire ne peut au contraire que soulager la femme. C'est pourquoi, vers 1300, dans le diocèse de Cambrai, le curé peut remettre les péchés contre nature et celui de mollesse chez les garçons jusqu'à quatorze ans et chez les filles jusqu'à vingt-cinq ans. Sont réservés aux pénitenciers les péchés contre nature perpétrés par les hommes de moins de vingt ans, mais par les femmes de tout âge. Sur le plan social, la masturbation féminine constitue une garantie pour la pureté du lignage en évitant la tentation de l'adultère et la naissance éventuelle d'un bâtard.

L'influence du *Canon* d'Avicenne, célèbre médecin iranien (980-1037), est indéniable dans le milieu universitaire dès le début du XIII^e^ siècle. Or, il professe que le coït est utile pour la santé physique et mentale et surtout qu'il existe un sperme féminin. Si l'émission de sperme de la femme, et donc la conception, est liée au plaisir, il importe de le lui procurer. Au début du XIV^e^ siècle, Bernard de Gordon, maître montpelliérain, écrit dans *Lys de la médecine* que la fécondité est liée à l'orgasme, de sorte que le plaisir féminin est indispensable. À la même époque, Jean de Gaddesden dans *La Rose anglaise* reprend sa description des jeux préliminaires, en y ajoutant quelques précisions qui manifestent une certaine connaissance des zones érogènes de la femme, à l'exception du clitoris. Il n'hésite pas à envisager une initiative féminine dans certains cas. « Certains ont affirmé qu'il n'est jamais bon de faire l'amour. Ceux qui parlent ainsi mentent effrontément », affirme au XIV^e^ siècle l'auteur anonyme du *Miroir du foutre*, que l'on a qualifié de « kamasutra catalan ». L'originalité de cet ouvrage est de traiter des différentes postures de l'amour. Ajoutons qu'en cette fin du Moyen Âge sévissent des épidémies redoutables comme la peste noire et que des guerres tant étrangères que civiles se déroulent en Occident. De sorte qu'un

médecin comme Jacques Despars au XV^e^ siècle déclarera qu'il ne faut pas avoir honte de sa sexualité et qu'il est nécessaire d'engendrer.

Et dans la réalité

Qu'en est-il dans la réalité ? Les lettres de rémission qui, à la fin du Moyen Âge, décrivent le contexte des délits pour lesquels le roi accorde sa grâce permettent d'en avoir quelque idée. Les rapports physiques entre époux semblent tenir une place importante. C'est ainsi que l'union entre un jeune homme de dix-neuf ans et une fille de douze ou treize ans se solde par un échec parce que leurs relations n'ont pas permis d'établir des liens affectifs. Une jeune femme qui s'enfuit avec un amant déclare que sur le plan sexuel son mariage constitue un échec. Mais si un couple légitime connaît le plaisir sexuel, il ne doit pas en parler.

Jean Verdon

1 Catalogues de pénitences à l’usage des confesseurs (haut Moyen Âge).
2 Coït sans éjaculation après le retrait.

Amour, désir et sexualité en Islam

Rencontre avec Malek Chebel

Pour Malek Chebel, la conception de la sexualité et des rapports entre hommes et femmes selon l'islam est beaucoup moins rigoriste qu'on le croit généralement.
Même si certains voudraient « fossiliser » les pratiques autour d'une tradition qu'ils connaissent en fait bien mal…

• Vous avez écrit de nombreux ouvrages sur l'amour, le désir, la sexualité dans l'islam. Toutes les grandes religions fixent, à l'égard de l'amour, du mariage et de la sexualité, un ensemble de prescriptions et d'interdits. Le christianisme tient, à l'égard de la chair, une position de refus et de rejet. L'hindouisme a une position au contraire très « ouverte », voire libertine en la matière. Qu'en est-il de l'islam ?

Lorsqu'on parle aujourd'hui de l'islam, on confond souvent monde musulman et monde arabe. Au sein même de l'islam, on confond les différentes tendances, les schismes, les sensibilités. Bien des préceptes que l'on croit être le propre de l'islam ne sont en fait que le reflet de la mentalité arabo-bédouine : l'héritage inégal entre homme et femme est plus ancien que l'islam, de même que les rapports matrimoniaux, les notions de courage et de bravoure, peut-être aussi une certaine façon de conduire la guerre, etc. De même, bien des

attitudes actuelles des musulmans à l'égard de la sexualité – la peur de la mixité, la morale sexuelle rigide et pudibonde – sont souvent en décalage avec l'esprit et la lettre de l'islam, au moins celui des temps classiques, en Andalousie par exemple.

• *Que dit l'islam de la sexualité ?*

Il faut revenir au Coran et aux *hadith* (ensemble de textes rapportant les propos du Prophète), étudier de plus près la pratique des premières dynasties musulmanes, reprendre des textes de Mas'udi ou Jahiz, assez libéraux en cette matière, etc. Dans les premiers temps, la sexualité, la passion amoureuse et le plaisir n'étaient pas des thèmes tabous et on en débattait librement, y compris dans les sphères religieuses. Comme toutes les religions, l'islam dicte une série de préceptes – ensemble de devoirs et d'interdits – qui concernent le lien à l'autre, parent, enfant, conjoint. La codification de l'inceste notamment est rigoureuse et précise, parce que la famille musulmane est une famille nombreuse et la parentèle étendue. Les réseaux d'alliances et les mariages entre cousins, qui sont une caractéristique des sociétés méditerranéennes, rendent la possibilité d'alliances consanguines très fréquente. Telle est la situation qu'il faut éviter à travers les règles de prohibition de l'inceste.

• Il y a par ailleurs des interdits sévères qui portent sur l'adultère, la pédophilie et l'homosexualité (le procès des cinquante homosexuels égyptiens, en 2001-2002, montre la mesure de cet interdit). De même, la chasteté avant le mariage est une autre restriction sévère, car son non-respect est pratiquement rédhibitoire pour la fille.

Ensuite, il faut comprendre que la sexualité est traitée dans un cadre légal, qui est celui de la famille traditionnelle, de type patriarcal. Celle-ci admet l'existence de la polygamie et du concubinage. C'est une famille dominée par les hommes, tandis que le discours sur le sexe porte véritablement l'empreinte masculine. Certes, la femme n'y est pas totalement absente, mais elle apparaît d'abord comme un partenaire de pratique avant d'être l'auteur d'une quelconque idéologie sexuelle.

Une fois ce contexte général fixé, l'islam redevient très permissif. Il laisse libre cours à une sexualité de couple, riche et épanouie. À la différence de la chrétienté qui veut limiter l'acte charnel à sa seule dimension de reproduction et refuse tout ce qui est plaisir, niant à la sexualité sa part de jouissance, l'islam classique valorise au contraire le plaisir, la

sensualité, l'érotisme ; car, à ses yeux, ils structurent les relations entre les hommes et les femmes.

Il faut comprendre qu'au VII^e^ siècle, le message coranique lui-même est très libérateur par rapport à la morale bédouine qui prédominait largement. Bien évidemment, la sexualité est essentiellement vue du côté masculin, ce qui a été, au demeurant, le fait de toutes les sociétés anciennes. Mais, dès le VIII^e^ siècle, une morale chevaleresque constituée va mettre le concept de l'amour courtois au cœur de ses préoccupations. Si la femme est, aujourd'hui encore, dans une position d'infériorité, on peut avancer – on me dira que je suis téméraire – que dans le fond, l'islam n'est pas misogyne. Selon la plupart des juridictions civiles, la femme doit être non seulement respectée, mais son point de vue doit être pris en compte.

Prenons le cas de la polygamie. Elle nous apparaît comme un vestige du passé, celui d'une domination masculine qui ne fait pas de place à l'élément féminin, mais il faut comprendre que cela était une limitation par rapport aux pratiques antérieures. S'adressant aux hommes, le Coran leur recommande de n'épouser qu'« une, deux, trois ou quatre femmes », bien que le choix de la monogamie soit préférable aux yeux de Dieu. C'est clairement dit dans le Coran. Cette autorisation de la polygamie est, pour l'époque, une limitation. Car il était permis aux puissants négociants de La Mecque et de Médine non seulement d'épouser plusieurs femmes, mais de posséder aussi soit des concubines que l'on répudiait à sa guise, soit, tout simplement, des esclaves. Si le musulman ne peut matériellement subvenir à leurs besoins, le Coran lui suggère fortement de n'en prendre qu'une. Certains interprètent même cette limitation comme une prescription de la monogamie, car il est rare qu'un homme puisse traiter de façon égale et juste plusieurs femmes. *De facto*, la polygamie a disparu de nombreux pays musulmans. Elle est interdite constitutionnellement en Tunisie et en Turquie, et à des degrés inférieurs dans la plupart des autres pays arabes ou musulmans.

• Aux premiers temps de l'islam, le Coran et les hadith ne sont pas les seules références de la sexualité. À cette époque va se déployer toute une littérature érotique à la fois profane et religieuse. Vous définissez certains auteurs comme des « théologiens de l'amour ».

Effectivement, un siècle et demi après la fondation de l'islam, (entre le VIII^e^ et le IX^e^ siècle de l'ère chrétienne) émerge une littérature qui considère la vie sexuelle sous un angle nouveau. La première période de l'islam est une période de conquêtes militaires. Les hommes étaient au combat, et l'on développe alors une éthique guerrière très marquée.

Les questions de sexualité et des plaisirs de la chair passent au second plan. Il s'agit au contraire de discipliner les corps, de forger les esprits.

Mais dès le moment où l'islam s'est établi, que la conquête est achevée, les mœurs des élites vont changer du tout au tout. C'est entre le IXe et le Xe siècle que le monde musulman va connaître son âge d'or, notamment dans le domaine des récits sexuels. Il faut dire que le XIe siècle, aussi, sera assez fécond. Dans les centres urbains, les élites – califes, sultans, princes, riches marchands et autres dilettantes – vont inventer les nouvelles conduites, innover dans le domaine de la création et des relations intersexuelles. En inventant de nouvelles règles, c'est toute la civilité qui s'installe, amenant des exigences différentes de confort et de bonheur individuel. Un style de vie nouveau émerge, avec une nouvelle culture, de nouveaux codes de conduites, de nouvelles attentes. C'est une période extraordinaire pour le monde musulman où se déploient simultanément les sciences, les arts, l'architecture, la poésie et la philosophie. C'est le « temps des Lumières » de l'islam.

Le raffinement des mœurs devient alors un idéal, presqu'une obligation pour tous ceux qui veulent monter dans l'échelle sociale. Il en va de même pour la poésie érotique et l'amour. On pourrait dire en termes psychanalytiques qu'en ce temps-là, Éros prenait le pas sur Thanatos, que le volume de vie était plus présent que le principe de mort et de destruction. *Exit* les razzias du passé, l'obscurantisme de certains gouverneurs ou califes, l'heure est à la maîtrise de son univers corporel et l'exaltation par les mots (et parfois par les actes) de la beauté sous quelque forme qu'elle se présente.

En matière de mœurs sexuelles, les évolutions sont d'une étonnante modernité. Jahiz (IXe siècle) publie *Éphèbes et Courtisanes*, un dialogue entre deux hommes qui, déjà en ce temps-là, glosaient sur les mérites croisés de l'homosexualité et de l'hétérosexualité. On dissertait sur le duvet soyeux des adolescents. Le grand poète Abu Nuwas (762-vers 812) n'avait-il pas écrit librement plusieurs centaines de poèmes au ton libertin ? Dans *Le Vin, le vent, la vie*, il compose un hymne aux plaisirs de la vie et de la chair. Ses propos sont sans équivoque : « J'ai quitté les filles pour les garçons, et pour le vin vieux, j'ai laissé l'eau claire. Loin du droit chemin, j'ai pris sans façon celui du péché, car je le préfère. » Personne ne songe alors à le censurer. C'était une époque bénie pour l'islam.

• *Après cet âge d'or, que s'est-il passé ?*

À partir du XIIe siècle vont se succéder des périodes plus sombres. Les conquêtes culturelles de la période antérieure sont remises en cause. Dans une société, quand les contraintes sociales, économiques, politiques se font plus fortes, ce sont les conquêtes culturelles les plus tardives qui disparaissent en premier. Ainsi, un « art de la rose » s'était établi à la fin de la période faste de l'islam, et cet art floral va être le premier atteint. Quoi, un raffinement suprême ! C'est lui qui va disparaître en premier. Par la suite, les arts, les sciences, la littérature, vont régresser à leur tour. Il n'y a certes pas d'évolution linéaire en matière d'histoire des mentalités et de mœurs. Mais on peut cerner des périodes sombres et des périodes fastes. Ainsi, alors que les premiers temps de l'islam marquaient une nette

libération de la femme par rapport à la période antérieure – celle de la *jahiliah*, l'ante-islam – la situation de la femme va se dégrader par la suite (même si, au sein de chaque époque, il faudrait distinguer des évolutions plus précises).

Aux premiers temps de l'islam, les femmes avaient acquis une certaine indépendance et autonomie. Elles avaient le droit de participer aux affaires politiques, au commerce. Il y avait des femmes riches et puissantes comme Khadidja, la première femme du Prophète. Les femmes pouvaient aussi participer aux expéditions guerrières, et prier non loin des hommes. Par la suite, sous la pression silencieuse, mais décidée, des hommes, les femmes vont petit à petit quitter l'espace public pour se réfugier dans le harem.

• Les attentats du 11 septembre ont focalisé l'attention sur l'islam. La plupart des commentateurs insistent sur la nécessité de distinguer l'islam de ses dérives intégristes ou fondamentalistes, sur l'existence d'une variété de formulations de l'islam. Mais il n'empêche qu'aucune autre civilisation ne semble à ce point centrée sur les textes fondateurs, le Coran, les faits et gestes du Prophète… En bref, les sociétés musulmanes sont-elles solubles dans le Coran ?

Oui et non. Il y a des lectures littérales qui, en effet, ne veulent pas décoller du Coran. Mais il y a d'autres interprétations du texte sacré dont la vocation ultime est d'en tirer le meilleur pour réviser de fond en comble les conduites fossiles de la majorité actuelle des musulmans. Avec la préface que j'ai rédigée au Coran (traduction Édouard Montet, Payot, 1998 ; 2e éd. Payot-Rivages, 2001), j'ai essayé de défendre cette alternative, montrer que le Coran pouvait se lire – et s'interpréter – à la lumière de nos préoccupations d'aujourd'hui.

• Dans votre livre, Le Sujet en Islam *(Seuil, 2002), vous écrivez : « L'islam doctrinal se fige sur ce qui a fait sa force et son succès, l'* Ummah, *[…] mais néglige la place de l'individu, qui est amené à se*

fondre en elle pour survivre. » Pouvez-vous définir à quel type de communauté se réfère le mot Ummah, et quelle place elle occupe dans l'imaginaire politique musulman ?

L'*Ummah* est le concept utilisé par les écoles théologiques musulmanes pour désigner l'ensemble des croyants dans le monde, unis selon eux dans une même fraternité universelle, un même moule. Or, tant que l'islam continue à rêver – et peut-être à fantasmer – cette *Ummah*, le sujet restera longtemps hypothétique. Il nous manque encore les grands éveilleurs de conscience que furent, pour l'Occident, Voltaire, Montaigne, Montesquieu, Nietzsche, Marx, Freud et même Lacan, Barthes, Foucault, Bourdieu, etc.

• Est-ce à dire que, dans la tradition musulmane, il n'existe pas de fondements doctrinaux pour penser le sujet individuel ?

En effet, j'ai démontré que l'islam, aussi bien dans sa doctrine que dans sa pratique, est encore inapte à penser l'individualité du sujet. Il faudrait sans doute attendre les révolutions internes qui remettront en question ses prédicats collectivistes (le mot était en usage dans la phraséologie communiste !) pour voir émerger une réflexion en profondeur sur le sujet, mais aussi sur la minorité, sur la femme et finalement sur l'homme. Car, au final, il faut bien voir que se joue là un combat homérique, qui oppose l'anthropologie à la théologie, l'homme à Dieu. Dans l'islam, pour l'instant, c'est Dieu d'abord…

• À force de présenter l'islam comme un système culturel très homogène et centré sur la tradition, ne risque-t-on pas d'oublier les réorganisations qui touchent les sociétés musulmanes : transformation des mœurs, émergence de l'individualisme, évolution du statut de la femme… De même, les liens entre religion et politique diffèrent de la Turquie à l'Iran par exemple.

Exact. Les prodromes de cette révolution endogène sont tous là. À la fois les thèmes et les acteurs de base – ici, les femmes –, mais il manque le cadre d'ensemble. Sachez que dans le monde musulman d'aujourd'hui, les jeunes sont plus attirés par le modèle occidental et par ses items que par le modèle islamiste, malgré la propagande que l'on nous sert ici, à tous les journaux télévisés. Toutes les chaînes occidentales sont captées dans la moindre petite masure du Sud. Il ne faut pas s'étonner si, peu à peu, ces jeunes commencent à penser à la manière occidentale. Il est donc prévisible que les mœurs puissent évoluer, et qu'à ce rythme, même la politique du sujet en profitera. Personnellement, je reste attentif à toutes ces pulsations sociales, soucieux évidemment de voir émerger un sujet autonome, qui soit à la fois conscient de son être et surtout responsable du destin qui lui échoit. Espérance lente et modérée, mais évolution inéluctable. On en reparlera plus tard, dans quelques années.

Propos recueillis par Jean-François Dortier[1]

---

1 Entretien publié pour la première fois dans le magazine *Sciences Humaines* en 2002.

Qu’il fut long le chemin de l’amour

> *Pendant longtemps, l’amour est resté un passager clandestin dans le couple. Il faudra attendre le XIXe siècle pour que le mariage de raison laisse une plus grande place aux sentiments et à la séduction.*

La présence sur les stèles funéraires romaines de louanges adressées par les époux à leurs défuntes femmes ne doit pas faire illusion. Ces maris n’expriment pas un sentiment d’affection, mais reconnaissent que leur épouse ne leur a jamais causé de soucis, qu’ils n’ont pas eu à la corriger et qu’elle leur est restée fidèle. Dans l’Antiquité, l’épouse n’est ni plus ni moins qu’une composante de la maison ; elle doit, comme les esclaves, obéissance au maître. C’est dire que la notion de couple est très éloignée de ce qu’elle recouvre à l’heure actuelle et qu’elle a considérablement évolué au fil du temps. L’histoire de la conjugalité peut être comparée à des couches géologiques superposées s’organisant en grandes strates : après l’ère du mariage est venue l’ère de l’amour, puis l’ère de la sexualité. Ces données, parfois en contradiction les unes avec les autres, se sont empilées pour aboutir à la notion qui nous est familière de deux personnes qui s’aiment et construisent ensemble leur avenir, quel que soit le statut qui les lie : mariage, pacs ou concubinage.

Le couple comme alliance

Longtemps le couple n’a pas eu d’existence en dehors des liens du mariage. Le monde gréco-romain l’envisage sous le seul aspect institutionnel, puisqu’il a pour fonction de donner des citoyens à la cité. Le christianisme change la donne en affirmant l’égalité des sexes, tout en adoptant la morale stoïcienne qui s’impose au IIe siècle de notre ère. Cette morale conçoit la sexualité comme une perturbation de la volonté et donc comme un danger, ce que l’Église reprend en l’associant au péché originel. Sur le couple pèse alors le lourd fardeau de l’instinct sexuel, trace de la bête qui sommeille en chaque être humain. Mais, d’un autre côté, les exigences chrétiennes font définitivement advenir le couple, car l’Église parvient à imposer le mariage monogame, consensuel et indissoluble, socle sur lequel se bâtit la conjugalité occidentale. La morale des clercs ne s’impose toutefois que difficilement aux peuples barbares christianisés. Les rois francs sont polygames et divorcent lorsqu’une possibilité d’alliance prestigieuse se présente à eux. Les femmes sont des pièces de prix sur l’échiquier politique et, dans ces conditions, le couple est le signe de l’alliance nouée entre deux seigneurs. Il n’en va pas de même dans la paysannerie ; sans grandes ressources, menant une vie rude, les paysans sont plus volontiers conjugaux, un couple soudé et solidaire étant gage d’une vie meilleure que celle dévolue aux célibataires. Au sommet de l’État, l’affrontement des clercs et des chevaliers à propos de la morale conjugale dure néanmoins près de six cents ans, la législation canonique ne commençant à triompher qu’à partir du XIIe siècle.

Avec la fin de la polygamie, l’Église impose le mariage pour la vie, mais tient à s’assurer du consentement des fiancés. C’est en théorie la fin des unions forcées et la possibilité pour un couple de s’inscrire dans la durée. Mais est-ce pour autant l’avènement de l’amour dans le couple ? Rien n’est moins sûr car pour les clercs, seuls érudits du Moyen Âge, la sexualité même exercée dans le cadre du mariage reste suspecte. Par conséquent, c’est en dehors du mariage que se précise l’image du couple amoureux, comme celui formé par Héloïse et Abélard. Les grands mythes, tels celui de Tristan et Iseult, témoignent à la fois de l’intérêt porté à l’affection conjugale et de la méfiance à l’égard de la passion. L’amour ne peut se

vivre que de manière clandestine ; il est un sentiment trouble incapable de fonder une relation conjugale véritable. Il faut toutefois attendre les XV^e^ et XVI^e^ siècles pour que ces questions suscitent de multiples réflexions de la part des lettrés humanistes. Face à l'essor démographique spectaculaire qui suit les grandes épidémies de peste, ceux-ci dessinent les contours d'une nouvelle morale sociale valorisant le mariage et la famille. Ils incitent les hommes à entrer dans la vie conjugale sans crainte et sans préjugé, afin de sceller une relation privilégiée avec leur épouse. Avec des rythmes différents selon les pays, un effort pédagogique est mené en faveur des époux à qui l'on explique inlassablement leurs devoirs réciproques, leurs devoirs de parents et leurs devoirs de chrétiens.

Du mariage de raison au droit à l'amour…

En France, c'est au milieu du XVII^e^ siècle que cet effort est le plus soutenu. Mais si l'institution matrimoniale est désormais acceptée par tous, les critiques ne manquent pas. Elles convergent sur la manière dont les unions sont conclues. Les nobles et les bourgeois, soucieux de conserver ou d'agrandir un patrimoine, recherchent des dots et des noms prestigieux. La quête du sentiment s'oppose à la quête de la richesse et de la notoriété. Cette tension est si perceptible qu'elle est le sujet de prédilection de la littérature. Les pièces de Molière se finissent toujours par un mariage entre deux jeunes gens qui se sont choisis malgré la volonté paternelle.

Quelques témoignages de vie disent également combien les mariages d'amour procurent de satisfaction. Un gentilhomme normand, Henri de Campion, évoque dans ses mémoires sa profonde originalité par rapport à son milieu social. Il n'a pas épousé une dot, mais une jeune femme bien éduquée, raisonnable et séduisante. Les mariages de convenance sont le lot des catégories sociales supérieures, alors que le reste de la population, moins fortunée, jouit d'une plus grande liberté. Pour preuve, l'âge des époux y est sensiblement le même et les mariages sont tardifs, conclus souvent après le décès des parents. Par conséquent, l'épouse n'est plus une

jeune fille lorsqu'elle convole. De la même génération que son mari, elle peut lui tenir tête et nouer avec lui un compagnonnage de bon aloi. L'aspiration à trouver l'amour dans le mariage est une revendication majeure du siècle des Lumières. Une affaire retentissante oppose, en 1744, un jeune avocat, Charles de La Bédoyère, à ses parents qui lui reprochent de s'être marié sans leur consentement avec une actrice, mariage indigne de sa condition, prétendent-ils. Le fils argue du fait qu'il aime Agathe, enceinte de ses œuvres, et qu'en homme digne il lui doit protection ainsi qu'à son enfant. Son union est officiellement confirmée par le tribunal qui reconnaît ainsi le droit à l'amour.

De l'illusion romantique à la révolution sexuelle…

Toutefois, les changements politiques de la Révolution ne s'accompagnent pas de la liberté d'aimer, malgré une brève introduction du divorce, qui remet en cause durant une vingtaine d'années la législation canonique. Supprimée à la Restauration, la possibilité de divorcer est rétablie par la loi Naquet en 1884. Certes, beaucoup ont cru qu'avec l'abolition des privilèges, les conjoints se choisiraient librement, mais la société issue de 1789 se crispe sur l'argent, la dot et donc sur les mariages arrangés. De plus, cette société se montre puritaine et misogyne, accentuant la puissance paternelle et reléguant les femmes dans l'espace feutré de leurs intérieurs. La discrimination sexuelle voue la femme à l'intimité, à la maternité et aux taches domestiques. Ce siècle, qui rêve romantiquement à la pureté, cache ses frustrations. Le couple se construit sur un malentendu entre la jeune femme ignorante des choses de la vie et l'homme dominateur. Les médecins prennent alors le relais des prêtres et des confesseurs pour affirmer les finalités du couple, au premier rang desquelles se trouve l'enfant. Ils estiment que seules les maternités apaisent la frénésie sexuelle des femmes et rejettent leur revendication au plaisir. À la fin du XIX^{e} siècle se dessine un nouveau couple composé d'une femme plus avertie et d'un

homme plus soucieux de sa partenaire, attitude qui se renforce après la Première Guerre mondiale. Si le mariage reste jusqu'aux années 1970 un passage obligé pour qui veut vivre en couple, il ne saurait plus y avoir de mariage sans amour. L'érotisme vient s'ajouter à partir du moment où la « révolution sexuelle » libère les comportements. Amour, sexe et plaisir sont les composantes d'une relation réussie, qui désormais se décline en de multiples variantes…

Agnès Walch

Les dessous de l’amour romantique

Rencontre avec Helen Fisher

*Si l’on en croit les enquêtes récentes, l’amour romantique n’est pas qu’une idéalisation dérivée du désir sexuel. On peut aimer une personne sans forcément ne penser qu’indirectement au sexe, tout comme on peut désirer sexuellement une personne sans l’aimer. L’anthropologue Helen Fisher a mené une enquête qui révèle que 75 % des hommes et 83 % des femmes approuvent cette affirmation : « Savoir que… est amoureux (se) de moi compte plus à mes yeux que de faire l’amour avec lui (elle) » (*Pourquoi nous

aimons ?, *R. Laffont, 2006) Mais que recouvre donc la notion d'amour romantique ?*

• *Comment définissez-vous l'amour romantique ? En quoi diffère-t-il d'autres formes d'amour ?*

J'en suis venue à penser que l'amour romantique est l'un des trois circuits cérébraux dont l'évolution nous a dotés pour nous reproduire. La pulsion sexuelle est, bien sûr, ce qu'a inventé l'évolution pour pousser les humains, comme les animaux, à se reproduire. Avec l'amour romantique, notre esprit est envahi par l'image d'une personne dont on est amoureux : cette émotion spécifique nous pousse donc à focaliser notre attention sur un individu particulier. L'attachement, enfin, est une troisième composante de l'amour. C'est ce sentiment de sérénité que l'on ressent envers un partenaire avec lequel on a noué une relation sur le long terme. Ce sentiment nous permet de tolérer la compagnie d'un individu suffisamment longtemps pour élever ensemble notre progéniture.

• *À quoi reconnaît-on cet amour romantique ?*

À divers sentiments dont les plus courants sont les suivants. Tout d'abord, quand vous tombez amoureux, la personne aimée prend tout à coup une place centrale dans votre vie. Comme me l'a dit un jour un homme à propos de sa compagne, « le monde avait un nouveau centre, et c'était Mary ». Vous focalisez toute votre attention sur cette personne. Vous vous souvenez des choses insignifiantes qu'elle a pu dire ou faire. Vous éprouvez une grande euphorie quand tout va bien entre vous et une terrible baisse de moral au moindre accroc.

Dans une première phase, exaltée, on ressent une énorme énergie, au point qu'il est difficile de trouver le sommeil. La forte jalousie ressentie lorsque l'on imagine l'être chéri en compagnie d'une autre personne est un autre trait de l'amour. Enfin, si la plupart des gens souhaitent bien sûr faire l'amour avec leur partenaire, il leur est encore plus important d'être aimé en retour de leur propre affection. La recherche tangible de signes attestant que la passion est réciproque est un élément central de l'amour romantique.

• *Vous soutenez que l'amour romantique est un sentiment universel, présent dans toutes les cultures humaines.*

Je pense en effet que l'amour romantique est universel après avoir rassemblé, avec d'autres chercheurs, des preuves évidentes de sa présence dans plus de cent cinquante sociétés. Par exemple, on peut lire des poèmes d'amour datant de la civilisation sumérienne (il y a 4 000 ans) qui évoquent les mêmes sentiments romantiques que les poètes modernes. Partout dans le monde, les gens connaissent des chansons d'amour, des poèmes d'amour, des philtres d'amour ; partout ils ont fabriqué des sculptures, peintures, romans, mythes, légendes qui parlent d'amour.

• Il y aurait selon vous des circuits cérébraux propres à l'amour romantique ? Quels seraient ces circuits et comment fonctionneraient-ils ?

Quand j'ai commencé à faire des expériences pour découvrir les bases chimiques de l'amour romantique, j'avais deux hypothèses. Je pensais tout d'abord que des stimulants naturels du cerveau, tels que la dopamine et la norepinéphrine, étaient probablement impliqués dans ce sentiment. En effet, ces molécules chimiques sont impliquées dans l'expression de sentiments comme l'allégresse, l'augmentation d'énergie, le manque d'appétit, la focalisation de l'attention et la motivation pour atteindre une récompense, qui sont justement des caractéristiques de l'amour romantique. J'ai émis également l'hypothèse qu'une baisse de production de sérotonine devait être impliquée, puisque cette baisse est associée à l'apparition de pensées intrusives. Et les pensées obsessionnelles sont justement l'un des composants de l'amour romantique. De fait, avec les docteurs Lucy Brown (Albert Einstein College of Medicine) et Arthur Aron (SUNY Stony Brook), nous avons pu montrer que la dopamine, puissant stimulant du cerveau, était bien l'un des éléments chimiques centraux associés au sentiment d'amour romantique. Je suppose même que nous allons découvrir un jour qu'un haut niveau de norepinéphrine et un bas niveau de sérotonine sont également impliqués.

• Croyez-vous au coup de foudre ? Pensez-vous qu'il existe une sorte de fatalité quand vous rencontrez votre futur époux ou épouse ?

L'amour provient d'abord de la nature. La plupart des animaux, mammifères ou oiseaux, font des choix : aucun ne copule avec le premier venu. Ils ont des favoris. Et quand ils voient un individu qui leur plaît, cette attraction est immédiate et spontanée. Il y a une raison adaptative à cela. Chez la plupart des animaux, il y a une saison des amours ; ils doivent donc s'engager rapidement dans la relation. Je pense que l'amour humain est

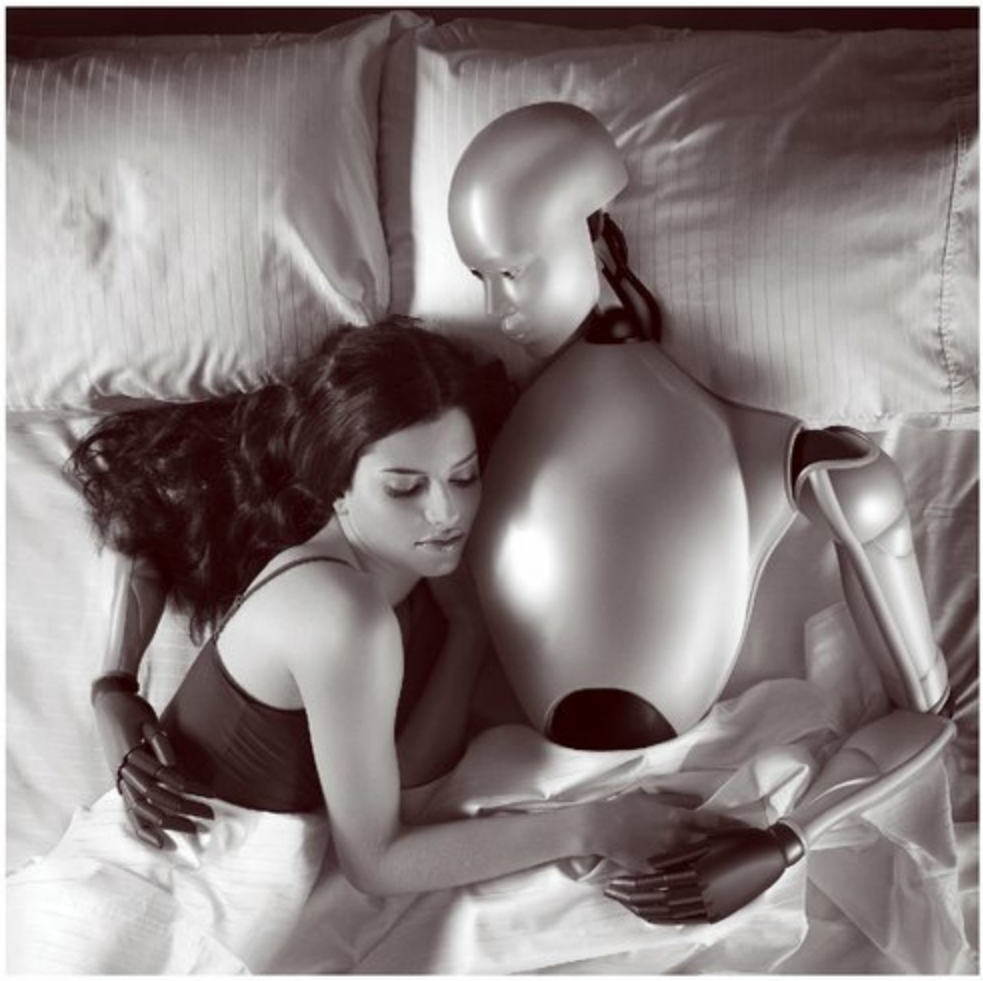
d’abord un héritage de cet instinct d’attraction spontanée qui nous fait reconnaître spontanément que quelqu’un représente le « concept idéal » du partenaire.

Plusieurs éléments jouent un rôle dans le fait de tomber amoureux. Le temps tient une place importante. Il existe une horloge de l’amour. On ne tombe pas amoureux n’importe quand, seulement si l’on est seul et que l’on y est « prêt ». La proximité avec la personne est également cruciale. Même si hommes et femmes sont attirés par des individus qui leur paraissent mystérieux, nous tombons généralement amoureux de quelqu’un du même groupe ethnique ou du même milieu social, religieux, culturel, voire économique, que nous, qui a les mêmes valeurs et intérêts que les nôtres. Nous gravitons autour de gens qui nous ressemblent et c’est parmi ces gens que nous tombons amoureux.

Mais le plus important est notre propre « carte de l’amour ». Nous grandissons dans un milieu qui forge nos goûts et nos valeurs à travers de multiples expériences personnelles. Le sens de l’humour de notre mère, l’intérêt de notre père pour la musique ou la politique, la façon dont nous nous représentons la justice, les codes sociaux…, tout un ensemble d’influences subtiles construit nos propres intérêts, valeurs et croyances. À l’adolescence, chacun de nous s’est forgé un univers inconscient d’aptitudes, de manières d’être et de valeurs, qui va être recherché chez un partenaire.

Aussi, quand nous rencontrons une personne qui correspond à cette carte d’amour et que nous commençons à la fréquenter, alors il y a toutes chances de voir se déclencher l’alchimie cérébrale de l’amour. Nous sommes prêts à nous immerger de la tête aux pieds dans une belle histoire d’amour.

Propos recueillis par Jean-François Dortier



Amours robotiques

> *Des robots conçus pour assouvir nos fantasmes sexuels ? C’est fait. Certains voient plus loin et rêvent déjà d’une machine programmée pour nous aimer, et que nous pourrions aimer en retour. À quand le mariage ?*

La femme parfaite ne peut être que mécanique, et créée par un homme. Voilà ce que juge Lord Ewald, amoureux d'une ingénue aux formes vertigineuses, mais à la cervelle en flammekueche. Et c'est le génial inventeur Thomas Edison en personne qui va se dévouer pour lui bricoler de toutes pièces l'« andréide », une femme artificielle accomplissant la prouesse d'être à la fois ravissante et très intelligente. Car si l'on compte sur la nature, on peut toujours attendre… Vaut-il mieux, à tout prendre, une compagne imparfaite mais réelle, ou parfaite mais relevant du simulacre ? Tel est le point de départ farouchement sexiste (au cas où vous ne l'auriez pas remarqué) de *L'Ève future*, roman publié par Villiers de l'Isle-Adam en 1886.

Sympathie pour la machine

Le thème de l'amour éprouvé pour un hypothétique partenaire mécanique n'en finit pas de hanter la science-fiction. D'autant que les grands leaders de la robotique veulent nous convaincre que les robots seront au XXIe siècle ce que la voiture fut au précédent : dès 2020, l'industrie robotique pourrait ainsi remplacer celle de l'automobile au Japon, et un marché mondial de 70 milliards de dollars se profilerait pour 2025[1]. Dans l'intervalle, le gouvernement sud-coréen souhaite que chaque foyer du pays dispose d'au moins un robot. En tout cas, l'émergence de ce secteur est jugée suffisamment crédible pour que le gouvernement français alloue 100 millions d'euros au développement de la robotique tricolore, considéré comme une bonne piste pour le fameux « redressement productif »…

Si l'expansion du secteur se réalise bel et bien, les robots feront partie du décor au point que « les humains tomberont amoureux de robots, les humains épouseront des robots, et les humains auront des rapports sexuels avec des robots, tout cela représentant (ce sera alors considéré comme tel) des extensions ‘‘normales’’ de nos sentiments amoureux et de notre désir sexuel envers d'autres humains ». *Dixit* David Levy, docteur en intelligence artificielle et champion d'échecs, dans *Love +Sex with Robots*[2]. Vous êtes

sceptique ? Pas lui. Il rappelle que certains robots ont réussi une percée familiale massive sous forme de sympathiques bestioles faisant office d'animaux de compagnie, comme Furby, Robosapien et autres Aibo, tous vendus à des millions d'exemplaires. La psychologue et sociologue Sherry Turkle, du MIT, estime que les enfants ont tendance à percevoir et traiter ces jouets comme d'authentiques êtres vivants, et donc à éprouver une forme d'attachement. Elle observe que les adultes eux-mêmes peinent à refréner leur attendrissement quand Furby pleurniche mécaniquement pour mendier un câlin[3]. Au Japon, le petit phoque blanc Paro ou l'espèce de bonhomme Michelin nain et jaunâtre Wakamaru servent de compagnon aux personnes âgées sans que cela choque quiconque, et surtout pas les intéressées, qui se prennent au jeu.

T'as de belles vis, tu sais

S'il est déjà possible d'éprouver de l'attachement pour les robots remplissant le rôle d'animaux domestiques, pourrait-on franchir un degré supplémentaire et en éprouver aussi pour des robots humanoïdes ? Ce qui est certain, quoique guère romantique, c'est que les objets les plus inattendus peuvent provoquer un engouement irrationnel, qu'il s'avère gentillet ou franchement libidinal. Jugez plutôt. Dans *Ces machines qui parlent de nous*[4], la journaliste Anne Eveillard a interrogé des sociologues et psychologues sur l'emprise particulière des machines sur notre quotidien. Il en ressort notamment que certains quidams manifestent des comportements pour le moins surprenants face aux appareils électroménagers, certains ouvrant leur réfrigérateur pour le plaisir ou lui faisant un brin de causette. Et quand on lui fait remarquer que les annales médicolégales ont enregistré plusieurs dizaines de cas de blessures graves chez des messieurs qui avaient câliné leur aspirateur[5], A. Eveillard répond : « Ces cas extrêmes, avec des dommages collatéraux, ne sont pas si étonnants que cela ! Avant que je commence mes recherches pour ce livre, un aspirateur n'était pour moi qu'un objet pratique, qui avait pour mission d'enlever la poussière. Plus performant qu'un autre ou pas, qu'importe.

Mais j'ai découvert que certains le comparent à un animal domestique. J'en ai été témoin très récemment encore : une femme m'a raconté que son aspirateur robot avait sympathisé avec sa chienne. Du coup, la base du robot est à côté de la niche du chien. Pour elle, il n'y a là rien d'incongru[6]. »

Qui peut le plus peut le moins : si certains esseulés en mal de frisson connaissent de doux émois non point seulement avec un vibromasseur mais un aspirateur, et même avec une machine agricole (si, si, plusieurs cas sont répertoriés dans les annales des urgentistes), alors conter fleurette à un robot de forme humaine doit bien être dans leurs cordes, non ? Eh bien oui, bien sûr, et il y a même un marché pour cela. Avec leur poitrine confortable et leurs traits juvéniles réalistes, les fembots, femmes robots en abrégé, sont les versions *high-tech* des poupées gonflables. Le désir et l'orgasme avec une machine humanoïde, D. Levy a raison : c'est non seulement possible, mais pour certains, c'est fait. Surtout si la chose ressemble, littéralement, à une femme (ou un homme)-objet.

Mais peut-on pour autant éprouver de l'attachement pour un tel conjoint ? De l'amour ? À une condition, selon D. Levy, et il n'est pas le seul à insister sur ce point : pour éprouver un sentiment d'amour ou d'amitié authentique envers un robot, il faudrait qu'il nous reconnaisse, qu'il adapte son comportement à notre personnalité, que nous construisions une véritable histoire commune. Autant dire que nous n'en sommes pas là. Certes, l'androïde MS DanceR, développé à l'université Tohoku, sait danser en prévoyant les pas de son partenaire, et d'autres, par exemple un sosie de l'écrivain Philip K. Dick, parviennent à soutenir des rudiments de conversation. Mais de telles interactions sont encore largement insuffisantes pour constituer le substitut potable d'un humain.

Éthique et robotique

Le pionnier de l'informatique Alan Turing avait théorisé un test : à l'issue d'une conversation par clavier, si nous ne pouvons dire si nous avons chatté avec un humain ou une machine, et qu'il s'agissait bien d'une machine, alors celle-ci pourra être considérée comme intelligente. À l'heure

actuelle, le défi n’est toujours pas relevé (même si dans leur roman *Google démocratie*[7], David Angevin et Laurent Alexandre imaginent que Google y parviendra en 2018). Faudra-t-il théoriser une sorte de test de Turing appliqué à l’émotion artificielle, qui pourrait nous faire admettre qu’une machine visiblement amoureuse l’est bel et bien ? Le robot donnerait une illusion parfaite de l’amour, alors peut-être nous aimerait-il : « Même si nous savons qu’un robot a été conçu pour exprimer tous les sentiments ou les mots d’amour que nous attendons de lui, ce n’est sûrement pas une raison pour nier l’existence de ces sentiments », prêche D. Levy. Lequel annonce des mariages homme/machine pour 2050 aux États-Unis : ces nouveaux usages ne supplanteraient pas l’amour traditionnel entre humains mais viendraient en complément, comme un élargissement des pratiques et des fantasmes amoureux. Vu les remous provoqués par le mariage homosexuel, on n’ose imaginer le cataclysme que représenterait la perspective de légitimer le mariage avec Terminator ou C-3PO. En France, en tout cas. Parce qu’au Japon, par exemple, à défaut de passer la bague au doigt d’une machine, celle-ci peut servir de maître de cérémonie : c’est arrivé en 2010 à Tomohiro Shibata, professeur de robotique, et Satoko Inoue, qui se sont dit oui sous la houlette de I-Fairy, un petit engin noir et blanc sur son trente-et-un.

Imaginons de prochains thèmes abordés par les scénaristes, philosophes et éthiciens : est-ce que le sexe avec un robot, c’est tromper son conjoint de chair et d’os ? Autorisera-t-on les robots sexuels à l’effigie de célébrités ? De chers disparus ? D’enfants ? Le viol de robots tombera-t-il sous le coup de la loi ? Un robot, sans avoir été programmé pour cela, pourra-t-il tomber spontanément amoureux d’un humain ? Des Roméo et Juliette robots pourraient-ils s’aimer passionnément malgré l’interdiction de leurs propriétaires humains (un roman de J. E. Lansing, *Nymph. The singularity*[8] s’intéresse par exemple à ce cas de figure) ?

Interrogations légitimes, pour D. Levy. Ridicules, pour bien d’autres. Mais, au Japon et en Corée, comment réagiront les générations futures, celles des « robots natifs », habituées à toutes sortes de compagnons mécaniques dès l’enfance ? De manière aussi imprévisible et décomplexée

peut-être que la génération Y, qui a bousculé toutes les normes établies sur la socialisation et l'intimité. S. Turkle, encore elle, s'inquiète de la confiance excessive que nous sommes prêts à accorder à des robots censés prendre soin de nous de manière inconditionnelle et présumée infaillible. Nous nous voyons de plus en plus comme des machines, tandis que les robots nous semblent de plus en plus humains. Nous basculons, affirme-t-elle, dans un véritable « moment robotique ! Dans quelques années, nous verrons si la technologie sera effectivement au rendez-vous pour faire entrer ces histoires d'amour inédites dans les mœurs… ou simplement dans les classifications psychiatriques.

Jean-François Marmion

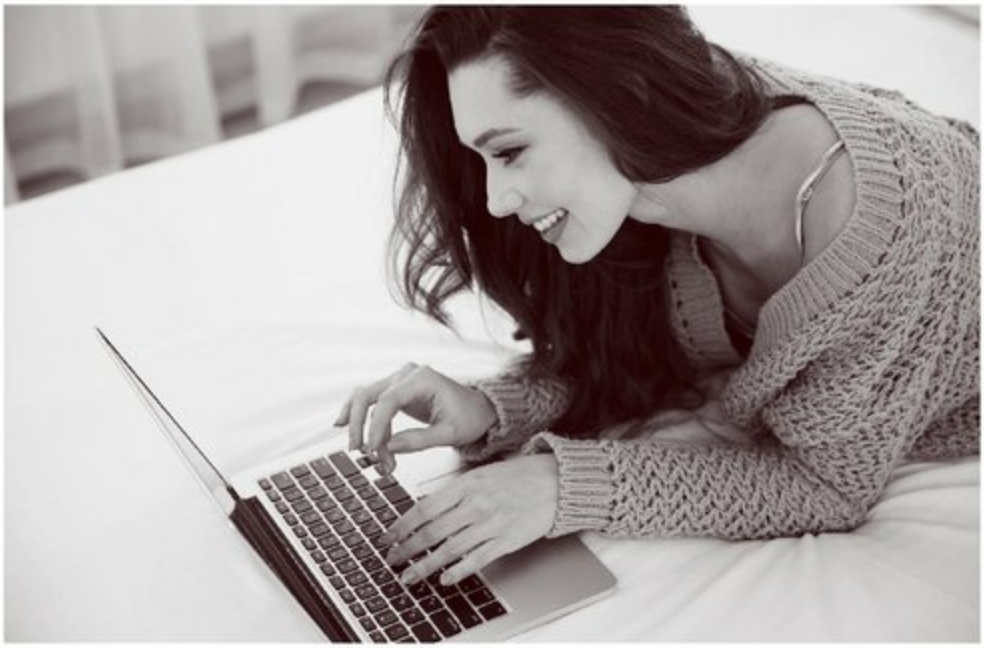
---

1 B. Bonnell, *Viva la robolution. Une nouvelle étape pour l'humanité*, Lattès, 2010.
2 D. Levy, *Love +Sex with Robots*, Harper Collins, 2007.
3 S. Turckle, *Alone Together*, Basic Books, 2011.
4 A. Eveillard, *Ces machines qui parlent de nous*, Les Quatre Chemins, 2011.
5 É. Launet, *Viande froide cornichons. Crimes et suicides à mourir de rire*, Seuil, 2006.
6 Entretien avec Anne Eveillard, *Le Cercle psy*, 28 septembre 2011. www.le-cercle-psy.fr
7 L. Alexandre et D. Angevin, *Google démocrati*e, Naïve, 2011.
8 J.E. Lansing, *Nymph. The singularity*, Amazon, 2011.

Le “Net sentimental”

Depuis la fin des années 1990, Internet, les sites de rencontres (SDR) et les forums de discussions métamorphosent les stratégies de séduction. Sur ces sites, chacun devient son propre « cyber-agent matrimonial ». Un pseudo, une fiche de présentation, un court texte résumant la personnalité et la quête, une photo éventuellement, et voici le (ou la) célibataire prêt(e) à entrer dans le grand bal masqué du “Net sentimental”. Ensuite, on s’écrit des messages dans les boîtes aux lettres électroniques (la relation est alors asynchrone) ou on chatte en direct sur les plates-formes de discussion. Chronophage, la pratique est particulièrement absorbante et nombreux sont ceux qui souffrent de Net-addiction, illustrant à l’envi ce que certains spécialistes décrivent comme la tyrannie du branchement (Dominique Wolton) ou l’obsession du lien.

Révolution sociale et amoureuse, Internet constitue une révolution relationnelle, aussi, tant les timides peuvent oser là ce qu’ils ne se permettraient pas dans la vraie vie. Sur le Net, ils sont affranchis du regard d’autrui et libérés de la pesanteur de ces corps dont ils ne savaient que faire avant. Désormais protégés par l’écran, l’anonymat du pseudo et l’absence des corps, bien loin des lieux de représentation sociale, les âmes seules peuvent se permettre toutes les audaces. Orgueil, timidité et quant-à-soi se trouvent évincés d’un coup de clic, irrémédiablement relégués au rang de scories relationnelles d’avant le cybermonde. Quitte à voir se généraliser le zapping relationnel et l’industrialisation de la drague. Car on passe des un(e) s aux autres sans justification ni explication, et le jeu des lettres en « copier-coller » permet de contacter des dizaines de personnes en même temps.



Dès les pages d’accueil, les SDR proposent des modes de recherches très performants, accompagnés de listes d’amis, d’indésirables (black lists) et de coups de cœur. Ce faisceau de facteurs entérine un nouvel âge relationnel, caractérisé par un réalisme et un pragmatisme qui tendent à évincer le danger, l’erreur, les errements. Et la logique sentimentale qui s’impose est ostensiblement consumériste : réduction des risques de toutes sortes, catégorisation des termes de la quête, tentative de mise en adéquation entre ses aspirations et les contours très (et souvent trop) précis du partenaire idéal, et du couple rêvé.

Avec, souvent, cette illusion que l’on sélectionne au mieux celui (ou celle) à aimer, en fonction de multiples critères physiques, sociaux et moraux : il faut en fait avoir les bonnes croix dans les bonnes cases. On peut à bon droit parler de marketing amoureux.

Mais le contexte numérique est aussi le premier qui voit des inconnus devenir intimes, tomber amoureux virtuellement, se séduire sans se connaître, reconfigurant (si l’on peut dire) le statut social et philosophique de la relation. Auparavant, la relation (a fortiori amoureuse) se fondait sur la rencontre des corps, en première lecture (voir la thématique romantique du coup de foudre illustrée par Phèdre devant le bel Hippolyte). Et c’est

alors que tout commençait. La Toile permet de faire les choses à l'envers, puisqu'on se découvre de l'intérieur.

Hommes et femmes, des attentes différentes

Le Net sentimental des SDR se fonde sur une série d'asymétries fondatrices. Parlant d'amour, une différence radicale oppose les hommes et les femmes quant aux attentes, source dès lors de bien des malentendus et d'autant de désillusions. La plupart des abonnées sont là car elles souhaitent une rencontre sérieuse, voire la rencontre qui changera leur vie. La thématique du prince charmant est omniprésente, et on trouve sur les SDR un suremploi féminin des majuscules absolutisant l'amour et les valeurs afférentes.

« Le public féminin a tendance à magnifier ses rencontres virtuelles. Ces femmes dissocient le sentiment amoureux du désir sexuel, et construisent l'image d'un autre proche d'un rêve qu'elles ont en elles. Le Net peut être un excellent moyen de fuir le corps. » Sur les SDR, les hommes, par contre, sont nombreux à rechercher des aventures rapides qui, éventuellement, déboucheront sur l'amour. Car presque toujours sont dissociés pour eux le sexe et la flamme. Et Internet est accessoirement devenu le premier vecteur des adultères numériques.

Télédrague, marivaudage et libertinage en ligne ont plus que jamais le vent en poupe, grâce aux SDR. Quelques décennies après les balbutiements du Minitel rose, voici revenue la mode de la sexualité orale, c'est-à-dire parlée. Ce nouvel érotisme se fonde sur l'échange épistolaire (puis rapidement téléphonique) de fantasmes entre des abonnés ayant déjà noué une relation virtuelle intime.

Plus qu'un épiphénomène, cette télé sexualité ressortit encore à cette mise à distance généralisée, et à ce contrôle total que le (et surtout la) célibataire postmoderne souhaite exercer dans l'absolu. Car il est très sécurisant de maîtriser le désir d'autrui et de jouer ? voire de jouir ? de ce contrôle. Et ils sont nombreux à évoquer la toute-puissance découlant de la

gestion de dizaines de relations amoureuses virtuelles menées simultanément.

Internet, lien social et lien amoureux

La Toile et son expansion actuelle produisent des effets sociaux et relationnels considérables. Mais avant tout, le Réseau pose des questions sociologiques d'importance. Car Internet, ni plus ni moins, renouvelle les notions de lien social et de relation, obligeant à les penser autrement.

Qu'est-ce qu'une relation ? Plus seulement un face-à-face, mais des liens qui peuvent outrepasser la présence et le visage, pour trouver leur origine ailleurs, avant ceux-ci, pour exister sans eux. Les critères classiques et millénaires de définition de la relation ont bel et bien été bouleversés par l'irruption d'Internet.

Depuis quinze ans environ, les (N) TIC posent avec acuité une vraie question épistémologique, œuvrant surtout à une révolution copernicienne puisque l'on assiste à un changement de perspective. La première des révolutions d'Internet réside en effet dans ce décentrement et cette désincarnation des rapports sociaux, qui continuent pour autant à s'engendrer, quoi qu'en pensent les contempteurs du Net. Or, les célibataires sont les premiers bénéficiaires de cette « métamorphose du social ». Ils la vivent intensément, avec des risques et des délices nouveaux liés aux spécificités du Web.

Internet est peut-être une nouvelle forme de ce que Gregory Bateson appelait une « structure qui relie ». Il s'agit d'une matrice sociale qui, à l'instar des rites ou des fêtes, génère du lien, et contribue à engendrer et produire la société dans l'épaisseur insondable et la profondeur intangible de ses arcanes. Les technologies sociales d'une société hyperindividualiste produisent paradoxalement les conditions d'une nouvelle « connectivité », agrégeant des « solitudes collectives » (D. Wolton).

Pascal Lardellier

L’amitié à travers les âges

> *Philia chez les Grecs, compagnonnage des chevaliers médiévaux, amitiés intellectuelles… ou plus intimes de la modernité : toutes les époques et toutes les cultures attestent de la puissance du lien d’amitié. Une autre façon d’aimer.*

Les amitiés légendaires peuplent nos imaginations : Achille et Patrocle, David et Jonathan, Montaigne et Étienne de La Boétie. L’amitié antique et médiévale se célèbre à la vie à la mort. Ce qui frappe dans l’histoire de l’Occident est l’hégémonie masculine des grandes histoires d’amitié relayée par la pensée philosophique. Dans l’Antiquité comme au Moyen Âge, l’amitié entre hommes, au cœur de la cité comme du lien féodal, est un sentiment plus important que l’amour jusqu’à l’invention de celui que l’on dit « courtois ». Censée être librement consentie, elle fait souvent l’objet d’un pacte, d’une déclaration. L’affectif rejoint l’effectif : les preuves d’amitié ne manquent pas, des services rendus aux risques pris au combat.

Reprenons *l’Iliade* et la Bible, *La Chanson de Roland* et les *Essais* de Montaigne où les amitiés prennent vie et passionnent la vie. Achille se met à pleurer la mort de son ami Patrocle dans des hurlements terrifiants avec son énergie douloureuse de héros déchirant ses vêtements et s’arrachant les cheveux. Jonathan déclare son amitié dans un style fleuri et David parle d’un « amour merveilleux, supérieur à celui que l’on peut porter à une femme ». Les chevaliers du Moyen Âge s’embrassent à pleine bouche avant de partir au combat où ils prennent des risques considérables pour sauver l’ami en position difficile. Les *Essais* de Montaigne sont littéralement

hantés par le spectre de La Boétie, l’ami parfait qui est aussi un combattant aventureux de la liberté de penser.

De la philia à la philanthropie

Grande est la pudeur d’Homère sur les liens entre Achille et Patrocle. Depuis Platon, une vieille controverse non encore réglée porte sur le fait de savoir si l’érotisme a sa part dans leurs rapports. Rien dans *l’Iliade* ne permet de trancher sur la nature de cet amour, Éros d’amitié ou Éros sexuel. Leurs liens sont serrés et intenses sous la tente comme au cœur de la bataille. La question de la différence entre amour et amitié semble anachronique. Faut-il toujours mettre un nom sur les énigmes ? Sous le soleil noir de la mort des jeunes héros, la beauté d’Achille et de Patrocle irradie et leur amitié aura été cette ombre douce qui les protégea un temps. Le deuil d’Achille est violent, l’ami est si inconsolable que c’est au-devant de la mort qu’il va.

Pour les Grecs, l’amitié est plus étendue et plus multiforme que l’amour : ce pouvait être une amitié intellectuelle ou une amitié érotique, ils ne concevaient pas l’amitié sans épithète. L’amitié se vit dans la proximité et ne se vit pas à distance : il paraît impossible de vivre sans ami même si l’on

ne peut pas avoir trop d'amis. C'est la condition du bonheur humain : il permet d'échapper à la solitude et de trouver du réconfort. Le plaisir d'exister est multiplié par son partage. L'amitié selon Aristote réclame du temps pour s'épanouir et une vie partagée : il faut que les amis aient pu consommer ensemble plusieurs boisseaux de sel (c'est-à-dire une mesure de sel qui correspond à plusieurs mois de consommation).

Plus encore pour Aristote, la *philia* est cette réserve de chaleur humaine, de lien affectif qui surpasse la simple et froide justice et crée le ciment de la cité. L'élan de la philia donne naissance aux banquets, aux fêtes, au plaisir d'être ensemble comme au courage devant les épreuves à surmonter. Le caractère exubérant et expansif de l'amitié, sa surabondance augmente la joie de se sentir vivant. Comme l'analysait l'historien Jean-Pierre Vernant, il existe en grec une sentence, un dicton qui exprime un consensus : « Entre amis, tout est commun. » Pour que la cité puisse exister, il faut que ses membres soient unis par la *philia*, qui les rend semblables et égaux. Mais cette communauté des égaux implique toujours une compétition pour le mérite et pour la gloire : pas de *philia* sans rivalité. Le point de vue aristocratique est toujours présent dans la démocratie.

Cela requiert l'alliance de deux vertus chez le combattant, le courage viril et la capacité de se mettre sous la protection de l'amitié. L'« *aidos* » est cette timidité respectueuse qui permet de prendre l'initiative d'une relation d'amitié en reconnaissant à l'autre sa part d'honneur. En cela, Achille n'est pas le parangon de l'amitié de la cité grecque. Apollon, comme Patrocle, reproche à Achille son absence de pitié et d'aidos malgré les compensations proposées lors du différent sur le partage du butin avec Agamemnon. L'*aidos* permet l'apaisement des querelles, et la sortie du cycle de la vendetta, ce qui est pour d'autres peuples aussi la fonction sociale de l'amitié. C'est le renoncement à la violence et à l'agressivité, la propension à ne plus se poser en rival et à permettre la réconciliation. Le passage du modèle héroïque à la cité doit permettre de conjuguer le goût pour la gloire et la capacité de s'adapter à la morale civique. C'est pourquoi la démesure du héros n'est plus de mise. À l'intérieur de la cité, les hommes sont naturellement amis, même s'ils s'opposent : la philanthropie est cette

bienveillance naturelle entre les hommes. Ils peuvent se disputer, se faire les pires coups, ils n'en restent pas moins solidaires.

Le baiser des chevaliers

Le monde chevaleresque du XII^e^ siècle fait cohabiter *seniores et juvenes*. Ces derniers, avant de recevoir un fief et de se marier, parcourent en bandes le monde en quête de renommée et de fortunes qu'ils acquièrent à l'occasion des tournois. De même milieu et de même âge, ces jeunes chevaliers sont des amis qui s'« entraiment comme des frères » ; ils forment une fraternité où l'affection et la fidélité occupent une place de choix, d'autant que certains d'entre eux sont « amis charnels », c'est-à-dire parents. Du coup, et par extension, le mot « amitié » sert souvent à désigner sous la plume des hommes du Moyen Âge toute une série d'autres relations ayant un fondement plus ou moins juridique. Mais entre les hommes, des sentiments profonds se tissent, qu'il s'agisse d'individus de la même classe d'âge ou de jeunes initiés par un « parrain ». Leurs liens vont du simple compagnonnage à l'amitié, souvent confondue avec l'amour. Des gestes sans équivoque soudent cette amitié : on boit dans la même coupe et on partage la même couche, jusqu'à la mort puisque le vœu le plus cher des amis est d'être enterrés côte à côte. Un chevalier du XV^e^ siècle, Jean de Bueil, associe ainsi la guerre aux joies de l'amitié : « C'est une joyeuse chose que la guerre. On s'entraime tant à la guerre (…). Une douce joie s'empare du cœur à l'idée que l'on se soutient si fidèlement l'un l'autre » et quand l'on voit l'ami exposer si courageusement son corps au danger afin de respecter et de tenir le commandement de Dieu, on prend la décision d'aller vers lui, de mourir ou de vivre avec lui et de ne jamais le quitter pour une amourette. On en conçoit un tel ravissement que quelqu'un qui n'en a pas fait l'expérience n'est pas homme à dire combien c'est beau. Croyez-vous que quelqu'un qui fait cela puisse redouter la mort ? C'est impossible ! » Ces gestes comme le baiser d'amitié, le serment d'aide

scellaient l'alliance fondée sur la foi jurée : c'est un rituel de paix à valeur spirituelle qui porte une forte charge émotionnelle.

La montée de l'amitié intime

Montaigne est sans doute l'un des premiers à décrire finement une amitié dans toute son intimité. Le lien intime se distingue de la relation sociale, et doit être absolument désintéressé. Les rites, les signes d'affection en public, les cérémonies d'engagement qui caractérisent les amitiés dans l'Antiquité, à l'époque médiévale et dans les autres civilisations tendent à perdre de l'importance. Mais elles donnent lieu à des correspondances vibrantes et piquantes où les femmes jouent leur partie car elles se révèlent très habiles à mélanger les doux sentiments d'amitié, les vagabondages d'humeur et les bons mots. Ces relations redoublent d'intensité émotionnelle, de déclarations, de démonstrations affectives, les demandes d'amour qui imprègnent les correspondances. Les âmes sensibles sont électrisées par l'amitié. L'amitié, selon Montesquieu, est « un engagement qui n'a besoin d'être confirmé par des paroles, des serments, ni des témoignages extérieurs ». De nouvelles exigences d'intimité, des surenchères de délicatesse, des plongées dans les confidences et les aveux de faiblesse, impliquent que chacun risque une part de lui-même sans que de véritables règles aient été instituées. Dans le courant du XVIII^{e} siècle, l'expression de l'amour sentimental et de l'amitié fervente tend à se rapprocher. Un nouveau langage de l'intimité s'affirme. Les frontières entre amour et amitié sont incertaines et agrémentent les correspondances des charmes de l'ambiguïté. Le bon mariage est d'ailleurs fondé sur l'amitié tendre plus que sur la passion. Le succès de ce lien affectif repose sur l'émergence d'un espace privé, la relative liberté des engagements affectifs hors des obligations familiales et statutaires. Elle se fonde sur ce qui est personnel : il s'agit d'apprécier la singularité d'autrui.

Au XIX^{e} siècle et par la suite, l'amitié joue les seconds rôles. Chacun la dit essentielle : en fait, elle vient « en plus » car l'amour a gagné la partie et

se mêle de présider au mariage qui demeure garant des patrimoines. Son exercice volontaire rend son existence plus incertaine, plus soumise aux aléas de l'existence.

L'amitié peut-être plus que l'amour devient un lieu d'invention, de création expressive. Les relations amicales s'affirment là où les modèles de vie jouent, comme se dit d'une pièce mal ajustée qu'elle a du jeu : asocialité relative, clandestinité tolérée, entre-deux tandis que la conjugalité, la famille, le travail tiennent le devant de la scène.

C'est d'ailleurs sans doute l'une des raisons pour laquelle les amitiés de jeunesse dans l'âge de la construction de soi et d'une disponibilité pleine de possibles ont été valorisées comme l'âge de l'ouverture aux autres avant les responsabilités du monde adulte. Vert paradis des amitiés enfantines : George Sand raconte avec émotion les amitiés du couvent des Anglaises où elle et ses jeunes amies s'échangeaient des lettres cryptées et s'amusaient dans les caves et les souterrains. La lecture des correspondances du premier XIX^e^ siècle offre, de ce point de vue, d'amusantes formulations sentimentales et passionnées, des déclarations d'amour, des désirs d'enlacement très nombreux sans que personne y voie malice. Il faut attendre le procès d'Oscar Wilde pour que l'homosexualité plane sur les affinités adolescentes.

Au fil du XIX^e^ siècle, quand la séparation des sexes prime, la fraternité virile, hantée par la nostalgie de l'épreuve guerrière, s'affirme d'autant plus au contact d'une compétition sociale devenue aiguë. La sociabilité unisexe et le cantonnement des femmes dans l'espace domestique renforcent les disparités. L'amitié masculine devient pudique sur les sentiments. L'ascétisme laïc développe une véritable phobie du contact entre hommes, tandis que l'amitié des sociabilités masculines associe un discours antisentimental et grivois.

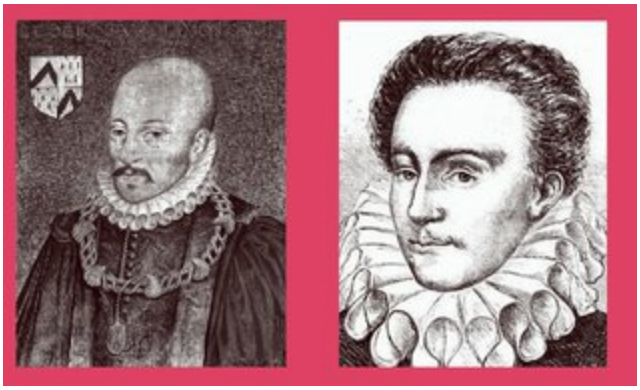
Les amitiés féminines ont évolué différemment : dans le domaine des femmes, place est faite à la sensualité, au contact comme à la confidence, dans le prolongement d'une relation de mère à fille. Une manière de vivre l'intime s'y développe où les rêves de transparence, d'effusion voire de fusion des âmes, où le corps n'est pas en reste, sont favorisés. Ces

différences tendent aujourd'hui à se réduire. De nos jours, la fragilisation de la famille et du mariage tend à réhabiliter l'amitié de l'âge adulte comme recours et repère dans des trajectoires moins linéaires.

L'amitié contemporaine s'accorde avec les valeurs de l'individualisme : libre choix, égalité, absence d'obligation, expression de soi, authenticité dans les relations intimes qui délivre des liens familiaux parfois étouffants. L'amitié s'épanouit dans un monde fluide de réseaux horizontaux, ce qui rend ce lien labile et fragile. Mais les relations amicales révèlent aussi la soif de solidarité et de coopération, l'expérience de nouvelles formes de vie. « La société des amis est toujours une société idéale », écrivait l'auteur Jean Guéhenno qui ajoutait : « Un ami ouvre en nous les chambres fermées. » Ce qui relève de la découverte de l'intimité peut être aussi laboratoire d'expérimentation sociale.

Anne Vincent-Buffault

Montaigne et La Boétie : petite histoire d'une grande amitié



Étienne de La Boétie (1530-1563) est conseiller au Parlement de Bordeaux comme Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592). Leurs réputations fameuses ont précédé leur rencontre. Montaigne a été particulièrement impressionné par *Le Discours de la servitude volontaire* autrement appelé Le *Contr'un* de La Boétie. Écrit par un tout jeune homme de seizeans, ce traité est une défense incandescente de la liberté contre la tyrannie. Il place l'amitié au cœur de l'idéal politique. Le tyran ne peut avoir d'ami. En revanche, les amis sont le ferment de la liberté.

Montaigne rencontre pour la première fois La Boétie dans une grande fête et ils se distinguent immédiatement l'un et l'autre sans le détour des précautions et des longues conversations. Ils sont tous deux des hommes accomplis et La Boétie est de quelques années plus âgé. Ils partagent la même vision des problèmes de leur temps hors de tout dogmatisme ce qui, dans l'époque troublée par les conflits religieux et les guerres civiles, n'était pas sans danger. Leur amitié rend la vie tenable dans la tourmente. L'évocation du corps y est peu présente (Montaigne ne fait qu'évoquer la laideur et la vigueur physique de La Boétie, signe de son courage).

Le coup de foudre est avant tout celui de deux esprits. « Il vivait, il jouissait, il voyait pour moi et moi pour lui, autant pleinement que s'il eût été », écrit Montaigne dans les *Essais*. Durant cette amitié de six ans, peu de temps ensemble, peu de lettres…

Pourtant, lorsque Montaigne se retire sur ses terres pour se consacrer aux Essais, cela fait près de huit ans que son ami est mort et qu'il vit dans « une nuit obscure et ennuyeuse » comparée aux années de sa douce compagnie. Dans la lettre qu'il écrit à son père sur l'agonie de La Boétie, il raconte la scène poignante où celui-ci a demandé : « Mon

frère, mon frère, me refuseras-tu une place ? » Montaigne est hanté par sa promesse et dresse un tombeau à La Boétie pour célébrer sa valeur et leur rencontre d'exception.

« Nous nous embrassions par nos noms »

Ce que nous dit Montaigne de cette amitié avec cette « ombre posthume » ouvre une nouvelle expression à cette relation sans pareille, dans un attachement de deux âmes, de deux volontés. C'est un grand miracle de se doubler, nous dit Montaigne. Au point qu'il n'est plus de secret avec son double. Ayant perdu son miroir, plein de mélancolie, Montaigne tente de retrouver l'écho de la voix de La Boétie en écrivant les *Essais*. L'expression de l'amitié intense s'y déploie. « Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sait quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous entendions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel ; nous nous embrassions par nos noms. » Il demeure quelque chose de profondément inexplicable et de mystérieux dans cette amitié si parfaite. Aux discours sur l'amitié, que Montaigne trouve trop relâché et sans vigueur, il oppose l'invention de son témoignage qui nous touche, nous bouleverse encore aujourd'hui.

Anne Vincent-Buffault

Le temps des copains

> *Porteuses de grandes joies, parfois orageuses, les amitiés participent de la construction de la personnalité. Durant l'enfance et l'adolescence, elles permettent de développer de nombreuses compétences sociales.*

L'amitié compte beaucoup pour les enfants et les adolescents. Alors qu'ils sont très tôt en situation de vie en collectivité, tout se passe comme si, d'instinct, ils ressentaient une curiosité particulière pour leurs pairs et une appétence à tisser des relations privilégiées avec eux. Les relations interpersonnelles nourrissent l'être humain et l'exposent, le rendent à la fois plus fort et plus vulnérable, plus grand et plus dépendant. La spécificité des

relations amicales est essentiellement liée à la réciprocité, à l'affection mutuelle et à l'engagement dont chaque enfant fait preuve, très tôt, envers d'autres.

Des pères aux pairs

Les parents pressentent bien à quel point ces relations d'amitié sont précieuses pour l'épanouissement de leurs enfants, la construction de leur identité et de leur personnalité. Ils favorisent et régulent ces liens, s'inquiètent quand ils sentent un enfant en difficulté ou peu intéressé par les relations avec ses pairs, quand ils observent des situations d'exclusion ou des ruptures de liens amicaux jusque-là investis. Les enfants eux-mêmes, très tôt, attachent une importance parfois anxiogène aux relations privilégiées qu'ils peuvent construire. La « meilleure amie », les « soirées pyjama », les invitations à aller jouer chez un copain, l'intégration dans un groupe, les copains jugés peu fréquentables par les parents, sont autant d'opportunités d'expérimenter les doutes, les conflits, les drames et les joies autour de l'amitié. De la camaraderie des petits écoliers à l'amitié parfois orageuse des adolescents, des groupes de copains inséparables aux amis intimes, en passant par la « bande de jeunes », des liens se font et se défont. À côté de la famille, parfois contre elle, le monde des copains est celui d'autres apprentissages, d'autres expérimentations, d'autres émotions : élans, partages, ruptures, trahisons, violence, tendresse. On ne peut ignorer le rôle des relations affinitaires dans la construction psychique et l'intégration sociale.

Tout en souhaitant ces amitiés pour leurs enfants, les parents les craignent et sont même tentés de les contrôler. Ils se rendent bien compte qu'à certaines étapes du développement, on assiste à de véritables bouleversements de l'économie des liens. L'influence des pairs peut devenir alors plus importante que celle des pères. L'avis, le regard, le modèle de l'autre, celui que l'on choisit et qui nous choisit, suffisamment pareil ou suffisamment différent, devient alors porteur d'une influence croissante. Du point de vue de l'enfant, cette influence sera d'autant plus savoureuse

qu’elle aura le goût de la transgression, de l’interdit, en un mot de la désapprobation parentale. Les identifications horizontales et tournées vers l’extérieur du théâtre familial l’emporteraient sur les identifications verticales et sur les premiers objets d’attachement (en général les parents ou la famille) qui ont tant fait pour l’édification des fondations.

Des liens qui font grandir

Copains, ami(e) s, potes – réels ou virtuels – semblent prendre, et de plus en plus tôt dans le cours du développement, une place importante dans la vie des enfants et des adolescents. Dans ce domaine comme dans d’autres, les sociétés contemporaines favorisent, non sans ambivalence, la précocité, l’hypermaturité, l’autonomie, fussent-elles de façade. Parfois au prix de l’excès, de la provocation, de l’oppositionn : je me différencie donc je suis ? Et je vais voir ailleurs si j’y suis ou si j’y trouve mon compte.

On sait que les enfants se construisent grâce, entre autres, au jeu complexe et subtil des identifications, des projections, des quêtes narcissiques, du désir d’être acceptés, reconnus, choisis, bien aimés. Il s’agit tout à la fois de se fondre dans la masse et de sortir suffisamment du lot. De la même manière que l’attachement s’appuie sur une attractivité mutuelle, l’amitié s’accompagne d’une influence réciproque et d’une mise en commun d’un certain nombre de codes et repères affectifs. Des codes vestimentaires, musicaux, comportementaux d’une part, des partitions émotionnelles d’autre part, comme nos activités cliniques nous donnent souvent l’occasion de le vérifier. Certains enfants déploient, parfois avec maladresse, beaucoup d’énergie pour se faire accepter de leurs pairs à travers leur façon de s’habiller : porter telle ou telle marque, tel style de vêtements (gothique, cool…), devient alors un véritable signe de reconnaissance et de validation réciproque. Comme si l’enveloppe, ce qui se voit, ce qui se montre, était ce qui est le plus important tant que l’on n’est pas très assuré de ce que l’on est. Concernant les émotions, les adolescents avec troubles du spectre autistique qui fréquentent nos groupes d’entraînement aux habiletés sociales finissent par nous exprimer de façon

saisissante à quel point ils ont du mal à décoder les émotions de leurs camarades, à comprendre et partager leurs enthousiasmes, ce qui les prive souvent de relations plus profondes.

Appartenir à une dyade, à un groupe, à une tribu permet de devoir et oser aller à l'encontre des goûts et des désirs des parents, rompre avec les influences antérieures, s'autoriser à expérimenter et idéaliser des liens nouveaux : tout cela fait peut-être partie des derniers parcours initiatiques, des derniers rituels implicites qui ne soient pas encore complètement balisés et préscénarisés. Ce travail de construction de liens aide à se sentir grandir, au même titre qu'apprendre à se séparer, à être autonome, à accepter d'être parfois dépendant ou en attente de l'autre, à connaître ses limites, à avoir un désir à soi, à être surpris par soi et par les autres…

Comment les amitiés tricotent les personnalités

Un certain nombre de recherches en psychologie du développement ont analysé ces dernières années ce qui se joue dans ces premiers liens extrafamiliaux. Pour le psychologue américain Willard Hartup[1], réciprocité et « mutualité » seraient ce qui distinguerait le mieux l'amitié d'une simple attraction interpersonnelle, sympathie ou estime. Cette réciprocité se joue surtout au niveau émotionnel : les sentiments d'intérêt, d'attachement, d'attraction, que je ressens pour mon voisin du même âge, les ressent-il envers moi ? M'en donne-t-il des preuves tangibles : complicité, invitations, échanges, partages d'activités, préoccupation pour mon bien-être et ma vie affective, preuves de solidarité ?

D'autres spécialistes dressent un tableau assez complet de l'amitié chez les jeunes. Certains avancent par exemple que les amitiés de l'enfance et de l'adolescence constituent à la fois un cadre et une toile de fond, sur lesquels les acquisitions, les savoir-faire, les savoir-être peuvent s'arrimer et se déployer, notamment dans le domaine des compétences sociales, de la confiance en soi et de la vie émotionnelle[2]. L'apprentissage des

compétences sociales comprend des dimensions très différentes : codes sociaux, expression verbale, lecture des communications non verbales et des émotions d'autrui, capacités d'empathie, régulation de ses propres émotions, souplesse relationnelle et cognitive… Les amis constituent les uns pour les autres de véritables ressources[3], non seulement dans le registre des émotions, mais aussi dans celui des cognitions, en s'apportant mutuellement à la fois un soutien et une validation, une reconnaissance de leur valeur personnelle respective.

Pour les psychologues du développement en outre, les amitiés de l'enfance constituent en quelque sorte des précurseurs, à la fois esquisse et fondations pour les relations de l'adolescence puis de l'âge adulte.

De nombreux chercheurs anglo-saxons abordent les liens qui se nouent au sein d'un groupe de pairs comme étant ceux que les jeunes eux-mêmes définissent en termes d'aimer ou ne pas aimer : « cette fille, je ne l'aime pas », « je kiffe celui-ci », « celle-là ne me calcule pas »… Ils différencient de cette façon la notion d'amitié et celles de popularité et d'acceptation, de validation par le groupe. Popularité et amitié sont pour eux des notions bien différentes, même si elles se rejoignent un peu à la marge, dans « l'estime », qu'elles ont en commun. Quand un enfant ou un adolescent en « aime bien » un autre, il lui signifie qu'il l'accepte et qu'il lui attribue, certes de façon unilatérale, un statut de pair. L'estime réciproque en revanche est une condition de l'amitié. Ainsi, le fait qu'un enfant soit populaire ne garantit pas qu'il ait des amis : sa popularité peut être fondée sur des apparences, des faux-semblants, voire des stratégies. Un enfant physiquement plus fort que les autres par exemple, et qui montre à quel point il peut être violent quand il est en crise, peut avoir « officiellement » le statut de garçon le plus apprécié du groupe. En fait, les autres enfants comprennent rapidement qu'être son ami est la stratégie la plus sûre pour s'éviter ses réactions agressives.

Bien sûr, un enfant décrit comme attractif ou attrayant, bien aimé, « aimable », aura indéniablement plus d'opportunités de « tricoter des amitiés » qu'un enfant « mal aimé ». La popularité et l'amitié ayant quelques caractéristiques affectives et comportementales différentes,

certains auteurs avancent que le statut social dans le groupe de pairs et le fait d'avoir des amis proches auraient des implications développementales différentes.

La qualité de l'amitié

La plupart des recherches qui s'intéressent spécifiquement aux relations des enfants et des adolescents entre eux concluent que ces liens contribuent à leur développement, tant sur le plan social qu'émotionnel. Ces études parviennent à identifier dans ces relations des fonctions d'étayage bien spécifiques. Ainsi un enfant timide et plutôt maladroit pourra trouver son compte dans une relation privilégiée avec le « gros dur » de la classe. En retour, celui-ci sera secrètement flatté d'être apprécié de « l'intellectuel » du groupe. Les expériences sont très différentes d'un sujet à l'autre et chaque type de relation a une influence spécifique : en caricaturant, certains enfants auront davantage besoin d'un confident, d'autres d'un double, d'un faire-valoir, d'une locomotive, voire d'un souffre-douleur.

Les relations amicales de l'enfance auraient, en particulier, une influence non négligeable sur l'adaptation sociale actuelle et future. Les enfants qui ont pu assez tôt nouer des liens d'amitiés gratifiantes et en tirer des satisfactions, et qui sont « bien aimés » dans leur groupe de pairs, présenteraient des parcours développementaux aboutissant plus volontiers à de bonnes aptitudes à l'adaptation, aux ajustements, aux accordages relationnels et sociaux. À l'inverse, les enfants qui sont plus en difficulté, voire en échec dans leurs habiletés sociales et en général dans leurs liens avec leurs pairs « naturels » seraient plus exposés à des difficultés ultérieures d'adaptation, d'harmonisation sociale et aux souffrances qui en découlent : sentiment d'exclusion, de rejet, d'incompréhension, d'injustice, voire fragilité narcissique, dépressivité, aménagements défensifs, etc. Comme dans la théorie de l'attachement, on peut parler d'enfants qui ont du mal, pour de multiples raisons, à engager des liens d'amitiés « sécures » avec les enfants de leur entourage proche, ou qui ont tendance à se faire rejeter lorsqu'ils sont en situation de grand groupe. Avec, comme souvent

dans les aléas du développement, des dynamiques de spirale autoaggravante, où les effets viennent renforcer les causes et générer d'autres effets négatifs en cascade. Un enfant réservé et un peu maladroit socialement, qui se fait moquer voire malmener à plusieurs reprises, va finir par perdre le peu de confiance en lui qu'il lui restait. Ce qui va finalement aggraver son manque d'assurance, son isolement et le sentiment d'étrangeté qu'il peut susciter.

Certains auteurs[4] ont essayé de définir, voire mesurer, la « qualité » de l'amitié, en repérant par exemple des quantités relatives de traits positifs et négatifs. Ils ont notamment essayé de caractériser et de mesurer l'aide instrumentale, le soutien, la sécurité, l'intimité, l'affection, le compagnonnage et le conflit. Si les travaux concernant l'amitié entre enfants partent implicitement du présupposé qu'il s'agit d'une amitié de bonne qualité, soutenante, certains auteurs insistent sur l'importance de nuancer ces représentations, en reconnaissant à l'amitié des dimensions positives et négatives bien différenciées. Certes, l'amitié joue dans la majorité des cas un rôle positif dans la vie des enfants, mais toutes les rencontres, toutes les relations amicales ne sont pas qualitativement équivalentes.

Une adaptation harmonieuse au monde ?

Les relations humaines sont soumises à de multiples facteurs, à la fois individuels et environnementaux, à des dynamiques complexes qui s'entrecroisent et influent les unes sur les autres. Si certains enfants nouent des relations de qualité, qui s'avèrent favorables à leur épanouissement, c'est peut-être aussi parce qu'ils réunissent à cette période de leur vie un certain nombre de dispositions et de disponibilités affectives et cognitives, de conditions qui leur sont propres, et d'autres qui touchent davantage à leur environnement, au contexte, aux événements de vie qu'ils traversent, aux effets de rencontres. Depuis Aristote, d'Augustin à Montaigne, de Pascal à La Fontaine, les écrivains, les philosophes, les sociologues, les

penseurs et les psys en tous genres ont mis en avant le rôle de l'amitié dans le bien-être, la qualité de vie et une adaptation harmonieuse au monde.

Bien sûr, en dehors de ces démonstrations des aspects bénéfiques des liens d'amitiés « bien tempérés », certaines amitiés peuvent avoir des influences plus négatives et les parents ont parfois raison de redouter certaines « mauvaises fréquentations »…

Au bout du compte, les relations entre enfants ne sont pas unidimensionnelles et pas toujours aussi bénéfiques que le prétendent poètes et penseurs. De la même façon que l'on dit que pour bien se détacher il faut avoir fait l'expérience d'un attachement de bonne qualité, il faut garder à l'esprit (notamment dans les actions de soutien à la parentalité) que tout ce qui aide les enfants à être sujets de ce qu'ils vivent ne peut que favoriser leur ancrage dans des liens sociaux et amicaux dont ils tirent les meilleurs bénéfices. Et qui en retour soutiennent leur construction et leur ouverture aux autres. L'amitié, comme toute aventure humaine, comporte ses risques, ses mises à l'épreuve, ses impasses.

Jean-Philippe Raynaud

---

1 W. Hartup, « The company they keep : Friendships and their developmental significance », *Child Development*, vol. LXVII, n° 1, février 1996.

2 A. Newcomb et C. Bagwell, « Children's friendship relations : A meta-analytic review », *Psychological Bulletin*, vol. CXVII, n° 2, mars 1995.

3 W. Furman, « Friends and lovers : The role of peer relationships in adolescent romantic relationships », *in* A. Collins et B. Laursen (dir.), *Relationships as Developmental Contexts*, Erlbaum, 1999.

4 T. Berndt, « Friendship and friend's influence in adolescence », *Current Directions in Psychological Science*, vol. I, n° 5, octobre 1992.

La reconnaissance Sous le regard des autres

> *Nous avons tous besoin d'être reconnus par autrui pour exister. L'enfant a besoin du regard de ses parents, le professeur existe grâce à ses élèves, les amis se comparent les uns aux autres. Que l'on cherche à être perçu comme leur semblable ou comme différent d'eux, les autres nous confirment notre existence.*

Ce n'est pas un hasard si Jean-Jacques Rousseau, Adam Smith et Hegel ont mis en valeur, parmi tous les processus élémentaires, la reconnaissance. Celle-ci est en effet exceptionnelle à un double titre. D'abord par son contenu même : c'est elle qui marque, plus qu'aucune autre action, l'entrée de l'individu dans l'existence spécifiquement humaine. Mais elle a aussi une singularité structurelle : c'est qu'elle apparaît, en quelque sorte, comme le double obligé de toutes les autres actions. En effet, lorsque l'enfant participe à des actions comme alterner ou coopérer, il reçoit aussi une confirmation de son existence par le fait que son partenaire lui ménage une place, s'arrête pour l'entendre « chanter » ou chante avec lui. Lorsqu'il explore ou transforme le monde environnant, lorsqu'il imite un adulte, il se reconnaît comme le sujet de ses propres actions, et donc comme un être existant. Quand il est réconforté ou combattu ou qu'il entre en communion avec autrui, il reçoit aussi, comme un bénéfice secondaire, une preuve de son existence. Toute coexistence est aussi une reconnaissance. C'est ce qui explique aussi l'attention que je prêterai à ce processus, de préférence à tous les autres.

Une notion englobante

La reconnaissance englobe de toute évidence des activités innombrables, aux aspects les plus variés. Une fois introduite une notion aussi « englobante », on doit se demander quelles sont les raisons et les formes de cette diversité.

On pourrait, pour commencer, énumérer quelques sources de diversité, extérieures à la notion elle-même. La reconnaissance peut être matérielle ou immatérielle, de la richesse ou des honneurs, impliquant ou non l'exercice du pouvoir sur d'autres personnes. L'aspiration à la reconnaissance peut être consciente ou inconsciente, mettant en œuvre des mécanismes rationnels ou irrationnels. Je peux aussi chercher à capter le regard d'autrui par différentes facettes de mon être, mon physique ou mon intelligence, ma voix ou mon silence.

Dans cette optique, les habits jouent un rôle particulier, car ils sont littéralement un terrain de rencontre entre le regard des autres et ma volonté, et ils me permettent de me situer par rapport à ces autres : je veux leur ressembler, ou à certains d'entre eux mais pas à tous, ou à personne. Bref, je choisis mes habits en fonction des autres, serait-ce pour leur dire qu'ils me sont indifférents. Celui en revanche qui ne peut plus exercer de contrôle sur ses habits (pour cause de pauvreté, par exemple) se sent paralysé face aux autres, privé de sa dignité. Ce n'est donc pas entièrement

à tort qu'une vieille plaisanterie dit : la personne humaine se compose de trois parties, âme, corps et habits…

La reconnaissance atteint toutes les sphères de notre existence, et ses différentes formes ne peuvent se substituer l'une à l'autre : tout au plus parviennent-elles à apporter, le cas échéant, quelque consolation. J'ai besoin d'être reconnu sur le plan professionnel comme dans mes relations personnelles, dans l'amour et dans l'amitié ; et la fidélité de mes amis ne compense pas vraiment la perte de l'amour, pas plus que l'intensité de la vie privée ne peut effacer l'échec dans la vie politique. Un individu qui a investi l'essentiel de sa demande de reconnaissance dans le domaine public mais n'y reçoit plus aucune attention, se découvre soudain privé d'existence. Tel homme a passé sa vie à servir la société et l'État, et c'est de là qu'il tire l'essentiel de son sentiment d'existence ; une fois la vieillesse venue, et la demande sociale disparue, il ne sait pas équilibrer ce manque par l'attention dont il est l'objet de la part de ses proches ; n'existant plus publiquement, il a tout simplement l'impression de ne plus exister du tout.

On a vu avec Hegel que la demande de reconnaissance pouvait accompagner la lutte pour le pouvoir ; mais elle peut aussi s'articuler à des relations où la présence d'une hiérarchie permet d'éviter les conflits. La supériorité et l'infériorité des partenaires sont souvent données d'avance ; chacun d'entre eux n'aspire pas moins à l'approbation du regard de l'autre. La première reconnaissance que reçoit l'enfant lui vient d'êtres qui lui sont hiérarchiquement supérieurs : ses parents ou leurs substituts ; ensuite ce rôle est repris par d'autres instances chargées par la société d'exercer cette fonction de sanction : instituteurs, maîtres, professeurs ; nos employeurs, directeurs ou chefs. Les critiques détiennent souvent les clés de la reconnaissance pour les artistes et les écrivains débutants, ou pour ceux d'entre eux qui manquent d'assurance intérieure. Tous ces personnages supérieurs sont investis par la société d'une fonction essentielle : celle de proférer la sanction publique.

La reconnaissance provenant des inférieurs, à son tour, n'est pas non plus à négliger, bien qu'on se la dissimule le plus souvent : le maître, on le sait bien, a besoin de son serviteur non moins que l'inverse, le professeur est

confirmé dans son sentiment d'exister par les élèves qui dépendent de lui, le chanteur a besoin tous les soirs des applaudissements de ses admirateurs, et les parents vivent comme un traumatisme le départ des enfants, qui semblaient pourtant être seuls demandeurs de reconnaissance.

Ces variantes hiérarchiques de la reconnaissance s'opposent en bloc aux situations égalitaires, au sein desquelles apparaissent plus facilement les sentiments de rivalité. Ces situations elles-mêmes sont nombreuses : l'amour, l'amitié, le travail, une partie de la vie familiale. Enfin, on peut devenir soi-même la source unique de sa reconnaissance, soit en allant dans la voie de l'autisme, en refusant tout contact avec le monde extérieur, soit en développant démesurément son orgueil et en se réservant le droit exclusif d'apprécier ses propres mérites, soit enfin en suscitant en soi une incarnation de Dieu, qui serve à approuver ou désapprouver nos conduites : ainsi, le saint cherche à dépasser son besoin de reconnaissance humaine et se satisfait à faire le bien. Certains artistes peuvent également se consacrer à leur travail sans nullement se soucier de ce qu'en penseront les autres. Mais, il faut l'ajouter, de telles solutions ne sont jamais que partielles ou provisoires ; comme le remarque William James, « le non-égoïsme social complet existe à peine, le suicide social complet ne traverse pour ainsi dire jamais l'esprit de l'homme[1] ».

Reconnaissance de conformité et reconnaissance de distinction

Il faut maintenant séparer deux formes de reconnaissance auxquelles nous aspirons tous, mais dans des proportions très diverses. On pourrait parler à leur propos d'une reconnaissance de conformité et d'une reconnaissance de distinction. Ces deux catégories s'opposent l'une à l'autre : ou bien je veux être perçu comme différent des autres, ou bien comme leur semblable. Celui qui espère se montrer le meilleur, le plus fort, le plus beau, le plus brillant veut évidemment être distingué parmi tous ; c'est une attitude particulièrement fréquente pendant la jeunesse. Mais il

existe aussi un tout autre type de reconnaissance qui est, lui, caractéristique plutôt de l'enfance et, plus tard, de l'âge mûr, surtout chez les personnes qui ne mènent pas de vie publique intense et dont les relations intimes sont stabilisées : elles tirent leur reconnaissance du fait de se conformer, aussi scrupuleusement que possible, aux usages et normes qu'elles considèrent comme appropriés à leur condition. Ces enfants ou ces adultes se considèrent satisfaits lorsqu'ils s'habillent comme il convient à leur classe d'âge ou à leur milieu social, lorsqu'ils peuvent émailler leur conversation de références appropriées, lorsqu'ils prouvent leur appartenance indéfectible au groupe.

Si par mon travail j'assume une fonction que la société considère comme utile pour elle, je peux ne pas avoir besoin d'une reconnaissance de distinction (je ne m'attends pas à ce qu'on me fasse sans arrêt des compliments) : je me contente parfaitement de ma reconnaissance de conformité (j'accomplis mon devoir, je sers mon pays, ou mon entreprise). Pour l'obtenir, je n'ai donc pas besoin de solliciter, à chaque fois, le regard des autres : j'ai intériorisé ce regard sous forme de normes et d'usages, éventuellement de snobisme, et ma seule conformité aux règles me renvoie une image – positive de surcroît – de moi-même ; donc j'existe. Je n'aspire plus à être exceptionnel mais normal ; le résultat est pourtant le même. Le conformiste est en apparence plus modeste que le vaniteux ; mais l'un n'a pas moins besoin de reconnaissance que l'autre.

La satisfaction que l'on tire de la conformité aux normes du groupe explique aussi en grande partie la puissance des sentiments communautaires, le besoin d'appartenir à un groupe, un pays, une communauté religieuse. Suivre scrupuleusement les habitudes de votre milieu vous procure la satisfaction de vous sentir exister par le groupe. Si je n'ai rien dont je puisse être fier dans ma vie à moi, je m'attache avec d'autant plus d'acharnement à prouver ou à défendre la bonne renommée de ma nation ou de ma famille religieuse. Aucun revers subi par le groupe ne peut me décourager : un homme n'a qu'une existence et elle peut être ratée, un peuple a une destinée qui s'étale sur des siècles, les échecs d'aujourd'hui devenant les annonciateurs des triomphes de demain.

Ces deux formes de reconnaissance entrent facilement en conflit ou forment des hiérarchies mouvantes, dans l'histoire des sociétés comme dans celle des individus : la distinction favorise la compétition, la conformité est du côté de l'accord. Me tiendrai-je sagement au bord du trottoir pour me soumettre aux règles communes et m'accorder ainsi la reconnaissance intérieure de conformité, ou traverserai-je la rue au milieu des voitures hurlantes pour provoquer l'admiration de mes copains (une reconnaissance de distinction, mais qui peut aussi devenir à son tour reconnaissance de conformité à l'intérieur d'un groupe plus restreint, celui de notre bande) ? À un certain âge, l'approbation accordée par nos pairs vaut plus que tout, et certainement plus que la satisfaction tirée de la conformité aux règles générales de la société. Cette situation est donc porteuse de dangers : on transgresse facilement la « morale » si l'on peut s'assurer du rire ou de l'étonnement des témoins. Les crimes accomplis en bande n'ont souvent pas d'autre source.

Les étapes de la reconnaissance

Une autre distinction concerne, non plus les formes de la reconnaissance, mais son déroulement même. La reconnaissance comporte, en effet, deux étapes. Ce que nous demandons aux autres est, premièrement, de reconnaître notre existence (c'est la reconnaissance au sens étroit) et, deuxièmement, de confirmer notre valeur (appelons cette partie du processus la confirmation). Les deux interventions sollicitées ne se situent pas au même niveau : la seconde ne peut avoir lieu que si la première est déjà réalisée. Que l'on nous dise que ce que nous faisons est bien implique que l'on ait déjà admis, préalablement, notre existence même. La confirmation concerne le prédicat d'une proposition, la reconnaissance son sujet (ou une proposition sous-jacente, qui a la forme de « X est », une pure proposition d'existence). La Rochefoucauld est peut-être l'un des premiers à avoir distingué les deux : « On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler », écrit-il. A. Smith est également sensible à cette dualité, à la différence entre « attention et approbation » et il nous met déjà

en garde : « Être oublié par les hommes ou en être désapprouvé sont des choses entièrement différentes[2]. »

Réciproquement, l'admiration des autres n'est que la forme la plus voyante de leur reconnaissance, car elle a trait à notre valeur ; mais leur haine ou leur agression le sont aussi, bien que de façon moins évidente : elles attestent non moins fortement notre existence.

La distinction de ces deux degrés de reconnaissance est essentielle, car ils se trouvent fréquemment dissociés, provoquant ainsi des réactions spécifiques : on peut être indifférent à l'opinion que les autres ont de nous, on ne peut rester insensible à un manque de reconnaissance de notre existence même. Comme le remarque W. James, « il existe des personnes dont l'opinion nous importe peu et dont nous sollicitons néanmoins l'attention ». Les psychiatres contemporains distinguent, de même, deux formes de défaillance dans la reconnaissance, aux implications toutes différentes : le rejet, ou manque de confirmation, et le déni, manque de reconnaissance. Le rejet est un désaccord sur le contenu du jugement ; le déni, un refus de considérer qu'il y a eu jugement : l'offense infligée au sujet est bien plus grave. Le rejet est comme la négation grammaticale : celle-ci, touchant au seul prédicat, implique en fait une confirmation partielle du contenu de la proposition, celui qui est porté par son sujet.

Être seul, c'est ne plus être

Karl Moritz a bien relevé cette différence en observant les effets contraires de la dérision et de la haine[3] : « Se sentir ridicule revient en quelque sorte à se sentir anéanti et rendre quelqu'un ridicule équivaut presque à porter à son Moi une atteinte mortelle qu'aucune autre offense ne saurait égaler. En revanche, être haï de tous excepté de soi-même est un état souhaitable, voire désirable. Une telle détestation générale n'entraînerait pas la mort du Moi, au contraire : elle l'emplirait d'un sentiment de bravade qui lui permettrait de survivre des siècles durant et de clamer sa colère face à un monde de haine. Mais n'avoir pas d'ami ni même d'ennemi, voilà

l’enfer véritable dans lequel un être pensant éprouve les tourments de l’anéantissement progressif sous toutes leurs formes. »

La haine de quelqu’un, c’est son rejet : elle peut donc renforcer son sentiment d’existence. Mais ridiculiser quelqu’un, ne pas le prendre au sérieux, le condamner au silence et à la solitude, c’est aller bien plus loin : il se voit menacé du néant.

Dostoïevski a fait de la différence entre ces deux expériences, le refus de confirmation (rejet) et le refus de reconnaissance (déni), l’un des principaux thèmes de ses *Notes d’un souterrain*. Le narrateur fiévreux de ce récit redoute par-dessus tout le déni, alors qu’il accepte volontiers le rejet, puisque celui-ci lui prouve, serait-ce d’une manière peu agréable, son existence. Il rencontre par exemple un officier qui feint de ne pas l’apercevoir. Il rêve de se battre avec lui, tout en sachant qu’il serait facilement vaincu : il le fait non par masochisme, mais parce que se battre avec quelqu’un implique que celui-ci se soit aperçu de votre existence. L’officier, de son côté, ne veut justement pas y condescendre. Aussi, lorsqu’ils se rencontrent dans la rue et que le narrateur se met ostensiblement sur son chemin, l’officier refuse-t-il le conflit : « Il m’a pris aux épaules et, sans un mot d’avertissement ou d’explication, m’a fait changer de place, puis il est passé, comme s’il n’avait même pas remarqué ma présence. » La même logique est à l’œuvre dans les relations du narrateur avec ses autres connaissances : pourvu qu’on s’aperçoive de son existence, il est prêt à accepter les situations les plus humiliantes ; les propos les plus insultants valent mieux que l’absence de reconnaissance. Si l’état d’esclave nous assure du regard des autres, il devient désirable. L’homme du souterrain – mais en cela il dit la vérité de tout homme – n’existe pas en dehors de la relation avec autrui ; or, n’être pas est un mal plus angoissant que d’être esclave. Se « précipiter dans la société » devient donc pour lui « un besoin insurmontable » : être seul, c’est ne plus être.

Le sentiment d’humiliation éprouvé dans les deux cas n’est pas le même. Le rejet peut être bien négocié, soit par une analyse semblable à celle de l’homme du souterrain, soit par simple orgueil : que m’importe l’opinion de ces autres que je méprise (ces raisins-là sont beaucoup trop verts) ? Il reste

vrai pourtant que certains rejets sont difficiles à vivre. Être ignoré, à son tour, nous donne l'impression d'être anéantis et provoque la suffocation.

La reconnaissance, on l'a vu, est une relation asymétrique : l'agent accorde la reconnaissance, le patient la reçoit ; les deux rôles ne sont pas interchangeables. Pourtant, on l'a vu aussi, toutes les autres actions élémentaires apportent en même temps une reconnaissance secondaire, ou indirecte, due non plus au regard d'autrui mais au simple fait que nous nous trouvons pris dans une interaction. Ce fait joue aussi pour la relation de reconnaissance elle-même : l'agent de la reconnaissance directe reçoit, par le fait même de jouer son rôle, les bénéfices d'une reconnaissance indirecte. Se sentir nécessaire aux autres (pour leur accorder une reconnaissance) fait qu'on se sent soi-même reconnu. L'intensité de cette reconnaissance indirecte est, en règle générale, supérieure à celle de la reconnaissance directe. Dans le ghetto de Varsovie, raconte un survivant, Marek Edelman, la plus sûre manière de survivre était de se dévouer à un autre être : « Il fallait avoir quelqu'un sur qui centrer sa vie, quelqu'un pour qui se dépenser[4]. » Le parent qui se dévoue pour son enfant souffre davantage le jour où il sent que l'enfant n'a plus besoin de lui que tout au long de la période où il donnait sans avoir l'impression de rien recevoir en retour. De plus, la reconnaissance indirecte échappe à la censure de notre morale, toujours prompte à condamner celui qui aspire trop ouvertement aux louanges. Être fort, soutenir, encourager les autres revient en même temps à se gratifier soi-même ; appeler à l'aide implique qu'on admette sa vulnérabilité et sa faiblesse : c'est un geste plus difficile quand on n'est pas un enfant ou un vieillard, un malade ou un prisonnier.

Le choix entre les différentes modalités de la reconnaissance ne dépend pas seulement des dispositions ou de la volonté de l'individu ; certaines sociétés, certaines époques en privilégient une, en excluent une autre. On doit d'abord examiner ici une question importante : l'aspiration à la reconnaissance est-elle vraiment universelle ou ne caractérise-t-elle que la société occidentale, la seule dont j'ai parlé jusqu'à présent ? Lorsque Rousseau évoque le « désir universel de réputation, d'honneurs et de préférences », n'est-il pas en train de projeter les traits de la société où il vit,

ou de celles qui l'ont précédée et préparée, sur la surface de la planète ? Ne s'agit-il pas là d'une conséquence de ce que les adeptes d'autres traditions, par exemple du bouddhisme, ont toujours reproché aux Européens, à savoir leur préoccupation excessive du bien-être de leur moi ? Et à l'intérieur même de la civilisation occidentale, cette description ne s'applique-t-elle pas beaucoup mieux à la vie mondaine et publique qu'à celle, anonyme et paisible, des gens simples, des enfants qui rient, des jeunes filles qui rêvent, des pêcheurs à la ligne qui méditent, des paysans qui labourent la terre ? Enfin, dans ce texte décisif pour la tradition occidentale que sont les Évangiles, n'est-il pas dit explicitement que nous ne devons pas agir « devant les hommes pour en être remarqués », « pour tirer gloire des hommes », mais en nous contentant de ce que notre Père, « qui voit dans le secret », saura tout et distribuera les récompenses avec équité ?

Les diverses formes de la reconnaissance

Ce qui est universel, et constitutif de l'humanité, est que nous entrons dès la naissance dans un réseau de relations interhumaines, donc dans un monde social ; ce qui est universel est que nous aspirons tous à un sentiment de notre existence. Les voies qui nous permettent d'y accéder, en revanche, varient selon les cultures, les groupes et les individus. Tout comme la capacité de parler est universelle et constitutive de l'humanité alors que les langues sont diverses, la socialité est universelle, mais non ses formes. Le sentiment d'exister peut être l'effet de ce que j'appelle l'accomplissement, le contact non médiatisé avec l'univers, comme de la coexistence avec les autres ; celle-ci peut prendre la forme de reconnaissance ou de coopération, de combat ou de communion ; enfin la reconnaissance n'a pas la même signification selon qu'elle est directe ou indirecte, de distinction ou de conformité, intérieure ou extérieure. Le désir de réputation, d'honneurs et de préférences, même s'il est omniprésent, ne gouverne pas la totalité de notre vie (il illustre l'amour-propre, non l'idée de la considération) ; c'est simplement lui qui a permis à Rousseau de comprendre qu'il n'est pas d'existence humaine sans le regard que nous portons les uns sur les autres.

Il est certain que la question de la reconnaissance sociale ne se présente pas de la même manière dans une société hiérarchique (ou traditionnelle) et dans une société égalitaire, comme les démocraties modernes (Francis Fukuyama a posé quelques jalons pour une histoire de la reconnaissance de ce point de vue). D'une part, dans la première, l'individu aspire davantage à occuper une place qui lui a été désignée d'avance (son choix est plus réduit) ; s'il s'y trouve, il a le sentiment d'appartenir à un ordre et donc d'exister socialement : le fils de paysan deviendra paysan et aura par là même acquis le sentiment d'être reconnu. On peut donc dire que la reconnaissance de conformité prédomine ici. Cette place à laquelle on serait prédestiné disparaît dans la société démocratique, où le choix est, au contraire, théoriquement illimité ; ce n'est plus la conformité à l'ordre mais le succès qui devient le signe de reconnaissance sociale, ce qui est une situation beaucoup plus angoissante. Cette course à la réussite relève de la reconnaissance de distinction. Celle-ci n'est pourtant pas inconnue de la société traditionnelle : elle y prend la forme d'une aspiration à la gloire ou à l'honneur, qui consacrent ainsi l'excellence personnelle. C'est la voie choisie par les héros qui aspirent à une attention particulière pour les exploits qu'ils accomplissent. Dans la société moderne, cette dernière aspiration se transforme aussi : il s'agit maintenant d'une recherche de prestige. La réussite, aujourd'hui, est une valeur sociale qu'on s'empresse d'afficher ; mais le prestige ne suscite pas le même sentiment de respect que la gloire (on envie les personnes les plus prestigieuses, telles les vedettes de la télévision, plus qu'on ne les respecte).

D'un autre côté, la société égalitaire accorde une dignité égale à tous (c'est l'égalité des anciens esclaves, dirait Hegel), ce que la société traditionnelle, qui ne se fonde pas sur la notion d'individu, ne fait pas du tout. En somme, la société traditionnelle favorise la reconnaissance sociale, alors que la société moderne accorde à tous ses citoyens une reconnaissance politique et juridique (tous ont les mêmes droits, ce qui contraste avec le système des privilèges régissant les sociétés hiérarchiques) en même temps qu'elle met en valeur la vie privée, affective et familiale. Il reste que le besoin de reconnaissance est, lui, toujours aussi fort.

On entend souvent de nos jours des hommes politiques formuler l'idéal d'une société où l'on travaillerait moins pour avoir plus de temps libre et jouir de davantage de loisirs. Mais une telle idée suppose une conception hédoniste de l'homme, animal consommateur de plaisirs, qui est loin de la vérité. Il n'est pas du tout sûr que les loisirs et le désœuvrement soient propices à l'épanouissement de la personne. Les facilités de vie ne pèsent pas lourd à côté de l'empêchement d'exister. Les êtres humains aspirent à des reconnaissances symboliques infiniment plus qu'ils ne recherchent la satisfaction des sens, et ils sont prêts à sacrifier leur vie, remarquait déjà A. Smith, pour une chose aussi dérisoire qu'un drapeau. Dans le travail, l'individu obtient non seulement un salaire lui permettant de subsister, mais aussi un sentiment d'utilité, de mérite, auquel viennent s'ajouter les plaisirs de la convivialité ; il cherche à exister, plus encore qu'à vivre. Il n'est pas certain qu'il retrouve tout cela dans le loisir : personne n'y a besoin de lui, les rapports humains qui s'y nouent sont dépourvus de toute nécessité. Le repos physique peut être le bienvenu, mais l'absence de reconnaissance engendre l'angoisse. Donner sens et agrément au travail lui-même est sans aucun doute plus utile que de multiplier les loisirs.

Quelles que soient les formes de la reconnaissance, une de ses caractéristiques premières ne doit pas être oubliée : la demande étant par nature inépuisable, sa satisfaction ne peut jamais être complète ou définitive. Avec la meilleure volonté du monde, les parents ne peuvent occuper tout le temps de veille du nourrisson : d'autres êtres les sollicitent, à côté de lui, et puis eux-mêmes ont besoin d'autres sortes de reconnaissance, et non pas seulement de celle que leur accorde, indirectement, leur bébé. Du reste, celui-ci élargit rapidement le rayon de son avidité : il n'y a pas que les parents qui doivent lui accorder toute leur attention, il y a aussi les visiteurs ; de proche en proche, il fait appel au monde entier. Pourquoi y aurait-il des personnes qui lui refuseraient leur regard ? L'appétit de la reconnaissance est désespérant. Comme le remarque plaisamment Sigmund Freud à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, « on peut tolérer des quantités infinies d'éloges[5] ». Même la reconnaissance de conformité, plus paisible que celle procurée par la

distinction, exige qu'on en recommence quotidiennement la poursuite. Notre incomplétude est donc non seulement constitutive, elle est aussi inguérissable (autrement on serait « guéri », aussi, de notre humanité)[6].

Tzvetan Todorov

---

1 W. James, *Principles of Psychology*, T. I, Holt, 1904, p. 317.

2 La Rochefoucauld, *Maximes*, Garnier, 1972, M 138 ; A. Smith, *Théorie des sentiments moraux*, Éditions d'aujourd'hui, 1982, pp. 50-51.

3 K. Moritz, *Anton Reiser*, Fayard, 1986, p. 306.

4 M. Edelman, *Mémoires du ghetto de Varsovi*e, Éditions du Scribe, 1983, p. 97.

5 W. Jones, *Sigmund Freud*, T. III, The Hogarth Press, 1957, p. 204.

6 Le texte qui précède reprend des éléments extraits de l'ouvrage de T. Todorov, *La Vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Seuil, 1995, chap. III, pp. 95-109.

Aimer comme des bêtes

Il a fallu du temps pour admettre que les animaux pouvaient éprouver des émotions. Mais c'est depuis peu que l'on commence à comprendre que la gamme de leurs sentiments est, en matière d'amour, aussi étendue que chez les humains.

Amour : Deux pigeons peuvent-ils s'aimer d'amour tendre ?

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre », écrivait La Fontaine. On dit des amoureux qu'ils se bécotent, ou qu'ils roucoulent. L'analogie entre volatiles et amoureux provient du fait que 90 % des espèces d'oiseaux vivent en couples monogames. Et tout fait penser dans leur comportement à ce qui ressemble à un scénario amoureux : la parade des mâles, leur chant de séduction, les petits cadeaux que l'on fait aux femelles pour les séduire. Quand le couple est formé, les séances de bécotage peuvent commencer. Ne serait-ce qu'une analogie superficielle ? Est-ce un péché d'anthropomorphisme que de penser qu'ils puissent nourrir des sentiments amoureux ? Pendant longtemps, la question aurait été vite tranchée. Rien ne prouvait que les animaux n'éprouvent d'autres sentiments que des émotions de base (peur, colère ou dégoût). Concernant les « émotions sociales » (attachement, amitié ou amour), on aurait admis que cela vaut uniquement pour les mammifères disposant du cerveau mammalien constitué du fameux système limbique, siège de ces émotions.

Mais les oiseaux ? Pourtant ils vivent bien en couples, s'occupent de leurs petits avec soin, les défendent contre les agresseurs et les mâles sont beaucoup plus investis dans la parenté que la plupart des papas mammifères.

Des perroquets jaloux

La difficulté à accepter l'analogie entre oiseaux et humains provient du fait qu'ils appartiennent à des phylums très éloignés dans l'évolution : les oiseaux sont de lointains

descendants de dinosaures volants. À ce titre, on leur a longtemps attribué un cerveau « reptilien » tout juste bon à quelques réactions instinctives. Mais les choses ont beaucoup changé ces dernières années. Tout d'abord, la fameuse théorie des trois cerveaux n'est plus de mise. De plus, on constate que certains oiseaux possèdent des capacités cognitives très développées. Les performances des corbeaux par exemple n'ont rien à envier à celles des primates en matière d'intelligence technique ou sociale. Alors pourquoi pas sur le plan émotionnel ? S'il est difficile de trancher sur ce que ressentent vraiment les oiseaux, certaines observations sont troublantes : la jalousie des perroquets en est un bon exemple.

Les perroquets, qui vivent en couples stables, sont d'une jalousie légendaire. Lorsqu'un autre oiseau vient tourner autour de l'un, l'autre a tôt fait de montrer son mécontentement et chasser l'intrus(e). Cette jalousie maladive s'exprime aussi envers les humains sur lesquels ils jettent parfois leur courroux. De nombreux témoignages en attestent : « Mon perroquet est jaloux quand je cajole mon mari, mon enfant, mon chien, mon second perroquet, etc. Il est jaloux quand je discute avec ma voisine, ma mère, mon conjoint, etc. Mon perroquet est jaloux quand j'offre un jouet à mon enfant, à mon chien, à mes autres perroquets, etc. Mon perroquet est jaloux quand je travaille à l'ordinateur, quand je parle au téléphone… En fait, mon perroquet est jaloux de toute attention que je porte à autrui ou à un objet qui n'est pas lui » (Johanne Vaillancourt[1]). Oui, les perroquets sont jaloux, farouchement jaloux. Chiens et chats savent aussi montrer le même sentiment à leur maître. Si les perroquets son jaloux, pourquoi les pigeons ne pourraient-ils s'aimer d'amour tendre ?

Généralisons. En 2007, Laurent Charbonnier a réalisé le documentaire *Les Animaux amoureux*. Sur l'affiche du film, on voit un couple de kangourous s'embrasser alors que l'un d'entre eux pose délicatement sa patte sur l'épaule de l'autre[2]. Artifice de documentariste ? Nombre de spécialistes admettent désormais l'existence du sentiment amoureux, avec ce que cela comporte : coup de foudre, séance de bécotage, tendres moments passés ensemble et signes de détresse quand l'autre est absent. Et, bien sûr, jalousie à l'approche d'un rival. Les animaux peuvent connaître l'amour. L'amour romantique, pas simplement l'envie de copuler.

Le french kiss des chimpanzés

L'anthropologue Helen Fisher a rassemblé de nombreuses observations éthologiques qui invitent à penser que l'amour passionnel n'est pas une exclusivité humaine. Selon H. Fisher, beaucoup d'animaux présentent toute la gamme des comportements qui évoquent l'amour. Il y a d'abord le choix sélectif du partenaire : les éthologues ont montré depuis les années 1980 que chez les oiseaux, les primates, les loups, d'autres encore, les femelles ne sont pas passives et ne se donnent pas au premier venu sous la seule emprise de leurs « chaleurs » : elles marquent leur préférence, observent, choisissent les uns et refusent les autres. Il existe de véritables « coups de foudre » entre certains. Puis viennent les tendres moments : deux belettes qui viennent de former un couple bondissent l'une contre l'autre et se roulent ensemble dans l'herbe. Les couples de castors aiment dormir blottis l'un contre l'autre et se retrouvent à intervalles réguliers pour se toiletter mutuellement ou juste

s’asseoir côte à côte un moment. H. Fisher évoque aussi « les couples de marsouins communs qui nagent ensemble, parfois l’un contre l’autre, se bécotant ou se donnant à manger l’un l’autre. Les chimpanzés qui se serrent dans les bras, se caressent. Ils pratiquent même le french kiss, puisqu’ils s’embrassent avec la langue[3] ».

Que les séances de bécotage, de jeux, de caresses sont fréquentes. Enfin quand l’être aimé disparaît, la tristesse du compagnon est manifeste. C’est le cas notamment chez les loups, qui forment des couples fidèles à vie, et dont l’un passera des jours à attendre, chercher et appeler dans la nuit un compagnon disparu.

Sexe : Les animaux connaissent-ils la luxure ?

La mésange charbonnière continue à s’accoupler après que la ponte des poussins a eu lieu, les dauphins souffleurs sont des habitués des pratiques homosexuelles, les chauves-souris s’adonnent à la fellation, certains chiens se masturbent… sans parler des singes bonobos réputés pour leur activité sexuelle insatiable. Voilà autant d’observations qui semblent aller à l’encontre d’une loi de la nature voulant que les animaux pratiquent le sexe uniquement pour la reproduction. Pendant longtemps il fut admis comme dogme par les naturalistes que sexualité et reproduction n’étaient qu’une seule et même chose. Au printemps, saison des amours, les oiseaux, lapins, antilopes, chiens et chats sont irrésistiblement attirés les uns vers les autres ; au rut succédera la naissance des petits. Le cycle de la nature semble invariable et commandé par la loi impérative de la reproduction.

Pourtant il faut se méfier des évidences. Certes, sexe et reproduction ont partie liée mais ne sont pas forcément appariés : il existe des reproductions sans sexe et du sexe sans reproduction. Une reproduction sans sexe ? C’est le cas tout d’abord de la plupart des bactéries et autres cellules eucaryotes qui se reproduisent par simple mitose (division cellulaire) : une cellule se divise en deux et la chose est faite – c’est même la seule vraie reproduction au sens où la cellule fille est une copie fidèle, un clone de la mère. De nombreux organismes complexes se reproduisent ainsi hors de la sexualité : le peuplier se reproduit par bouturage ; les fraisiers peuvent adopter deux modes de reproduction : végétative (par marcottage) ou sexuelle. Certains animaux savent aussi se reproduire sans avoir recours au sexe : phasmes, certains lézards, geckos… On a même découvert récemment une femelle requin marteau ayant donné naissance à un petit dans un aquarium en l’absence de tout mâle, une façon radicale de régler le problème de la « fin des hommes » !

Si la reproduction peut se passer de sexe, il existe aussi une sexualité active sans reproduction. À l’échelle de micro-organismes se pratique une forme de « conjugaison génétique » qui s’apparente bien à une sexualité primitive : deux paramécies frétillent agitant leurs cils vibratiles. Elles s’approchent l’une de l’autre et dressent leur pilus – un microtube de protéine – qui vient se loger contre la paroi d’une autre paramécie de passage. Si le contact est compatible (ce n’est pas toujours le cas), alors s’ensuit un échange de « plasmides » (une portion d’ADN) *via* le petit pont qui unit les deux cellules.

Puis le pilus se rétracte et chacun continue sa vie de son côté. Cet échange n'a rien à voir avec la reproduction des cellules qui a lieu par ailleurs selon le procédé de la mitose. S'il faut trouver une fonction à tout cela, c'est l'échange de gènes produisant de la diversité biologique sans passer par la reproduction. Ce mécanisme de gènes voyageurs, découvert récemment, est en train de bouleverser la conception de l'évolution[4].

LGBT animale : quelque 1 500 espèces

Reste que chez 95 % des espèces animales, sexe et reproduction semblent associés de façon rigide. Pour les souris et les éléphants, les poules et les alligators, la sexualité semble au service exclusif de la reproduction… Seuls les humains auraient dissocié le sexe de la reproduction et se livreraient au péché de chair pour leur seul plaisir. Voilà en tout cas ce que pensaient les naturalistes jusqu'il y a peu et que l'on découvre combien la sexualité pouvait être débridée dans le monde animal aussi. La parution de *Biological Exuberance. Animal homosexuality and natural diversity* (Bruce Bagemihl, 1999), qui recensait des pratiques homosexuelles chez 450 espèces animales, a jeté un pavé dans la mare. Depuis, les observations se sont multipliées : on approche les 1 500 espèces…

Plusieurs explications ont été avancées pour expliquer l'homosexualité animale : celle-ci serait « contrainte » (comme dans les prisons, les casernes et les pensionnats) du fait de la frustration des mâles privés des femelles dévolues au mâle dominant. Mais ce fait ne rend pas vraiment compte des couples gays ou lesbiens très stables tels que l'on en trouve chez les canards ou chez les chèvres, alors qu'ils côtoient des individus de l'autre sexe parfaitement disponibles et prêts à céder à leurs avances.

Une conclusion s'impose peu à peu : il n'y a pas dans le monde animal d'adéquation fonctionnelle étroite entre l'activité (la sexualité) et la fonction (la reproduction). Comme le soutient le biologiste Thierry Lodé, professeur d'écologie évolutive, la sexualité n'est apparue ni pour la reproduction ni pour la survie, mais a connu un succès évolutif par le développement de la biodiversité. Elle a une dynamique propre et se déploie en soi et pour soi. Le sexe débridé n'est pas une erreur de la nature mais, au contraire, se trouve au cœur de l'évolution d'une vie qui, depuis ses origines, déborde d'énergie sexuelle et aime à explorer toutes les possibilités (permises ou non).

Le sexe est varié, exubérant et déborde largement la fonction de reproduction. C'est vrai pour les humains. C'est vrai aussi pour les animaux.

Amour parental : La chatte aime-t-elle ses petits ?

Quoi de plus attendrissant qu'une chatte qui allaite ses petits ? Et de plus poignant que de la voir chercher en miaulant ceux qu'on lui a enlevés. Qu'éprouve-t-elle à ce moment-là ? L'existence d'un instinct maternel chez les humains a provoqué, on le sait, un virulent débat entre évolutionnistes et les culturalistes. Pour les premiers, il est évident que l'amour d'une mère plonge ses racines dans l'histoire des mammifères : la montée de lait s'accompagne d'ocytocine, hormone connue pour stimuler le lien d'attachement[5].

Des mères froides chez les vaches ?

Les culturalistes ont beau jeu de rappeler que chez les humains, les choses ne se passent pas ainsi, ou beaucoup moins. Toutes les femmes ne connaissent pas un débordement d'amour pour leur progéniture. Il existe des mères froides et distantes qui n'ont pas la fibre maternelle. Il existe aussi de nombreuses histoires d'enfants battus par leur propre mère. Il fut une époque, dans la haute société européenne, où l'on prenait soin d'éloigner des enfants de leur mère pour les confier à des nourrices. Bref, chez les humains, on peut échapper à l'instinct.

Mais prenons le débat sous un autre angle : ne cherchons pas à savoir si les femmes ont un « instinct maternel » (comme n'importe quel mammifère), mais si un mammifère peut se comporter comme un humain. N'y aurait-il pas aussi chez les chats, les vaches ou les chevaux des mères froides et distantes et d'autres plutôt « mères poules ». Lorsqu'on les éloigne de leurs petits, que se passe-t-il ? Et si on leur propose d'adopter des petits qui ne sont pas les leurs ? Tout cela a été observé et expérimenté maintes fois. Tous les éleveurs d'espèces laitières – vaches, brebis – savent qu'il existe des « bonnes » et des « mauvaises » mères. Entre deux chattes, le temps passé auprès des petits peut varier du simple au double.

Les émotions d'une chatte

Et qu'en est-il des possibilités d'adoption ? Le vétérinaire Claude Béata a fait l'expérience. Il avait reçu dans sa clinique animalière une mère avec ses cinq petits. Dans une autre pièce se trouvait un petit chaton seul qui miaulait de solitude et de désespoir. C. Béata a donc laissé les animaux dans la même pièce, cages ouvertes pour voir ce qui allait se passer. Intriguée par les miaulements du petit, la mère chatte s'est d'abord levée pour compter sa portée et vérifier que tous les siens étaient bien là. Ce qui était le cas. Inquiète, elle s'est tout de même dirigée vers le petit abandonné pour vérifier son odeur. Renseignement pris, ce gosse perdu n'était pas à elle. Elle est retournée vers la cage. Mais le chaton s'est remis à miauler de plus belle. Après quelques minutes, manifestement dérangée et agitée par ces appels implorants et n'y tenant plus, la chatte s'est levée, approchée de la cage, a pris le petit dans la gueule et l'a ramené près d'elle pour l'installer avec les autres. Elle venait d'adopter un chaton, comme l'auraient fait sans doute beaucoup d'humains, enfants, femmes ou hommes… Beaucoup d'humains éprouvent devant les miaulements d'un petit chat perdu un sentiment de tendresse et de compassion. Pourquoi la chatte ne ressentirait-elle pas les mêmes émotions ?

Attachement : À quoi pensent les chiens abandonnés ?

La scène se passe dans la salle d'attente du vétérinaire. Un petit chien tout tremblant se blottit contre sa maîtresse. Elle pleure. Lui se colle contre elle et regarde la blouse blanche

qui s'avance vers lui sans comprendre ce qui se passe. Dans quelques minutes, l'animal va être euthanasié. C'est le seul remède au mal incurable qui le ronge : le mal d'aimer.

Ce mal d'amour se manifeste par un attachement excessif, exclusif et dévastateur. Lorsque sa maîtresse quitte l'appartement pour son travail, le chien aboie, gémit et hurle de désespoir jusqu'à son retour. Dans l'appartement, il dévaste tout. Une seule alternative : l'abandonner ou mettre fin à ses souffrances.

Ce chien a un comportement typique de certains animaux en détresse quand leur maître est absent. Ces comportements perturbés sont les causes principales des abandons et des euthanasies des chiens avant deux ans. Ce chien-là n'aspirait qu'à une seule chose : sa maîtresse, la voir, la sentir proche, se faire caresser de temps en temps. Pour lui, ce contact compte plus que la nourriture ou le confort. Des chiens comme celui-ci, qui souffrent du « mal d'aimer », Claude Béata, vétérinaire, en a vu des centaines. Cette scène ouvre son livre *Au risque d'aimer* qui porte sur le rôle central de l'attachement dans le monde animal.

Du poussin au chiot, des comportements proches

Le terme d'attachement a été introduit en psychologie de l'enfant par John Bowlby. Il décrit le besoin fondamental pour un enfant de s'attacher à sa mère, à une nourrice ou à une personne qui ne lui apporte pas simplement à manger, mais du réconfort, de la tendresse, des regards croisés, des caresses, une présence affective. En l'absence de cette présence protectrice et aimante, les enfants souffrent de graves carences affectives. Les études de René Spitz le montraient. Les expériences cruelles de Harry Harlow[6] sur les petits singes rhésus l'ont confirmé.

On sait moins que J. Bowlby n'a pas développé sa théorie de l'attachement qu'à partir de son expérience personnelle (une mère distante remplacée par une nourrice aimante mais qui a dû aussi le quitter). Il avait lu les travaux de Konrad Lorenz sur l'empreinte[7] qui l'avaient beaucoup impressionné. L'empreinte, en éthologie, est associé à l'image des petits oisillons qui suivent leur mère dès la sortie de l'œuf.

Quelle différence entre l'empreinte et l'attachement ? Avant tout, c'est une question de mot. La première objective le comportement et ignore tout sentiment associé. Le second se situe sur le plan du comportement, mais évoque une émotion associée au lien. Si l'on fait tomber la barrière conceptuelle entre les deux mots, l'attachement et l'empreinte se ressemblent beaucoup et les comportements du petit poussin, du macaque, du petit chien et du petit d'homme ne semblent pas si éloignés.

Amitié : Une gerbille peut-elle mourir de chagrin ?

Dans une école maternelle d'un petit village de Bourgogne, il s'est déroulé, voici quelque temps, un petit drame. La maîtresse avait installé dans la classe une cage où vivaient deux petites gerbilles. Chaque matin, les enfants en arrivant prenaient de leurs nouvelles. Chacune avait sa personnalité. L'une était aventureuse et très active, on la voyait souvent

sortir de son petit tas de paille pour faire de la roue ou venir flairer les doigts des enfants. Curieuse, elle venait aussi flairer et observer les nouveaux objets placés dans la cage. L'autre, plus réservée et craintive, sortait beaucoup moins. Ces deux gerbilles étaient les meilleures amies du monde. Elles passaient la nuit pelotonnées l'une contre l'autre.

Puis, un matin, le drame est arrivé : en rentrant en classe, les enfants ont découvert la gerbille intrépide morte, la tête coincée sous la grande roue… Les enfants étaient tristes et désolés et se sont vite émus du sort de la petite gerbille qui allait rester seule. Réaction anthropomorphique ? Une gerbille peut-elle être triste de perdre une amie ?

Koko et le chat

Cela semblait le cas : dès que sa compagne a disparu, la gerbille seule a brusquement changé, restant prostrée dans son tas de paille et refusant de s'alimenter. En trois jours, elle avait perdu beaucoup de poids et ne réagissait plus aux simulations des enfants. Branle-bas de combat dans l'école, on décida d'aller chercher une autre gerbille à l'animalerie. Ce qui fut fait le samedi suivant. Mais quand la première gerbille fut mise en présence de sa nouvelle compagne, elles se reniflèrent mutuellement, mais s'éloignèrent aussitôt. Les jours suivants, rien n'y fit : le contact n'était pas passé entre elles. La première resta blottie dans son coin, indifférente à l'autre. À la fin de la semaine, elle était morte.

L'amitié est chose fréquente dans le monde animal. Entre chiens, chats, gerbilles. Les deux gerbilles étaient confinées et donc astreintes à vivre ensemble. Tous les propriétaires d'animaux domestiques connaissent de telles histoires d'amitiés fidèles entre chats, entre chiens ou entre chiens et chats qui s'amusent ensemble et dorment blottis l'un contre l'autre. Ils connaissent aussi les histoires de franche hostilité où deux animaux s'insupportent ou sont totalement indifférents à la présence de l'autre.

Jennifer S. Holland, qui travaille pour le *National Geographic*, a rassemblé une cinquantaine de cas dans *Drôles de couples* (2012) : ceux d'un gorille (Koko) et d'un chat, d'un chat et d'un oiseau, d'un éléphant et d'un mouton, d'un léopard qui dort pelotonné contre une vache. Il existe même une improbable histoire d'amitié entre un prédateur et une proie possible. Ces histoires d'« amitiés singulières » se mesurent au temps passé ensemble, aux caresses et jeux partagés entre deux animaux. L'amitié indéfectible qui se noue se mesure aussi à la tristesse et à la dépression lorsque l'un des deux vient à disparaître. Quand le petit chat est mort, écrasé, le gorille Koko est resté inconsolable. La gerbille, elle, est morte de chagrin.

Empathie : Le chien est-il vraiment le meilleur ami de l'homme ?

« Quand je suis triste, mon chien le sent. Il vient et reste contre moi », « Si je pleure, ma chienne s'inquiète et vient me consoler en posant son museau, comme pour m'embrasser »… De nombreux récits de propriétaires de chiens peuvent être lus sur les

forums Internet. Le vétérinaire Claude Béata en rapporte plusieurs dans son livre *Au risque d'aimer* (2013). Quel crédit accorder à ces témoignages ? Comment être sûr que l'observateur ne cède pas au fameux péché « d'anthropomorphisme » ?

Voilà quelques années déjà que les spécialistes des animaux, comme Frans de Waal, soutiennent que les animaux éprouvent de l'empathie à l'égard d'un de leurs congénères ou même d'un individu d'une autre espèce, reconnaissent sa détresse et cherchent à le consoler[8].

Dans son livre *Le Bon Singe*, F. de Waal rapporte le cas de Maurice Termerlin, un psychologue américain qui a élevé avec sa femme une chimpanzé nommée Lucy. Lorsque sa femme était déprimée ou malade, Lucy cherchait par tous les moyens à la réconforter « en se tenant auprès d'elle, la réconfortant en l'embrassant et passant son bras autour d'elle[9] ».

Une préoccupation empathique

Pour vérifier expérimentalement dans quelle mesure les chiens éprouveraient une authentique empathie à l'égard d'une personne malheureuse, Deborah Custance et Jennifer Mayer, du département de psychologie de l'université de Londres, ont monté une expérience rigoureuse. Dix-huit chiens de sexes et races différents étaient en présence de leur propriétaire. Ce dernier pouvait adopter trois attitudes très différentes : discuter avec une autre personne, fredonner une chanson ou faire mine de pleurer.

Quand les propriétaires se contentaient de parler, les chiens ne réagissaient pas particulièrement, trouvant la situation normale. Quand ils fredonnaient une chanson, ils se tournaient vers eux : pour le chien, la situation était manifestement atypique. Mais quand ils pleuraient, la plupart des chiens s'approchaient de leur maître et les touchaient du museau.

Ce comportement semble bien cohérent, notent les auteures, avec l'expression d'une préoccupation empathique. Dans un test supplémentaire, c'était cette fois une personne étrangère qui se mettait à pleurer. La encore, les chiens ont montré leur sollicitude et adopté un comportement de réconfort. C'est la preuve aussi qu'ils ne recherchaient pas à se rassurer eux-mêmes, sans quoi ils se seraient tournés vers leur propriétaire[10].

Cette expérience est destinée à montrer que l'empathie chez le chien ne relève pas de la contagion émotionnelle : il comprend la situation, la tristesse de l'autre, sans forcément la partager, et enfin cherche à lui venir en aide.

Jean-François Dortier

---

1 J. Vaillancourt, « Mon perroquet est jaloux », www.perroquet-perroquets.com/perroquet-jaloux.php

2 P. Picq, d'après le fim de Laurent Charbonnier, *Les Animaux amoureux*, Chêne, 2007.

3 H. Fisher, *Pourquoi nous aimons ?*, Robert Laffont, 2006.

4 É. Bapteste, *Les Gènes voyageurs. L'odyssée de l'évolution*, Belin, 2013.

5 S. Blaffer Hdry, *Les Instincts maternels*, Payot, 2002.

6 Dans les années 1960, l'éthologue Harry Harlow a réalisé des expériences célèbres – et cruelles – qui forment l'un des piliers de la théorie de l'attachement. Constatant que le jeune singe reste longtemps accroché à sa mère, il veut explorer le lien exact de cette relation. S'agit-il simplement d'un lien utilitaire (recherche de nourriture et de protection) ou d'un besoin plus fondamental d'affection ? Pour trancher, il imagine le dispositif suivant : dans la cage d'un jeune singe sont placés deux mannequins ressemblant à des mères de substitution. L'un est en fil de fer et tient le biberon, l'autre est revêtu de chiffons et d'un masque ressemblant à un visage. Si le singe se nourrit auprès du mannequin biberon, il le quitte aussitôt pour aller se blottir contre le mannequin chiffon qui ressemble à une vraie « mère », preuve qu'il recherche un « réconfort de contact », et pas simplement de la nourriture.

7 Konrad Lorenz, l'un des fondateurs de l'éthologie, s'est fait connaître du grand public comme « l'homme aux oies cendrées ». Sur des photos célèbres, on le voit entouré d'un petit groupe d'oies qui le suivent comme s'il était leur mère. Cette scène illustre la première grande découverte de K. Lorenz : le « mécanisme de l'empreinte ». Dès les années 1930, K. Lorenz a montré qu'en remplaçant la mère des jeunes oisons par un objet-leurre, un chat, une poule ou… lui-même, les poussins considèrent ce substitut comme leur mère. Ce mécanisme d'empreinte montre comment se marient instinct et apprentissage. La tendance à suivre le premier être vivant est un mécanisme instinctif. Mais l'objet de l'attachement dépend de ce que l'animal rencontre en premier à sa naissance.

8 Frans de Waal, *L'Âge de l'empathie*, Les liens qui libèrent, 2010.

9 Frans de Waal, *Le Bon Singe. Les bases naturelles de la morale*, Bayard, 1997.

10 D. Custance et J. Mayer, « Empathic like Responding by Domestic dogs to distress in humans », *Animal Cognition*, publié en ligne le 29 mai 2012 sur le site www.academia.edu.

AIMER AU XXIe SIÈCLE
Le couple réinventé

De nouveaux modèles

Le couple réinventé

12 lois qui ont transformé le couple

L’âge du chacun chez soi

Les familles homoparentales en débat

Premières amours

La nouvelle éthique érotique

Jusqu’où peut-on être infidèle ?

Le choix du cœur, le poids des origines

Pourquoi se marie-t-on encore ?

Le mariage homosexuel se banalise

Les chantiers de l’amour conjugal

Quand on aime, on ne compte pas

Que reste t-il de nos amours ?

Couples : de nouveaux modèles

Le couple contemporain est soumis à un étrange paradoxe : alors même qu'il n'a jamais semblé si fragile, il fait l'objet d'une idéalisation croissante. Ses repères traditionnels s'érodent ; les divorces et séparations atteignent un nombre historique, malmenant l'image du couple éternel. Pourtant l'envie d'y croire demeure. Et la vie à deux reste la première source de bonheur des Français, devant la famille, la santé ou les enfants. Dans ce moment charnière, le couple se cherche, se réinvente, et de nouveaux modèles s'affirment.

Chiffres clés

- **66 %** des adultes (plus de 18 ans) déclarent vivre en couple.
- **33 %** sont seuls.
- Parmi les couples, **73 %** sont mariés**. 23 %** vivent en union libre, **4 %** ont conclu un pacs.
- L'âge moyen du mariage recule. Il s'établit à **30** ans et demi pour les femmes, et **32** pour les hommes.
- Les couples homosexuels représentent **0,6 %** de l'ensemble des couples (environ 200 000 adultes).
- **53 %** d'entre eux vivent en union libre.
- **6** couples homosexuels sur **10** sont composés d'hommes.
- **120 000** divorces par an ! En 2013, on enregistre un divorce pour deux mariages : **225 784** couples se sont mariés, et **121 849** ont divorcé en France. Environ un mariage sur cinq est en réalité un remariage suite à un divorce ou au décès du conjoint. ■

Sources : G. Buisson et A. Lapinte, « Le couple dans tous ses états », *Insee Première*, n° 1435, février 2013 ; C. Decondé, « Mariage, union libre ou pacs : à chaque âge sa forme de couple », *Population*, n° 302, février 2013. Ined pour le nombre de divorces.

Cinq styles de couples

Une équipe de sociologues dirigée par Jean Kellerhals a mené une enquête sur les relations entre conjoints, auprès de 1 500 couples, mariés ou non. Renouvelée à vingt ans d'intervalle, l'étude montre l'influence croissante des valeurs de liberté individuelle et d'indifférenciation des rôles conjugaux ainsi qu'une diversification des modes de vie à deux. Dans les années 1980, 4 styles de couple se distinguaient ; 5 au début des années 2000.

• **Le style « association »** (29 % des couples). Ce modèle, le plus répandu, reflète les attentes actuelles d'autonomie individuelle. Les membres sont relativement indépendants l'un de l'autre. Les rôles conjugaux sont égalitaires, peu sexués et négociés au quotidien, selon la disponibilité de chacun. Ce type de couple est peu routinier et ouvert aux influences extérieures (amis, famille élargie, connaissances…).

• **Le style « compagnonnage »** (24 %). Il repose sur la fusion de ses membres (nombreuses activités communes) et l'ouverture sur l'extérieur (relations amicales et sociales riches et variées). Les rôles conjugaux sont peu différenciés : les deux membres partagent les tâches domestiques et éducatives.

• **Le style « parallèle »** (17 %). C'est le modèle le plus proche du couple traditionnel qui prévalait jusqu'au début des années 1970. La femme s'occupe du foyer et adapte ses engagements (travail, loisirs) aux contraintes domestiques. L'homme assume les revenus du couple. Routinier, chaque membre évolue indépendamment de l'autre.

• **Le style « bastion »** (16 %). Forteresse imprenable, ce couple repose sur des rôles conjugaux distincts et hiérarchisés selon le sexe. La femme s'occupe du foyer. La routine s'établit au fil des années. Le monde extérieur engendre de la méfiance. Contrairement au style parallèle, les relations entre les membres sont fusionnelles (loisirs communs, par exemple).

• **Le style « cocon »** (15 %). Ce profil émergent se fonde sur la fusion des membres et un repli relatif sur leur vie familiale. Les rôles conjugaux sont assez identiques, ce qui distingue ce type du style « bastion ». Les décisions sont prises de manière égalitaire. ■

Source : J. Kellerhals, É. Widmer et R. Lévy, *Mesure et démesure du couple, Cohésion, crises et résilience dans la vie des couples*, Payot, 2004.

Cohabiter

- **67 %** des couples nés dans les années 1950 se sont installés dans un nouveau logement. Ce n'est le cas que d'un couple sur deux nés dans les années 1980. Les couples préfèrent davantage emménager chez l'un ou l'autre. Ce sont plus souvent les femmes qui quittent leur logement (environ 27 % des cas).
- **16 %** des couples seulement s'installent chez la femme.
- **4 %** des couples environ préfèrent vivre chacun chez soi. La pratique domine chez les jeunes : à 18 ans, 7 couples sur 10 ne cohabitent pas ; 4 sur 10 à 20 ans ; 15 % à 25 ans. Le comportement devient minoritaire avec l'arrivée des enfants (moins de 4 %). Il resurgit à partir de 45 ans, en particulier parmi les couples en union libre qui n'ont plus d'enfant à charge : 10 à 12 % d'entre eux vivent ainsi. ■

Sources : W. Rault et A. Régnier-Loilier, « La première vie en couple : évolutions récentes », Population et sociétés, n° 521, avril 2015 ; G. Buisson et A. Lapinte, « Le couple dans tous ses états », *Insee Première*, n° 1435, février 2013.

Qui s'occupe du ménage et des enfants ?

Depuis les années 1980, les enquêtes « Emploi du temps » de l'Insee mesurent la répartition des tâches domestiques (ménage, course, bricolage et soins aux enfants) entre les hommes et les femmes.

Première conclusion, le partage des tâches domestiques est moins inégal. Les femmes y accordaient en moyenne 3 heures par jour de plus que les hommes en 1986. C'est moins de 2 heures en 2010 (4 h 01 pour les femmes et 2 h 13 pour les hommes).

En 2010, les femmes consacrent environ 3 heures par jour aux courses et au ménage soit 1 heure de moins par rapport à 1986. Elles délèguent ces charges ou les accomplissent plus rapidement grâce à l'électroménager et en faisant leurs courses sur Internet. Par contre, elles s'occupent autant des enfants (45 minutes par jour) et du bricolagejardinage (15 minutes en moyenne).

L'investissement des hommes reste stable (seulement 6 minutes de plus depuis 1986). Ils participent un peu plus souvent aux soins des enfants (+ 9 minutes), au ménage et aux courses (+ 7 minutes), mais ils bricolent et jardinent moins (– 10 minutes).

Seconde conclusion, la mise en couple et, surtout, l'arrivée d'un enfant accentuent les écarts d'investissement au sein du foyer (2 h 20 de plus que les hommes pour les femmes ayant un enfant ; 3 h 37 pour celles qui en ont trois). Plus les enfants sont en bas âge (moins de 3 ans), plus les femmes s'occupent du domestique (2 h 53 supplémentaires pour un enfant en bas âge et 4 h 02 pour trois). ■

Source : Insee, *Regards sur la parité* 2012.

Le couple réinventé

> *Aujourd'hui, les unions se font et défont au gré des rencontres. On se marie moins. On divorce davantage. Certains ne veulent même plus vivre sous le même toit. Le couple aurait-il du plomb dans l'aile ?*

Ma mère s'est mariée en 1970. Née en 1950, elle n'était pas encore majeure (21 ans à l'époque), mais travaillait déjà à l'usine. Mon père revenait du service militaire. Ils s'étaient rencontrés quelques mois auparavant, lors d'un bal de village. L'amitié s'est transformée en amour. Rapidement, mes grands-parents ont convenu d'une date de mariage. L'année suivante, mon frère naissait, suivi de ma sœur, et, un peu plus tard, moi. Mes parents ont vécu ensemble contre vents et marées, « jusqu'à ce que la mort les sépare », comme dit l'adage. Ma mère a démissionné de son emploi salarié pour travailler dans l'exploitation familiale, tenir la maison et éduquer les enfants, quarante ans durant.

Je me suis mariée en 2015, à la veille de mes trente ans. Avec mon conjoint, nous vivions en concubinage depuis cinq ans. Nous avons attendu d'avoir une situation stable – que chacun ait un emploi fixe – avant d'officialiser notre union. Nous avons hésité entre le pacs « la fleur au fusil », comme beaucoup de nos amis, ou l'artillerie lourde du mariage. Mon mari a toujours voulu se marier, mais j'hésitais : trop contraignant et risqué vu le nombre de divorces aujourd'hui. Finalement, je l'ai demandé en mariage, par amour et par volonté de stabilité, par effet de mode aussi

parce que le mariage pour tous m'a donné le sentiment que cette institution pouvait être égalitaire. Les enfants ? Nous préférons notre petite vie à deux pour le moment. Et hors de question d'être une *desperate housewife* ! Il passe la serpillière, moi le balai. Nous n'avons pas réussi à nous entendre pour faire la vaisselle, alors nous avons investi dans un lave-vaisselle.

Presque un demi-siècle sépare ces deux unions, une durée pendant laquelle le couple dit « traditionnel » a volé en éclats. Le rideau est aujourd'hui presque tiré sur une vie maritale qui tenait la femme au foyer financièrement dépendante de l'homme qui travaille.

D'autres manières de concevoir la vie à deux

Un par un, les rituels qui organisaient la vie à deux se sont effondrés, explique le sociologue Jean-Hugues Déchaux[1].

Le mariage est le premier d'entre eux. Jusqu'au début des années 1970, il constituait un « rite de passage » à part entière. En complément du service militaire pour les hommes, il faisait entrer les jeunes dans l'âge adulte : la sexualité devenait légitime et souvent, dans la foulée, l'enfantement. Se marier était synonyme de maturité, ou du moins, d'autonomisation par rapport à ses parents.

En quelques dizaines d'années, ce passage quasi obligatoire pour les couples est devenu une option. Alors qu'en 1970, on enregistrait près de 400 000 unions maritales civiles, il n'y en a plus que 241 000 en 2014[2]. Subsiste aujourd'hui le « noyau dur » des pro-mariages, ceux qui ont gardé foi en cette institution. Par ailleurs, le mariage pour tous a temporairement stoppé l'érosion : en 2014, 10 000 unions entre personnes de même sexe ont été célébrées. Les unions hétérosexuelles continuent de décroître, mais plus lentement (presque 15 000 unions de moins entre 2012 et 2013 pour une diminution de seulement 225 entre 2013 et 2014).

Le mariage est aujourd'hui concurrencé par d'autres manières de vivre à deux, comme la cohabitation, l'union libre, ou le pacte civil de solidarité (pacs). En 1970, 92 % des femmes âgées de 40 ans étaient mariées et 84 % des hommes du même âge. En 2010, elles ne sont plus que 66 % et 60 %

parmi les hommes. En 2013, on a enregistré 239 000 mariages pour 168 000 pacs, un nombre qui ne cesse de croître depuis l'instauration de cette forme d'union en 1999.

Voulons-nous encore faire couple ? En réalité, ce sont surtout nos manières de concevoir la vie à deux qui ont évolué. Actuellement, le nombre d'unions est proche de celui en vigueur un demi-siècle plus tôt, si l'on additionne les mariages et les pacs conclus. En 2013, ont été célébrées pas moins de 407 000 unions (mariage et pacs), un nombre proche des 410 000 unions conclues en 1970, uniquement des mariages à l'époque. Autre indice du maintien de la volonté de faire couple, l'âge à la première vie à deux ne recule plus. Alors que la moitié des jeunes se mettait en ménage à 22 ans pour les femmes et 23 ans pour les hommes dans les années 1970, cet âge médian après avoir reculé s'est stabilisé à 23 ans pour les femmes et 26 ans pour les hommes de nos jours.

On veut toujours s'unir, mais plus forcément avec la même personne. Le « nomadisme conjugal » s'est développé, constate J.H. Déchaux. Il entend par là que les ruptures et remises en couple se sont aujourd'hui banalisées. Il faut préciser que la législation n'a cessé d'assouplir les modalités du divorce. Pour la seule année 2013, l'Institut national d'études démographiques (Ined) en recense 121 000. Aujourd'hui, presque un mariage sur deux (46 %) se solde par une séparation. La rupture devient un risque réel pour la plupart des couples. Et on ne reste pas seul pour autant : à 40 ans, une personne sur cinq a connu au moins trois relations amoureuses importantes, indique une récente étude de l'Ined[3]. Avoir cohabité avec deux personnes différentes n'est plus rare : 26 % des femmes et 23 % des hommes nés dans les années 1970 sont concernés, mais seulement 11 à 12 % de la génération précédente, née dans les années 1950.

Ces transformations livrent une indication majeure sur les principes qui régissent la vie de couple aujourd'hui : la volonté de vivre heureux à deux n'a jamais été aussi forte, si bien que l'on préfère se séparer plutôt que de poursuivre une union imparfaite avec un partenaire qui ne nous convient plus.

Les nouvelles technologies de l'information et de la communication en attestent. Sur Internet, les sites de rencontre se multiplient pour aider à trouver le « partenaire idéal ». De Meetic à adopteunmec.com, en passant par Tinder ou Attractiveworld, les célibataires exigeants n'ont plus qu'à cocher des cases pour qu'un moteur de recherche leur sorte les profils adéquats. Précieux gain de temps ! La drague s'adapte aux nouveaux modes de vie : speed dating, émissions de télévision pour « trouver l'amour », presse magazine expliquant comment séduire… La vie solo demeure un repoussoir, même après une rupture.

Vivre ensemble et autonomie individuelle

Finalement, on serait presque davantage attaché au fait de vivre à deux, dans de bonnes conditions, qu'à la personne avec laquelle on s'unit. J.H. Déchaux se demande d'ailleurs si le lien conjugal ne serait pas hypertrophié, survalorisé : « Plus que jamais, le couple est l'horizon de la vie adulte », constate-t-il. La vie à deux concentre de fortes attentes en matière d'épanouissement charnel et de liberté individuelle, mais génère aussi des tensions et des conflits, parfois pour d'infimes détails du quotidien.

Le malaise actuel dans le couple n'est pas de nature ontologique. Le couple comme valeur en soi n'est pas menacé. Ce sont plutôt nos manières de le construire, par le mariage et la répartition des rôles conjugaux, qui ont laissé la place à de nouvelles normes. Le modèle prédéfini s'est érodé. Le pluralisme l'emporte, l'essentiel étant de rester libre tout en vivant à deux. Les couples non cohabitants sont un indice de ce phénomène. Ils ne représentent que 4 % de l'ensemble des unions, mais jusqu'à 40 % parmi ceux âgés d'une vingtaine d'années[4] et illustrent la tendance qui guide aujourd'hui le couple : vivre ensemble, tout en préservant l'autonomie de chacun.

Plusieurs explications à ce fait. D'abord, dans le prolongement de mai 1968, un vent de liberté a soufflé sur le couple. Il a marqué les esprits et a été favorisé par la loi qui, dès les années 1960, a permis aux conjoints

d’être de plus en plus autonomes tout en vivant ensemble (encadré ci-dessous). Prolongeant ce mouvement, la dynamique d’égalité des sexes a permis de faire advenir un couple au sein duquel les deux membres possèdent juridiquement les mêmes droits, sont considérés comme des individus à part entière et non plus comme des mineurs dépendants du conjoint, comme c’était auparavant le cas pour les femmes, explique l’anthropologue Irène Théry[5].

D’ailleurs, ce sont les femmes et les jeunes – en particulier les étudiants – qui ont été les premiers à défendre dès les années 1970 ces nouvelles manières de former un couple, plurielles et soustraites aux contraintes légales. Le développement de la contraception et la maîtrise des naissances grâce à l’avortement, par exemple, ont permis d’échapper à un mariage précipité, sous une large robe pour cacher le ventre naissant.

L’idéal d’autonomie individuelle

L’allongement de la scolarisation a aussi participé au mouvement, en repoussant l’âge du premier mariage, la cohabitation et, surtout, l’arrivée des enfants. En 2010, les femmes avaient en moyenne leur premier bambin à 28 ans, quatre ans plus tard que dans les années 1970[6]. « La première mise en couple, qui se dessine souvent aujourd’hui alors que les personnes sont encore en études, prend ainsi de plus en plus la forme d’une expérimentation d’un mode de vie, et s’inscrit de moins en moins dans une perspective éventuelle de mariage et de constitution d’une famille », expliquent Wilfried Rault et Arnaud Régnier-Loilier de l’Ined[7]. Aujourd’hui, le travail salarié permet aux femmes de quitter leur conjoint si elles le souhaitent. Le taux d’activité féminin entre 25 à 50 ans est passé de 59 % en 1975 à 84 % en 2012[8]. « En accédant massivement aux études et à l’emploi, les femmes ont gagné du pouvoir à l’intérieur de la famille. Leur autonomie financière les conduit à être plus exigeantes à l’égard du couple », explique J.H. Déchaux. Accrochées à l’idéal d’autonomie individuelle, pas toujours respecté dans la vie quotidienne, comme en atteste l’inégale répartition des tâches domestiques, les femmes n’hésitent

plus à envisager la rupture. Aujourd'hui, les trois quarts des divorces sont demandés par les épouses[9].

Bref, nous assistons aujourd'hui à un paradoxe : le couple, en tant qu'institution s'incarnant dans le mariage, se porte très mal, mais les aspirations à le vivre n'ont jamais été aussi fortes. Vivre à deux prend des formes différentes de celles qui prévalaient auparavant : il n'y a plus un modèle unique, celui du mariage avec des rôles conjugaux prédéfinis. Chacun est en droit de choisir la manière dont il souhaite s'associer à l'autre, la personnalise selon ses goûts, pour exprimer son amour. Un seul mot d'ordre demeure au niveau individuel : rester libre. Une dépendance maîtrisée à l'autre en quelque sorte !

Maud Navarre

---

1 J.-H. Déchaux, *Sociologie de la famille*, La Découverte, coll. « Repères », 2009.

2 V. Bellamy et C. Baumel, « Bilan démographique 2014 », *Insee Première*, n° 1532, janvier 2015.

3 W. Rault et A. Régnier-Loilier, « La première vie en couple : évolutions récentes », *Population et sociétés*, n° 521, avril 2015.

4 G. Buisson et A. Lapinte, « Le couple dans tous ses états. Non-cohabitation, conjoints de même sexe, pacs… », *Insee Première*, n° 1435, février 2013.

5 I. Théry, « Au temps du démariage », entretien réalisé par A.-M. Aitken, *Relations*, n° 694, août 2004.

6 E. Davie, « Un premier enfant à 28 ans », *Insee Première*, n° 1419, octobre 2012.

7 W Rault et A. Régnier-Loilier, *op. cit.*

8 Insee Résultats, « Marché du travail, séries longues », *Société*, n° 149, décembre 2013.

9 F. de Singly, Séparée. *Vivre l'expérience de la rupture*, Armand Colin, 2011.

12 lois qui ont transformé le couple

- **1965** - Les femmes peuvent gérer leurs biens, ouvrir un compte bancaire et exercer une activité professionnelle sans l'autorisation du mari.

- **1967** - La loi Neuwirth autorise la contraception.

- **1970** - La « puissance paternelle » devient l'« autorité parentale », exercée conjointement par les parents.

- **1975** - La loi Veil permet l'interruption volontaire de grossesse (IVG). Le divorce par consentement mutuel est instauré.

- **1985** - La notion de chef de famille est supprimée dans la fiscalité. L'égalité est reconnue dans les régimes matrimoniaux ainsi que celle des parents dans la gestion des biens et des enfants mineurs.

- **1987 et 1993** - L'égalité des parents dans l'exercice de l'autorité parentale est confirmée. Elle s'applique quelle que soit la situation des parents (mariés, concubins, divorcés ou séparés).

- **1999** - Le pacte civil de solidarité (pacs) peut être contracté par les couples de même sexe ou non pour organiser leur vie commune. Relativement souple, il peut être dissolu par simple demande écrite d'un ou des deux membres au tribunal ou au notaire qui a conclu le contrat.

- **2002** - Les parents peuvent choisir le nom de leur enfant : celui du père, de la mère ou des deux, dans l'ordre qu'ils souhaitent, dans la limite d'un par parent.

- **2004** - La réforme du divorce assouplit la procédure de séparation. En cas de divorce par consentement mutuel, une seule comparution est nécessaire. Le divorce pour rupture de vie commune est remplacé par « altération définitive du lien conjugal » et peut être prononcé après deux ans de séparation contre six ans auparavant.

- **2006** - L'âge légal au mariage des femmes est repoussé de 15 à 18 ans, comme les hommes.

- **2013** - La loi dite « Mariage pour tous » autorise les mariages entre couples de même sexe et leur donne le droit d'adopter des enfants.

L’âge du « chacun chez soi »

Rencontre avec François de Singly

Aujourd’hui, le divorce augmente, les mariages hétérosexuels diminuent, les unions successives se multiplient… Le couple serait-il en crise ? Le sociologue F. de Singly explore comment être « libres ensemble dans la vie commune ».

• *Vit-on une crise du couple ?*

Plutôt que d’une crise, je parlerais d’une critique actuelle de la vie routinière du couple. On refuse le train-train quotidien, supposé empoisonner l’existence. Les femmes en particulier ne veulent plus se faire écraser par les tâches domestiques. Elles ne veulent plus s’ennuyer chez elles. Elles veulent vivre selon leurs envies. Les hommes aussi, mais le phénomène est davantage visible chez les femmes à cause des rôles domestiques et éducatifs que l’on continue de leur attribuer.

Il n’y a pas de crise de l’idéal du couple pour autant : on rêve toujours de rencontrer quelqu’un de bien. Mais ce sont les modalités de la vie à deux qui sont sous tension. Faire couple pose problème aujourd’hui.

• *Pourquoi est-ce difficile de vivre à deux aujourd'hui ?*

Car nous sommes plus idéalistes que jamais ! On ne veut pas se prendre la tête en vivant à deux, mais on ne veut pas vivre seul non plus. On ne veut pas se faire manger par l'autre. Chacun veut devenir soi-même et, pour cela, il faut maîtriser son espace et son temps. Cela implique de ne pas se laisser happer par l'autre, ses désirs, ses volontés.

Les membres du couple recherchent une certaine proximité, mais tout en gardant leurs distances. Le conjoint est un gêneur. C'est celui qui pose ses clés n'importe où à la maison et surtout là où l'on ne veut pas ! Il nous irrite par ses petites manies, ses microgênes qui lui permettent certes d'exister, de marquer son territoire, mais surtout d'empiéter sur le nôtre !

• *Si on a tant besoin de prendre ses distances, à quoi bon vivre avec un conjoint ?*

De plus en plus de couples décohabitent aujourd'hui, et vivre chacun chez soi pourrait bien être l'avenir de la vie à deux ! C'est une manière d'entretenir un espace à soi et un temps pour soi. On a tous besoin d'un proche, mais pas forcément quelqu'un qui l'est physiquement en permanence. On a besoin de parler de ses problèmes quotidiens. Le conjoint est l'ami par excellence, celui qui prend soin de nous.

Le couple peut être une aide dans la mesure où le conjoint peut fournir une oreille attentive face à la souffrance de son partenaire. C'est en quelque sorte un travail de care.

La sphère du travail reste un milieu rude, éprouvant. De ce point de vue, il reste important d'avoir le soutien du conjoint. Être en couple permet d'atténuer la dureté du monde dans son ensemble. On vit dans une société où l'on reçoit des coups. Le couple est un refuge, mais pas pour s'enfermer dans un espace clos. La solitude reste l'enfer absolu parce que l'individu est trop fragile pour se développer ainsi. Chacun doit procéder à des réglages subtils : il veut bénéficier d'une certaine proximité affective et émotionnelle, sans pour autant subir d'empiètement. C'est la raison pour laquelle « être en couple » devient, pour les jeunes générations, au moins aussi désirable que « vivre en couple ».

Propos recueillis par Maud Navarre

Familles homoparentales en débat

> *Ils ont beau créer la polémique, les couples homosexuels n'ont pas attendu le « mariage pour tous » pour avoir des enfants et les élever. Que sait-on sur ces familles d'un nouveau genre ?*

Un débat passionné

Treize ans après le Pacs, en France, la famille est à nouveau au cœur d'un débat passionné.

Faut-il autoriser les couples homosexuels à se marier, à adopter, à recourir à la procréation médicalement assistée (PMA) ? Vent debout, les défenseurs de la famille traditionnelle s'opposent à la dénaturation de ce qu'ils estiment être une institution fondamentale de la société. Et puis, ajoutent-ils, c'est l'enfant qui a droit à des parents, pas l'inverse ! En face, les promoteurs du mariage pour tous placent le débat sur le terrain de l'égalité des droits. Et plaident que les homosexuels sont aussi aptes que les autres (qui ne sont pas toujours parfaits, loin de là !) à éduquer des enfants.

La loi sur le « mariage pour tous » (2013) ouvre aux homosexuel(le)s le droit au mariage et à l'adoption, mais reste silencieuse sur l'accès à la PMA, alors même que François Hollande avait envisagé cette éventualité au cours de la campagne présidentielle de 2012. Cependant, les débats à l'Assemblée et dans les médias étant très vifs sur le sujet, le gouvernement a opté pour que la question soit traitée dans le cadre d'une loi ultérieure « sur la famille ».

L’importance politique du débat contraste en tout cas avec la quasi-invisibilité statistique[1] des familles homoparentales. Les démographes estiment en effet, en partant du recensement de 1999, que seuls 24 000 à 40 000 enfants vivent dans des familles homoparentales, avec leurs deux « parents ». En tenant compte de la diversité des configurations, les associations de parents gays et lesbiens avancent, quant à elles, le chiffre de 200 000 à 300 000 enfants. Des chiffres fragiles, mais qui attestent de la marginalité du phénomène, puisque l’on compte environ 15 millions de mineurs en France.

Une étude publiée par l’Insee en février 2013 sous le titre « Le couple dans tous ses états » confirme le fait que les couples homosexuels sont peu nombreux : près de 200 000 personnes déclarent vivre en couple avec une personne de même sexe, ce qui revient à dire que les couples homosexuels en France sont environ 100 000.

Une pluralité de situations

Comment les homosexuel(le)s font-ils pour fonder une famille ? Plusieurs cas de figure se présentent.

L’enfant peut être par exemple né d’une relation hétérosexuelle dans laquelle était engagé(e) l’un(e) des deux partenaires avant de se définir comme homosexuel (le). Comme dans un divorce, l’enfant a donc deux parents séparés, bien que dans certains cas, ces derniers continuent de vivre sous le même toit, mais chacun de son côté, comme des colocataires.

Autre solution : la coparentalité. Autrement dit, un gay et une lesbienne, chacun en couple ou non, conçoivent ensemble un enfant et l’élèvent avec leurs éventuels partenaires. Ces derniers ne sont effet pas des beaux-parents mais des coparents, parties prenantes du projet parental dès le début. L’enfant né en coparentalité peut donc avoir deux, trois ou quatre parents. Ce cas se distingue de celui de l’insémination avec donneur connu, comme lorsqu’une lesbienne sollicite un proche pour qu’il donne son sperme sans reconnaître l’enfant (et donc sans exercer de fonction parentale).

Il existe également la solution de l'adoption par l'un des deux partenaires (ce droit ayant été jusqu'à présent refusé aux couples homosexuels), que la procédure ait eu lieu avant la mise en couple ou que le parent adoptif ait masqué sa vie conjugale lors de la procédure d'agrément.

Les couples homosexuels peuvent enfin recourir aux techniques médicales : la procréation médicalement assistée (PMA) ou la gestation pour autrui (une femme, rémunérée à cette fin, porte le futur enfant du couple).

Ces diverses configurations soulèvent un même problème : celui du statut du parent qui n'a pas de lien juridique avec l'enfant (à l'inverse du parent biologique ou adoptif). Celui-ci exerce en effet son rôle au quotidien, mais il ne peut accomplir aucune démarche pour l'enfant (inscription à l'école, urgence médicale…). En cas de séparation ou de décès du parent légal, il n'a aucune existence aux yeux de la loi. D'où par exemple la demande de pouvoir effectuer une délégation d'autorité parentale au sein du couple homosexuel, qui reconnaîtrait son rôle quels que soient les aléas de la vie.

Comment vont les enfants ?

C'est l'inquiétude majeure des opposants à la famille homoparentale : être élevé par un couple homosexuel ne compromet-il pas le bien-être de l'enfant ? Les nombreuses études[2] consacrées à cette question apportent un net démenti à cette affirmation : on ne constate pas de différence significative entre les enfants de famille homoparentale et les autres « en termes de développement, de capacités cognitives, d'identité et d'orientation sexuelle ». Récemment, un sociologue américain, Mark Regnerus[3], avait cependant pris cet optimisme à revers : en se basant sur un échantillon assez important de familles, il montrait entre autres que ces enfants avaient deux fois plus de chances statistiques de connaître des problèmes psychiques (anxiété, dépression), dépendaient plus des minima sociaux, étaient moins bons à l'école… Son étude a été très vivement critiquée par la communauté scientifique, notamment parce que le sociologue rangeait dans la catégorie « famille homoparentale » des couples

homosexuels stables, d’autres divorcés et même des pères et des mères ayant simplement connu une expérience homosexuelle. Cet ensemble hétéroclite était ensuite comparé à celui des familles hétérosexuelles stables ayant élevé leurs enfants jusqu’à leurs 18 ans… La controverse souligne en tout cas que la question reste mal connue, en particulier en raison de l’étroitesse des échantillons dans la plupart des études, de l’inégale représentation des diverses configurations familiales et du manque de suivi longitudinal.

Reste que les enfants eux-mêmes n’hésitent plus à prendre la parole, avec là encore un message clair : « Nous allons bien, merci ! » Beaucoup, notamment sur les blogs, tiennent à décrire une enfance ordinaire et heureuse. L’indifférenciation sexuelle des parents, qui inquiète les psys et les opposants à l’homoparentalité, ne semble pas les avoir perturbés, d’autant que le schéma hétérosexuel était présent dans leur entourage (oncles, tantes, cousins, amis…). S’ils ont souffert, c’est, semble-t-il, plutôt du regard des autres : les parents du copain qui ne veulent plus qu’ils viennent à la maison, la peur de la « contagion », les moqueries ou

l’incompréhension… Avec, pour beaucoup, une lancinante question : « De quoi a-t-on peur, au fond ? »

Les psys, gardiens de « l’ordre symbolique » ?

Pas touche à la filiation ! C’est en quelque sorte le cri du cœur poussé par un certain nombre de psychanalystes très réservés sur l’homoparentalité (le mariage homosexuel ne soulevant, en tant que tel, plus guère d’objections théoriques). « Tout enfant est confronté au fait qu’il est né du désir du père et d’une mère », rappelait Jean-Pierre Winter lors de sa récente audition par les députés au cours du débat sur le « mariage pour tous ». Ce schéma de « l’incomplétude des sexes » est celui auquel aspirent spontanément les enfants, selon Christian Flavigny[4], également auditionné, car il leur permet de comprendre leur origine. Dans le même sens, Pierre Lévy-Soussan rappelait que tout enfant fantasme la « scène primaire », c’est-à-dire celle de sa propre création. Comment ces schémas, fondamentaux pour la construction de l’identité personnelle, peuvent-ils opérer dans le cadre d’une PMA ou d’une gestation pour autrui ? C’est-à-dire, selon J.-P. Winter, quand les parents « ont décidé *a priori* d’effacer l’un des partenaires » ? Ces psys redoutent que ces « bricolages de la filiation » privent l’enfant d’un récit « raisonnable » de ses origines, et qu’il ait à se débrouiller seul face à une généalogie « impossible car impensable ». Des arguments dont les défenseurs de la famille « traditionnelle » font naturellement leur miel.

Mais nombre de leurs collègues[5] ne partagent pas cet avis, rappelant par exemple que la différence des sexes s’incarne moins dans des personnes réelles (papa et maman), qu’elle se lit dans le regard de l’adulte, qui projette une image sexuée (garçon ou fille) sur l’enfant. 1 200 psychanalystes ont par ailleurs affirmé dans une pétition[6] que rien, dans le corpus théorique psychanalytique, ne les autorise « à prédire le devenir des enfants quel que soit le couple qui les élève ». Ils soulignent également que « la clinique de nombre d’entre nous avec des enfants de couples “homosexuels” atteste que

ce milieu parental n’est ni plus ni moins pathogène qu’un autre environnement ». L’essentiel restant la présence combinée de liens affectifs et de figures d’autorité, qui ne sont en aucun cas le monopole du couple hétérosexuel.

Xavier Molénat

---

1 W. Rault, « La difficile mesure de l’homoparentalité », Ined, *Fiche d’actualité*, n° 8, juin 2009.

2 G. Fond, N. Franc et D. Purper-Ouakil « Homoparentalité et développement de l’enfant : données actuelles », *L’Encéphale*, vol. XXXVIII, n° 1, février 2012 ; C. Fouteau et M. Turchi « L’homoparentalité dans les études scientifiques » *Mediapart*, novembre 2012.

3 M. Regnerus, « How different are the adult children of parents who have same-sex relationships ? Findings from the New Family Structures Study » *Social Science Research*, vol. XLI, n° 4, juillet 2012.

4 C. Flavigny, *Je veux papa et maman*. *« Père-et-mère » congédiés par la loi*, Salvator, 2012.

5 O. Vecho et B. Schneider, « Attitudes des psychologues français à l’égard de l’homoparentalité », *Psychiatrie de l’enfant*, vol. LV, 2 012/1.

6 « Des psychanalystes face à l’égalité des droits et au “mariage pour tous” », Pétition disponible sur www.petitionpublique.fr/PeticaoVer.aspx?pi=P2012N30808

Premières amours

Les enquêtes menées en France dans les dernières décennies du XX^e^ siècle[1] confirment qu'un « nouvel âge » de jeunesse sexuelle s'est mis en place. L'entrée dans la sexualité intervient dans un contexte général marqué par l'allongement de la jeunesse, lié à la généralisation de la scolarité secondaire et au recul du mariage. D'autre part, le contrôle des familles sur les sorties, les fréquentations et la vie sexuelle de leurs enfants adolescents, en particulier des filles, s'est profondément modifié : il ne procède plus par interdictions, mais par contrôles indirects, plus stricts pour les filles que pour les garçons. À la faveur de cet assouplissement des règles, la sociabilité juvénile s'est autonomisée. Elle s'appuie largement sur la fréquentation des pairs, et les rencontres amoureuses se font plus souvent que naguère loin du regard des adultes les plus proches. Ce nouvel âge est donc caractérisé par une autonomie privée des jeunes, acceptée par les

adultes, par une activité sexuelle non destinée à la reproduction et par un rapprochement des expériences des femmes et des hommes.

Premier rapport, âge égal

L'un des changements marquants des dernières décennies est en effet le rapprochement des âges des femmes et des hommes au premier rapport sexuel. Dans les années 1940, les femmes commençaient quatre ans plus tard que leurs homologues masculins. Dans les années 1950, l'écart était encore de deux ans (18,8 ans pour les garçons, 20,6 pour les filles). Dans les années 2000, l'écart relevé entre les deux sexes n'est plus que de quelques mois : 17,6 ans pour les filles, 17,2 ans pour les garçons. L'âge des femmes a donc baissé fortement, celui des hommes assez peu. Les plus grands changements se sont produits dans les années 1960, avant même que les moyens de contraception médicale se diffusent. Dans les années 1980 et 1990, l'âge au premier rapport s'est stabilisé, avant de tendre de nouveau à la baisse dans les années 2000. Cette stabilisation relative de l'âge au premier rapport est largement liée à la généralisation de l'éducation secondaire pendant la période.

Certaines différences méritent néanmoins d'être signalées. Les garçons font presque tous l'expérience de la masturbation dès la préadolescence. Chez les filles, cette expérience est souvent plus tardive. Les hommes continuent ainsi à faire l'apprentissage précoce d'un désir individuel sans relation à l'autre. En cela, ils se différencient des jeunes femmes, toujours majoritairement éduquées à considérer l'entrée dans la sexualité comme une expérience sentimentale, en tout cas relationnelle.

Les réponses à la question sur le motif principal qui avait poussé à avoir le premier rapport sexuel vont dans le même sens. Les garçons placent en tête le désir, la curiosité, ou la volonté de franchir une étape. Les filles indiquent plutôt l'amour, la tendresse, l'envie de faire plaisir au partenaire. Les premiers pas dans la sexualité avec partenaire sont d'emblée envisagés par les femmes comme une manière de tester leur capacité à nouer une

relation. Pour les hommes, c'est l'aspect d'apprentissage et de découverte de soi qui prime.

À partir de la fin des années 1990, dans près de neuf cas sur dix, les premiers rapports sont protégés (contre un sur deux au début des années 1970). La contraception orale a commencé à se diffuser dans les années 1970, avant que le préservatif prenne le relais, avec l'irruption du sida et le début des campagnes de prévention. Cependant, quand la confiance s'installe, les partenaires abandonnent assez vite le préservatif et passent à la pilule. Une norme contraceptive s'est installée chez les jeunes.

La fin de la clandestinité

L'initiation sexuelle s'effectue majoritairement pendant les études, mais cela n'a pas toujours été le cas. Les femmes et les hommes nés avant 1955 avaient en majorité fini leurs études et occupaient un emploi au moment de leur premier rapport. La baisse de l'âge au premier rapport et la prolongation des études font que le calendrier de l'entrée dans la sexualité se trouve désormais enchâssé dans le temps de la scolarité : 99 % des femmes de 18-19 ans (en 2006) et 96,5 % des hommes étaient en cours d'études à leurs débuts sexuels. Leurs partenaires sont le plus souvent dans la même situation, avec une petite différence entre les sexes cependant. Dans la génération la plus récente (18-19 ans), les premières partenaires des hommes sont des lycéennes ou des étudiantes à 95 %. Les premiers partenaires des femmes ne sont que 72 % dans ce cas : une forte minorité de femmes commence sa vie sexuelle avec un partenaire qui est déjà sorti du système scolaire, et est fréquemment un peu plus âgé.

Entre les années 1950 et aujourd'hui, le cadre des rencontres a beaucoup changé. Dans les générations anciennes (plus de 60 ans en 2005), les rencontres du premier partenaire se sont faites surtout au bal (environ 20 %), dans le voisinage (14 %) et dans des lieux publics (14 %), y compris les fêtes publiques. Les rencontres au travail (8 %) ou par la famille (8 à 9 %) étaient également citées. Dans les générations récentes, c'est le lieu d'études qui a pris le dessus. Parmi les 18-19 ans, un tiers des

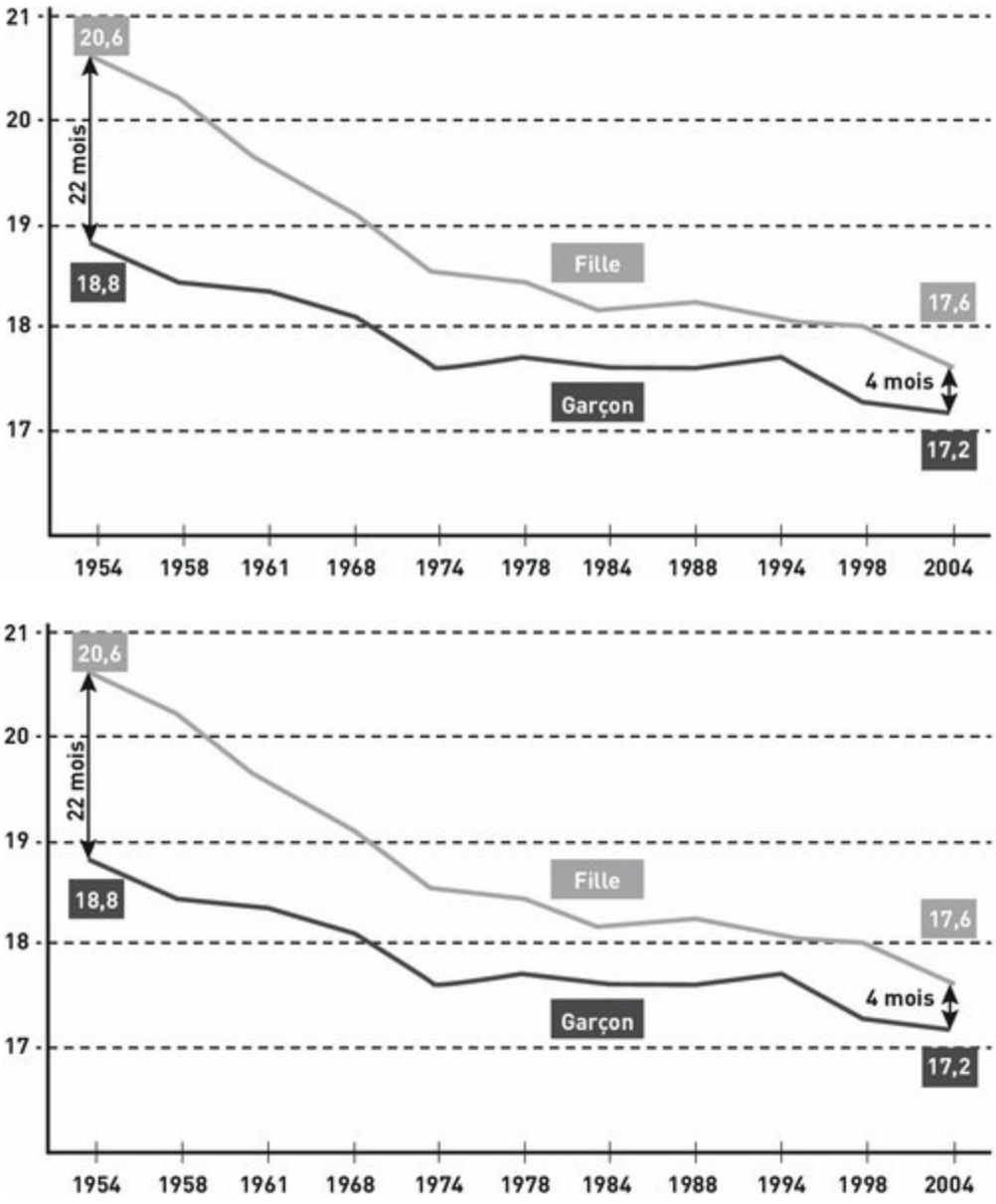
filles et la moitié des garçons ont rencontré leur premier partenaire de cette façon. Les filles signalent plus que les garçons les fêtes et les soirées entre amis (18 % et 7 % respectivement) et les vacances sont mentionnées par une personne sur dix.

Le lieu du premier rapport a évolué également au fil du temps. Pour les gens âgés de plus de 60 ans, cette expérience a souvent eu lieu en plein air : plage, forêt, champ et autres. C'est le cas des hommes plus que des femmes (31 % et 19 %). L'usage de ces lieux est évidemment lié à la clandestinité de ces premières fois, et à l'absence d'autonomie des intéressés. Les femmes, quant à elles, déclarent plus souvent des lieux liés à la formation du couple : le domicile conjugal, ou bien l'hôtel, assez souvent lors du voyage de noce.

Un amour pas très conjugal

Dans les générations récentes, les premiers rapports se déroulent massivement dans des lieux privés, majoritairement le domicile des parents de l'un des deux partenaires (dans plus de 70 % des cas), ou dans d'autres espaces privés empruntés, ce qui illustre la tolérance adulte contemporaine. Les couples n'ont plus besoin de recourir aux interstices de l'espace public, et les rapports en plein air déclinent irrémédiablement. L'évolution du cadre de la sexualité initiale au fil des générations traduit donc moins une libération sexuelle qu'une homogénéisation et une domestication de ce passage.

Âge au premier rapport sexuel, par sexe



Autre évolution notoire : l'entrée en sexualité signe de moins en moins souvent le début d'une histoire conjugale officielle. C'est sensible en particulier chez les femmes. Il y a quelque cinquante ans, deux tiers des femmes et un tiers des hommes découvraient la sexualité avec leur futur conjoint. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas que d'une personne sur dix (femmes et hommes). Parallèlement, l'âge à la première mise en couple, et plus encore à la première naissance, a beaucoup augmenté. Les premiers

rapports sexuels inaugurent donc, en France comme dans de nombreux pays, une période de « jeunesse sexuelle » de plus en plus longue, entre l'adolescence et l'âge adulte, pendant laquelle la sexualité se vit sans engagement conjugal, ce qui représente un changement surtout pour les femmes.

Si une socialisation initiale prolongée s'effectue pendant l'adolescence et la jeunesse, l'apprentissage de la sexualité se poursuit bien au-delà de cette période. La vie sexuelle adulte constitue une interminable socialisation secondaire, à travers le renouvellement des partenaires, la vie conjugale, voire la séparation. La diversification des expériences, la succession de périodes conjugales et de périodes sans partenaires stables, ainsi que les expériences vécues pendant la jeunesse avant un premier couple permettent aux acteurs de se familiariser avec des scénarios de relations sexuelles infiniment plus variés que lorsque leur activité sexuelle s'inscrivait strictement dans une relation conjugale avec un(e) partenaire unique la vie durant. Socialisation initiale et socialisation secondaire concourent ainsi à un considérable élargissement des possibles, pour les femmes comme pour les hommes, et les rendent disponibles pour une prolongation de la vie sexuelle aux âges avancés.

Michel Bozon

---

1 Les données présentées sont extraites de l'enquête « Contexte de la sexualité en France » (CSF), réalisée en 2006, auprès de 12 364 personnes de 18 à 69 ans.

La nouvelle éthique érotique

> *Malgré l'explosion du sexe facile, la quête de l'amour reste le Graal. À condition que cet amour, plus exigeant qu'autrefois, apporte épanouissement personnel et satisfactions charnelles…*

Ce ne sont pas seulement les conversations adolescentes qui adorent distinguer l'amour dit « romantique », au sens d'un sentiment vrai et fort, du simple désir sexuel. L'amour passion a toujours eu sa propre spécificité, notamment dans la littérature classique, avec par exemple Achille, le héros homérique, qui se fâche contre Agamemnon, parce que celui-ci lui a ravi non pas un simple « objet sexuel », mais Briséis, la femme qu'il aime ; ou le héros de Marcel Proust qui n'arrive pas à comprendre comment il a pu s'attacher aussi passionnément à une seule des nombreuses jeunes filles qui lui « donnèrent sur une plage ou une autre des instants de plaisir ». Et il

suffit aujourd'hui d'aller voir des films comme, par exemple, *L'Inconnu du lac*, *La Vie d'Adèle*, ou les adaptations du roman *La Princesse de Clèves* (par exemple *La Fidélité*), mettant en scène des amours homo ou hétérosexuelles, pour voir que, dans la perception contemporaine, l'amour ne se confond pas avec le désir sexuel, s'agissant de personnages qui tombent passionnément amoureux alors même qu'ils sont coutumiers des relations sexuelles sans lendemain.

La monogamie sérielle

Pourtant, si la distinction elle-même ne fait aucun doute, l'amour n'aurait-il pas été supplanté en pratique par le sexe facile, sous l'effet de l'accès des deux sexes à ce que l'on appelle la « monogamie sérielle », c'est-à-dire une succession de mises en couple à durée limitée qui a remplacé le mariage à vie ? La précarité des couples entraîne en effet mécaniquement une augmentation de l'offre sexuelle, qui renforce elle-même cette précarité en fragilisant les couples qui seraient tentés de se former durablement. Contrairement à la « Carte de Tendre » du XVII^e^ siècle qui mettait la « Mer dangereuse » de l'union érotique au terme d'un long processus d'interconnaissance des amants, la « Carte de Tendre » contemporaine conduit très vite les nouveaux partenaires aux relations charnelles de « Tendre sur Éros », avant d'aboutir, dans la majorité des cas, au retour des amants vers l'« Océan des nouvelles rencontres », typique de cette « peur de l'engagement » qui serait aujourd'hui, selon certains sociologues, l'une des principales causes de souffrance amoureuse.

Il est possible cependant que l'on prenne ici un effet – la peur de l'engagement – pour la cause d'un phénomène qui, suivant une hypothèse alternative, serait plutôt lié au niveau d'exigence des couples en devenir, que la liberté des mœurs a sensiblement accru au cours des dernières décennies. Au modèle de l'amour des mariages religieux traditionnels, comme chez les chrétiens – don de soi, soin mutuel et fidélité à vie –, ou chez les juifs – protection du foyer, travail pour l'épouse et devoir de l'honorer –, s'est en effet substitué un modèle qui inclut, dans les attentes

morales du couple, l'assouvissement et l'épanouissement charnel à égalité pour les deux sexes, en plus de l'attachement et du soin mutuel. Suivant ce tableau, ce n'est pas le sexe qui aurait supplanté l'amour, mais plutôt l'amour qui a inclus les exigences du sexe libre et imaginatif, en rapatriant dans les couples « normaux » toutes sortes de pratiques réservées autrefois au sexe hors mariage. Si l'on s'en tient aux études sur le sujet (par exemple l'enquête Inserm sur la sexualité de 2006), ou encore à la représentation cinématographique du couple amoureux qui, contrairement à la comédie romantique d'il y a cinquante ans, offre des tableaux vraiment détaillés de l'assouvissement sexuel, on voit que le sexe ordinaire inclut désormais la plupart des pratiques que Sigmund Freud appelait des « perversions », mais qui sont aujourd'hui complètement adoubées telles que l'homosexualité, la masturbation, le sadomasochisme, la sodomie ou l'usage sexuel de la bouche – la pédophilie étant la seule perversion freudienne encore incluse dans ce que la classification de l'Association américaine de psychiatrie (DSM5) nomme des « paraphilies ».

Comme « un enfant qui bande »

La nouvelle éthique de l'intime qui ressort de ce tableau est exigeante, car elle offre à chaque partenaire la liberté de rompre une relation qui ne le satisfait plus ni sur le plan moral, lorsque son bien-être et sa liberté sont menacés, ni sur le plan charnel, lorsque le désir s'évanouit, ce qui explique la porosité des couples actuels et le souci d'y regarder à deux fois avant de s'engager durablement. Mais cette éthique amoureuse est aussi beaucoup plus significative et fidèle à la chimie morale du sentiment amoureux, que des siècles de répression patriarcale (les hommes faisant à l'extérieur du mariage ce qui était interdit à leurs femmes) et de pudibonderie, opposant la retenue « naturelle » des femmes à la liberté sexuelle des hommes, ont systématiquement cherché à déguiser.

Les vertus éthiques et érotiques qui prévalent aujourd'hui pour les deux sexes sont beaucoup plus représentatives de ce que l'on sait en psychologie évolutionniste, en éthologie et en neurosciences sur la formation et les

supports neurologiques du désir et de l'attachement amoureux. On suppose en effet que le développement des mécanismes neuronaux de la motivation et de la récompense qui sous-tendent la recherche des plaisirs – y compris ceux associés aux drogues – est lié à l'avantage adaptatif qu'ont représenté, dans l'environnement ancestral, l'attraction sexuelle, mais aussi l'attachement parental pour mener les petits à l'âge adulte. Roland Barthes disait qu'un amoureux est « un enfant qui bande », ce qui est une façon imagée de rappeler la présence, dans le couple, de la soumission voluptueuse à celui ou celle qui vous protège et vous désire tout à la fois, auquel vous êtes d'autant plus attaché qu'il a la liberté d'en choisir un(e) autre. C'est cette liberté qui rend exquis le soin qu'il vous prodigue, et surtout le plaisir qu'il a à recevoir vos propres soins éthico-érotiques.

Patrick Pharo

Le principe d'Héloïse

« Bien que le nom d'épouse paraisse plus sacré et plus fort, j'aurais mieux aimé pour moi celui d'amie, ou même, sans vouloir te choquer, celui de concubine et de putain. » C'est par ces mots que l'étudiante Héloïse exprimait, au XII^{e} siècle, sa dévotion amoureuse, morale et charnelle, au philosophe Abélard, dans une correspondance devenue fameuse à cause du triste sort que l'oncle d'Héloïse infligea au philosophe, en le faisant émasculer par ses sbires après qu'il eut épousé sa nièce !

Si l'on élargit, dans le contexte contemporain d'égalité des sexes et des orientations sexuelles, ce souci éthico-érotique au soin réciproque de l'amoureux (se) pour l'amoureuse(x), et si l'on utilise le mot « putain » également au masculin, on pourrait formuler sous le nom « principe d'Héloïse » le point clef d'une nouvelle éthique de l'intime qui pose le plaisir et le bien-être de l'aimé(e) comme condition du sien. Ce genre d'exigence résulte en effet de la profusion de l'offre sexuelle qui fragilise les amours en devenir, mais aussi de l'intégration dans les amours licites de ce que la tradition biblique nommait pornéïa, qui signifie en grec impudicité, fornication, prostitution… Désormais, la *pornéïa* n'est plus l'apanage de la prostitution, et les promesses du sexe imaginatif et impudique ont été réintégrées dans les attentes morales des couples contemporains (ce qui rend du reste plutôt insolite la poursuite de la répression contre le travail du sexe).

Patrick Pharo

Jusqu’où peut-on être infidèle ?

> *Du simple écart à la double vie, l’infidélité prend plusieurs formes. Certaines sont tolérées, d’autres beaucoup moins. Pourquoi ?*

La fidélité au conjoint est généralement définie comme le respect de l’exclusivité sexuelle. Pourtant un conjoint « fidèle » selon cette définition l’est-il vraiment s’il ne fait jamais l’amour à sa conjointe, s’il préfère dormir avec le petit dernier-né, ou encore passer ses soirées à jouer à l’ordinateur ? Ces surinvestissements (envers l’enfant, envers le jeu) sont aussi des infidélités puisqu’ils ont pour principe de faire passer la relation de couple au second plan et de la déserter. Qu’on le regrette ou qu’on l’approuve, la norme de fidélité passe prioritairement par le corps. Soit parce qu’il matérialise l’attachement et la possessivité (l’amoureux se sent prioritaire du corps de son conjoint), soit parce que l’on considère que le corps et le cœur ne font finalement qu’un et qu’il n’est donc pas possible d’être physiquement infidèle, sans l’être aussi mentalement.

Les formes de l’infidélité

Tout comme les Inuits disposent de nombreux mots pour signifier la neige en fonction de son état qu’elle soit lourde, craquante, poudreuse, glacée… Il faudrait que notre vocabulaire dispose de plusieurs mots pour désigner l’infidélité. Il serait en effet nécessaire de distinguer une passade ponctuelle « one shot » et une relation qui dure. À l’intérieur des relations adultères durables, il faudrait détailler toute une gradation allant du « sex-friend quatre heures pour le goûter » à l’amant fidèle et régulier.

Une entorse ponctuelle, comme toute exception, conforte la règle. Les hommes-pères ou les femmes-mères peuvent échapper à l’enfermement identitaire à leur seul rôle parental en s’autorisant une escapade passagère. La culpabilité faisant son travail, cet écart ne met pas en danger la relation mais la renforce.

Mais dès que l’infidélité se prolonge, elle attaque plus durement la relation. D’un point de vue normatif, l’infidélité « tolérable » se doit d’être courte et de porter en elle la trace de dysfonctionnements imputables à l’autre conjoint. Les mêmes journaux de la presse féminine qui suggèrent en juin à leurs lectrices d’oser une sexualité estivale sans contrainte, conseillent à la rentrée de revenir à la norme de fidélité. Comment sinon,

semblent dire les psychologues et psychanalystes Don Lusterman, Christophe Fauré, François St Père ou Steven Solomon, remettre à flot un bateau percé ? Une relation adultère qui dure ne déprécie pourtant pas toujours l'amour porté au conjoint, mais même dans ce cas, elle est toujours destructrice pour les fondements de la relation car elle suppose une construction progressive, étape par étape, patiente mais inéluctable avec un tiers extérieur au couple. Il ne s'agit pas forcément de construire à la place, seulement parfois de construire à côté de ; mais cette construction a pour effet de ne plus pouvoir envisager le couple dans sa fonction première de protection face au monde. D'un côté le bastion du couple, petit mais héroïque, de l'autre la société qui le menace. Le couple porte bien en lui cet idéal agonistique « nous contre tous ». Or les amants, en construisant eux aussi leur refuge intime, en élevant les murs de complicité de leur propre donjon empli de leurs propres secrets placent le conjoint en tiers exclus et sabotent le mythe fondateur du couple.

L'amant, plan B ou substitut ?

Le ou la conjoint(e) peut encore garder foi dans la relation tant qu'il nourrit la certitude d'être le ou la « préféré(e) ». La première manière de signifier cette préférence revient à entretenir l'autre dans la conviction qu'il sera toujours soutenu en priorité par rapport à quiconque. Avoir la preuve que l'être aimé sera là dès que le besoin d'assistance s'en fait sentir aide à atténuer la blessure narcissique de l'infidélité. Les témoignages d'enquêtes abondent pour montrer que le plus douloureux pour le conjoint trahi n'est pas de se sentir trompé mais désaimé (baisse d'affection, baisse de désir, surcroît d'agacements…). L'amant n'est plus perçu comme une insignifiante « erreur de casting » mais comme un « plan B », « capitaine du bateau de secours » avec qui le conjoint se sent en permanence comparé. Le stade suprême de l'hémorragie narcissique advient quand l'amant est présenté comme un parfait « substitut ». Hier, se pensant unique, l'individu « trompé » doit alors se redéfinir comme « interchangeable ». Ainsi, à la blessure de trahison s'ajoute celle de l'effondrement de la confiance en soi.

Que vaut, en effet, son regard attentif et aimant s'il peut si aisément être remplacé ?

Plus l'individu écorché endure de blessures simultanément et plus son amour-propre le pousse à la séparation. Aussi, les personnes qui se plaisent dans des relations multiples, évitent-elles, sauf si c'est dans leur projet, de provoquer leur conjoint. Lorsque Karine donne, par exemple, rendez-vous à Peter, elle signale juste à son conjoint qu'elle l'a « croisé » (transformant, dans son récit, la rencontre programmée en imprévu fortuit). Si elle doit passer une soirée avec son amant, elle masquera son impatience en prenant bien soin de présenter cette sortie comme une corvée professionnelle à laquelle elle ne peut malheureusement pas échapper. Elle enverra un texto avant même de rentrer, pour assurer son conjoint qu'elle s'ennuie à mourir et qu'elle a hâte d'être de retour. Mais ces atténuations sonnent au contraire aux oreilles du conjoint habitué comme des ruses donc des alarmes. Si la personne n'instaure pas un climat de complicité en se livrant pleinement dès le début, les échanges ultérieurs ressembleront à des parties de cache-cache ruinant une complicité patiemment acquise. Quand la distance entre le vécu et le raconté croit, le mieux qu'a à faire le conjoint, c'est de ne plus poser de question du tout à l'être aimé, pour éviter d'instaurer un climat de contrôle amenant à le faire mentir (sauf à vouloir ensuite perversement lui reprocher ses mensonges).

L'infidélité met en danger le couple dès que l'un des deux membres n'a plus de prises sur l'autre. Mais le sentiment d'avoir été « trompé » dépasse largement la question de l'exclusivité sexuelle. Elle concerne tous les moments où l'individu perd la connaissance, qu'il croyait acquise et familière, des engagements contractés par l'autre envers lui.

Pascal Duret

Le choix du cœur, le poids des origines

> *Les enfants d'immigrés tentent de concilier les nouvelles normes de la vie à deux tel le libre choix du conjoint, avec les attentes de leurs parents*

Qui se ressemble s'assemble, dit le proverbe. En sociologie, on utilise plutôt le terme d'endogamie pour qualifier cette tendance à choisir son conjoint à l'intérieur d'un groupe (social, culturel, professionnel, religieux, ethnique). L'enquête « Trajectoire et origines » de l'Ined/Insee réalisée en 2008 confirme que cette réalité existe toujours en France : la grande majorité des descendants d'immigrés vivent en couple avec un conjoint de même origine (61 %). Ce conjoint est soit un descendant d'immigré, comme eux (22 %), soit un immigré (39 %). Dans les deux cas, ils sont originaires du même pays que les parents.

Toutefois, ces chiffres, comme souvent, masquent de grandes différences. Par exemple, 65 % des descendants d'immigrés d'origine turque se marient avec un conjoint venu du pays d'origine des parents, alors qu'ils ne sont que 26 % parmi ceux d'origine algérienne, 43 % parmi ceux d'origine marocaine et tunisienne et 51 % pour ceux d'origine sahélienne. C'est dans le groupe des descendants d'immigrés d'origine algérienne que l'on obtient le taux d'unions mixtes le plus élevé (47 %).

Un contexte postmigratoire

Dans leurs décisions conjugales, les enfants d'immigrés restent tributaires des normes matrimoniales relevant de l'univers culturel et religieux de leurs parents, tout en se forgeant des aspirations personnelles dans le contexte de la société française grâce aux médias et aux échanges avec leurs pairs. Ainsi, ils savent souvent que leurs parents souhaitent un mariage endogame, c'est-à-dire au sein du groupe d'appartenance. Dans le contexte postmigratoire, cette norme s'est progressivement transformée et vise désormais un mariage au sein du même groupe ethnoculturel dans un sens plus large. Si une partie des enfants y souscrit et s'unit à un conjoint du pays d'origine des parents ou à un descendant d'immigrés comme eux, d'autres en revanche s'y opposent et décident de former ce qui est appelé un « couple mixte ».

L'endogamie procure la satisfaction de partager un même système de valeurs culturelles. Toutefois, notre enquête qualitative montre que les descendants d'immigrés se sont aussi progressivement approprié les valeurs conjugales contemporaines. Ils ont « mixé » les attentes parentales (préservation des origines) avec celles de la société moderne (équivalence des positions sociales et bonne entente entre les partenaires).

Trois profils de couples

Notre enquête qualitative auprès d'une centaine de descendants d'immigrés a permis d'identifier trois profils de l'entre-soi conjugal.

1 - L'entre-soi hérité. Il perpétue le modèle parental. Les descendants d'immigrés proches de ce type, comme Ayda âgée de 28 ans et d'origine turque, semblent peu enclins à déroger aux règles posées par les parents, ils conçoivent que : « Pour moi, c'étaient des vacances normales, mais pour eux, c'était la discussion sur mon futur mariage. (…) Un jour les parents de mon mari sont venus à la maison, ils étaient assez ouverts. Ma belle-mère était institutrice. Elle était bien habillée. Moi, je ne pouvais jamais m'habiller comme elle, j'étais sous l'emprise de mes parents. Je me disais : si je peux changer de vie, pourquoi pas ? Mais je n'avais pas encore vu mon futur mari. (…) Je ne me rendais pas compte que le mariage s'imposait… Quand j'ai dit non à ma mère, que je voulais attendre encore, tout s'est écroulé : comment pouvais-je dire non à un mariage proposé par mes parents ? »

2 - L'entre-soi négocié. Les descendants d'immigrés ne remettent pas en cause la norme endogamique, mais ils effectuent un travail de réinterprétation de cette norme. Le lien conjugal s'élabore alors à partir d'une synthèse subtile entre les normes et exigences du milieu familial et une interprétation plus individualiste de ce cadre normatif, permettant aux jeunes adultes d'adopter des conduites proches de celles de leurs pairs de la population majoritaire (se rencontrer librement, s'aimer et se fréquenter avant de décider de vivre ensemble). Toutefois, à la différence de ces derniers, le couple ne s'établit ensemble qu'une fois marié. Expression de l'entre-soi négocié, le « mariage halal » comme celui de Kheira âgée de 37 ans et d'origine algérienne apporte une forme de certification dans un contexte soumis à d'autres normes.

« Je suis allée avec ma mère à une fête organisée par une voisine de quartier. (…) J'ai juste aperçu son fils en train de danser. C'est par la suite, lors d'une autre fête, que l'on a commencé à discuter. J'étais avec un groupe de copains et l'un d'eux m'a présentée. (…) Il connaissait mon père : ils se voyaient beaucoup en ville. Par la suite, on s'est vu un petit peu, quand je suis partie en vacances, on est resté en contact par téléphone. (…)

Dès le début, je lui plaisais, il me plaisait, ça, c'est sûr et certain et puis quand on discutait, on avait les mêmes buts, on avait la même façon de penser, c'est grâce à ça que l'on s'est retrouvé. »

3 - L'entre-soi émancipé. Il concerne des couples qui s'unissent par affinités et intérêts partagés. Si les deux conjoints sont de même origine, l'endogamie n'est pas volontaire. Par exemple, Karima âgée de 29 ans, d'origine algérienne, a choisi librement son compagnon, Xavier, et l'a imposé à sa famille.

« À partir du moment où j'ai dû voler de mes propres ailes, je n'ai jamais rien demandé à quiconque. Je me suis débrouillée par moi-même. Personne ne doit décider à ma place. (…) Je voulais me mettre en ménage (…), alors je suis allée chercher ma mère. Xavier nous attendait dans la voiture. Elle a été surprise de voir mon mari. Nous l'avons emmenée manger chez nous. (…) Maintenant, elle l'adore ! »

Ainsi, le choix conjugal des descendants d'immigrés s'élabore dans ce jeu complexe entre désirs et affinités individuels d'une part, et affiliation à un groupe et perpétuation de ses valeurs d'autre part. Les facteurs qui interviennent pour faire le choix sont complexes (socialisation familiale, scolarisation, ségrégation ou discrimination).

Cependant, une chose est sûre : prétendre que les couples mixtes seraient plus intégrés que les couples endogames n'a aucun sens aujourd'hui, car la question de l'intégration relève avant tout de l'accès aux droits.

Emmanuelle Santelli et Beate Collet

Mariage arrangé-Mariage forcé

Le mariage arrangé correspond à une situation où les parents (ou la famille élargie) choisissent le conjoint de leurs enfants. Les enfants adhèrent à la proposition faite et formulent leur consentement. Pour cette raison, il n'existe aucun moyen d'en évaluer le nombre.

Le mariage forcé résulte, lui, d'une contrainte, voire de la violence : le « consentement », généralement des jeunes femmes, est obtenu à la suite des pressions subies (morales, affectives, physiques). La plupart des mariages forcés sont initialement des mariages arrangés, mais face à la résistance des filles qui refusent de devoir se marier, leurs parents en viennent à leur imposer l'alliance. Des dispositifs existent aujourd'hui pour accompagner ces jeunes filles.

Pourquoi se marie-t-on encore ?

> *De moins en moins fréquent, le mariage semble passé de mode. Pourtant, cette forme d'union prend aujourd'hui un sens nouveau, loin du carcan dont on l'a affublé.*

La majorité des jeunes mariés répondent qu'à un certain stade de leur union, ce choix leur est paru « évident », « naturel », entérinant, le plus souvent à leur insu, la puissance des normes sociales dans un domaine aussi intime que leur amour. Certes, les couples mariés demeurent le modèle dominant (73 % des couples en 2011) par rapport aux pacsés (4 %) et aux unions libres (23 %). Néanmoins, on assiste depuis quarante-cinq ans à une nette diminution du nombre de mariages enregistrés à l'état civil chaque année : de 400 000 en 1970 à 240 000 en 2014. Le mariage hétérosexuel

subit la concurrence sévère de l'union libre depuis les années 1970, et celle du pacs depuis les années 2000. À partir de 2011, trois mariages sont célébrés pour deux pacs. La loi Taubira dite « mariage pour tous » ne semble pas bousculer l'inévitable recul du mariage : environ 7 000 pacs et 7 000 mariages de personnes de même sexe sont signés chaque année depuis 2013. D'un point de vue statistique, le pacs est désormais un choix aussi normal et évident que le mariage. Quelles sont donc les motivations des jeunes mariés ?

Le souhait de fonder ou d'officialiser une famille figure à la première place des raisons que les personnes interrogées[1] par l'Ined en 2013-2014 ont énoncées pour justifier leur mariage, qu'il ait eu lieu en 1970 ou en 2010. La famille conserve une place importante dans le cœur des Français, en particulier pour ceux qui sont mariés. Pourtant, le mariage n'est plus, juridiquement et socialement parlant, le seul moyen de faire famille. Ceux qui justifient ainsi leur acte ont donc surtout une certaine idée de la famille : ils ont en moyenne plus d'enfants et ont une conception plus différentialiste des rôles masculins et féminins[2]. De fait, dans les familles où les parents sont mariés, les femmes sont plus souvent mères au foyer que dans celles où ils sont en union libre ou pacsés.

Deuxième explication, la proportion de couples choisissant de se marier « pour des raisons administratives et géographiques » a relativement progressé au cours de ces dernières années. Les époux intègrent souvent dans ce registre général des intérêts financiers peu faciles à énoncer en tant que tels. Même si les futurs mariés insistent beaucoup sur l'idéal de l'échange et du partage entre eux, la proportion de mariages établis sous contrat (plutôt que sous le régime général de communauté réduite aux acquêts) a crû depuis vingt ans. D'après l'enquête « Patrimoine 2012 » de l'Insee, ce choix concerne principalement les plus aisés et ceux qui ont déjà été unis officiellement. Les couples mariés disposent en moyenne d'un patrimoine plus élevé que les couples pacsés ou en union libre. Deux types de population largement opposés semblent donc actuellement privilégier le mariage : un profil urbain, aisé, fortement diplômé notamment de grandes écoles et un profil rural, lié notamment à l'artisanat et au commerce. Les

hommes qui sont exclus du marché de l'emploi le sont également du marché matrimonial. Même s'il n'est pas assumé comme tel par les couples, le mariage est aussi un choix économique et social.

Aujourd'hui, le mariage est une preuve d'amour

La proportion de personnes qui déclarent se marier pour des raisons religieuses est minoritaire en France. Cependant, l'argument religieux est relativement plus souvent énoncé en 2010 qu'en 1970, époque où le passage à l'église était une tradition sociale autant que religieuse.

Finalement, de nos jours, l'explication la plus profonde du mariage réside peut-être dans cette idée de « foi », qu'elle soit religieuse ou laïque. Actuellement, le mariage est souvent présenté par les époux comme une « preuve d'amour ». Si la génération des baby-boomers a tenté de remettre en cause les institutions en montrant que l'amour n'avait pas besoin du mariage, une partie de leurs enfants cherchent au contraire à redonner du symbole à cet acte légal. Le contexte a, il est vrai, fortement changé. Le mariage n'occupe plus la même place dans la formation du couple que dans les années 1970. Il n'est plus le sésame qui lui permet de s'installer puisque la cohabitation est devenue un préalable essentiel. Dans la mesure où il n'est plus une obligation, le mariage peut s'auréoler d'une forme de distinction par rapport aux autres formes d'union. Il tire paradoxalement sa puissance de son caractère de plus en plus facultatif.

Quand tous les indicateurs statistiques montrent que la pérennité du couple n'est pas une mince affaire, le mariage donne de la visibilité au couple. Il ne sert plus à l'initier mais à valider son existence et sa force aux yeux de tous. L'importance accordée aux festivités depuis une quinzaine d'années en est l'expression la plus directe. Les noces ne sont plus une simple réunion familiale signant l'entrée des jeunes dans la vie adulte. Elles occasionnent de somptueuses fêtes où chaque détail est soigneusement et longuement pensé pour être personnalisé à l'image des époux. Plus que la

marque d'entrée dans le rang de la vie conjugale et familiale, les noces sont devenues des scènes d'expression d'un couple qui préexiste désormais à son officialisation. À une époque où la quête de visibilité des individus paraît essentielle, le couple trouve dans le mariage un contexte idéal d'exposition et de valorisation de lui-même qui permet d'en conforter l'existence.

Florence Maillochon

Le couple à l'épreuve des préparatifs

Le plus « beau jour de la vie » a changé de sens. Il est devenu une forme d'injonction, dont la réalisation permet d'évaluer l'intensité et la solidité du couple ainsi que sa capacité à se projeter.

C'est la raison pour laquelle la durée des préparatifs du mariage n'a cessé d'augmenter depuis vingt ans. Il est désormais convenu d'y consacrer un an, voire plus. Cette période d'intense travail et de réflexion constitue une sorte d'épreuve, au sens physique du terme, pour les futurs mariés. Les préparatifs relèvent de la véritable performance sportive ; ils exigent des compétences multiples et en partie contradictoires : endurance et résistance d'une part, souplesse et réactivité d'autre part. Planification (rétroplanning) ; organisation et coordination des prestataires ; adaptation aux aléas ; conciliation des attentes de chacun ; rédaction des invitations, des vœux des mariés, des remerciements ; animation (jeux pour la soirée, choix des musiques) ; choix des tenues et de la décoration… sont autant d'aptitudes nécessaires à la préparation du mariage « plus-beau-jour-de-la-vie ». L'engagement total, presque religieux du couple – et en particulier de la future épouse – dans cette préparation, lui confère une nouvelle portée symbolique. Les préparatifs s'apparentent à une forme d'épreuve ordalique que s'imposent les partenaires, comme si la qualité des préparatifs n'engageait pas seulement la réussite de leurs noces, mais aussi celle de leur vie de couple.

Florence Maillochon

« La préparation des noces : une nouvelle forme d'engagement conjugal ? », intervention au Congrès de l'Association française de sociologie, 29 juin-2 juillet 2015, Saint-Quentin-en-Yvelines.

Le mariage homosexuel se banalise

Selon l'Insee, 241 292 mariages ont été célébrés en France en 2014, dont 4 % de mariages célébrés entre personnes de même sexe. L'augmentation globale du nombre de mariages entre 2013 et 2014 provient ainsi uniquement de cette seconde catégorie. Dans le même temps, le nombre de mariages hétérosexuels s'est quasiment stabilisé. L'Insee note que ceux-ci sont en baisse depuis 2000, et de plus en plus tardifs. Ils sont aussi moins fréquents, car les générations récentes se marient moins que les précédentes. La

saisonnalité des mariages est fortement marquée avec un pic de mai à septembre, suivi d'une baisse à l'automne. Toutefois, ce phénomène est moins marqué pour les couples homosexuels : relativement à l'ensemble des mariages, ils ont été plus nombreux à se marier durant les mois d'hiver. Leur part a atteint 7,3 % entre janvier et mars 2014 mais était de 3 % au mois d'août 2014. Enfin, des disparités subsistent selon les territoires : plus de 20 % des mariages homosexuels ont été célébrés en 2014 dans des communes de 200 000 habitants ou plus, contre moins de 10 % pour les mariages hétérosexuels. Paris arrive en tête puisque les mariages entre personnes de même sexe ont représenté 13 % de l'ensemble des mariages de 2014. Rennes se place en deuxième position (10 %), puis viennent Bordeaux, Montpellier et Lyon (8 à 9 %). Enfin, si l'on se marie moins dans les petites communes quand les deux conjoints sont de même sexe, cela ne signifie pas que l'on ne s'y marie pas. En effet, plus de 13 % des mariages de couples de même sexe ont été célébrés dans des communes de moins de 1 000 habitants, contre 16 % pour les couples de sexe différent. Au total, sur les 36 700 communes du territoire, 28 200 ont célébré au moins un mariage en 2014, et 4 500 environ ont célébré au moins un mariage entre personnes de même sexe.

Emmanuelle Picaud

V. Bellamy, « Une légère hausse due aux mariages entre personnes de même sexe », *Insee Focus*, n° 55, mars 2016

---

1 W. Rault et A. Régnier-Loilier, « La première vie en couple : évolutions récentes », *Population et sociétés*, n° 521, avril 2015.

2 W. Rault et M. Letrait, « Formes d'unions différentes, profils distincts ? Une comparaison des pacsé(e) s en couple de sexe différent et des marié(e) s », *Sociologie*, vol. I, n° 3, 2010.

Les chantiers de l’amour conjugal

> *Et si la coopération était le secret des couples durables ? Elle peut se mettre en œuvre à trois niveaux : parental, domestique et amoureux.*

Parler de coopération pour désigner les échanges qui régissent le couple peut paraître étrange dans la mesure où l’engagement a ici une base sentimentale ; c’est l’amour qui, en théorie du moins, dirige nos conduites en couple, ou le désamour quand la relation se casse.

L’amour cependant, dont nous parlons volontiers au singulier, n’est ni homogène, ni invariable : il présente plusieurs composantes (émotionnelles, sentimentales et mentales) intimement enchevêtrées et bien différentes. L’amour-passion, par exemple, est à l’opposé de l’amour universel et inconditionnel de la tradition chrétienne, le désir physique n’exprime pas les mêmes attentes que la tendresse complice, etc. Or, à l’intérieur de cette diversité, certaines séquences des relations conjugales prennent typiquement la forme de chantiers coopératifs, pouvant porter sur toute sorte de projet, allant du bricolage domestique à la préparation d’un voyage.

La coopération parentale

Parmi ces chantiers, il en existe un qui n’est vraiment pas comme les autres, entraînant puissamment le couple, le subordonnant jusqu’à parfois le faire disparaître : le désir d’enfant et la formation du couple parental. Après la première phase conjugale, où chaque jour est une découverte mutuelle, fréquemment s’installe la vague sensation que le couple s’enfonce dans la routine, qu’il a moins de choses à se dire, qu’il s’éteint un peu. C’est alors que les projets coopératifs deviennent encore plus essentiels, et surtout le plus important d’entre eux : avoir un enfant.

Le désir d’enfant délivre du malaise consécutif à l’entrée dans la deuxième phase de la vie conjugale, en propulsant les conjoints dans une coopération dont ils imaginent mal à quel point elle va les entraîner avec force et de façon définitive. Ils vont former une véritable équipe de travail, devenir un couple parental, dès avant la naissance, pour la vie. Organisation matérielle, choix pédagogiques, à chaque alternative qui se présente, face à

chaque difficulté à résoudre, l'équipe se mobilise et discute, habituellement autour d'un leader, qui est la plupart du temps la femme.

Le couple parental a une telle puissance d'entraînement qu'il relègue le couple conjugal à la portion congrue. Même à la Saint-Valentin, si une table pour deux avec chandelles est réservée, on parlera des enfants, parce que l'amour pour eux est le plus inconditionnel de tous. Mais aussi parce que la forme coopérative, les yeux rivés vers un objectif commun, produit un élan incomparable. Cela, même si les tâches sont rarement interchangeables, les mères assurant plutôt la logistique ménagère et les responsabilités éducatives, les pères une proximité relationnelle et ludique.

Dans l'idéal, le couple parental devrait pouvoir se maintenir et garder le même esprit coopératif quelles que soient les vicissitudes du couple conjugal ; l'équipe parentale autour de l'enfant est formée pour la vie. Mais quand le couple conjugal entre en crise, le conflit rejaillit très souvent sur le couple parental et le contamine, et il arrive que l'enfant soit pris en otage pour régler des comptes.

La faible coopération ménagère

La coopération ne s'installe pas toujours là où elle semblerait la plus évidente : dans le partage des tâches ménagères, par exemple. L'idée d'égalité entre les hommes et les femmes étant solidement établie désormais, on pourrait penser qu'un chantier équitable se développe facilement, balai et chiffon à la main. Il est d'ailleurs fréquent qu'il en aille ainsi au début du couple. Mais rapidement, les manières de faire de l'un n'étant pas celles de l'autre, le plus agacé des deux prend en charge la tâche ménagère pour résorber son agacement. Massivement, ce sont les femmes qui agissent ainsi, libérant les hommes pas toujours très motivés et qui peuvent dès lors, avec plus ou moins de mauvaise conscience, laisser se réinstaller le partage inégal. Le débat se déroule moins entre l'homme et la femme qu'entre le cerveau conscient de la femme et la force de ses habitus incorporés. « Je me dis que je suis bien bête de ne pas le laisser faire comme il fait, m'avait dit une femme, mais c'est plus fort que moi ! » La

force des habitus incorporés est souvent plus puissante que les projets conscients, que les idées dans la tête. Il ne suffit pas de décider de partager et que le mari se retrousse les manches, il faut aussi accepter que ce ne soit pas fait comme on a l'habitude de le faire, et dépasser le sourd malaise que provoque alors la dissonance intérieure. Car toute dissonance cognitive – ici entre un schéma incorporé et une pensée consciente – doit être résorbée. À la fin, c'est souvent le schéma incorporé qui gagne.

La faiblesse décisionnelle du niveau conscient entrave la constitution du partage des tâches ménagères comme chantier coopératif. Contre une illusion très répandue, il faut rappeler leur distribution très inégalitaire et la lenteur de l'évolution. Selon les enquêtes « budget-temps » de l'Insee, les femmes effectuent 4 h 01 de tâches ménagères par jour et les hommes 2 h 13[1]. Par ailleurs, l'essentiel des évolutions vers une répartition moins inégalitaire provient du remplacement d'activités féminines traditionnelles, comme la couture, par de nouveaux produits et services (mouchoirs jetables, plats préparés). En 24 ans, de 1986 à 2010, les hommes ont augmenté leur participation de 6 minutes[2], et cela provient pour l'essentiel du temps passé avec les enfants, car les « nouveaux pères », eux, ne sont pas une légende. L'inégalité de répartition, plus ou moins bien acceptée, est alors intégrée dans un système d'échanges plus vaste et multiforme. Car tout s'échange dans le couple, du travail, de l'argent, des mots, des gestes, l'ensemble de ces flux contribuant à un sentiment global de satisfaction ou d'insatisfaction.

La coopération amoureuse

Ce sentiment global de satisfaction repose de plus en plus dans le couple contemporain sur une sorte de contrat affectif et psychologique qui prend typiquement une forme coopérative. C'est un engagement de bienveillance mutuelle et de soutien moral du partenaire, de renforcement de l'estime de soi défaillante, par une capacité d'écoute ou des petits gestes attentionnés. Dans une enquête récente sur les couples en crise, j'ai pu constater que c'est bien le défaut de cette coopération très particulière qui faisait sombrer les

couples dans une chute pouvant devenir vertigineuse. Les corps s'éloignent et évitent le contact, dans le lit, mais aussi simplement pour se croiser dans la cuisine. Les conversations s'étiolent, laissant la place au silence ou à de petites phrases agressives. Le désir de l'autre diminue mais aussi l'énergie vitale personnelle, comme si tout s'effondrait, le couple dans son fonctionnement intime ainsi que la présence aux choses, la passion pour la vie.

Nous disions plus haut que l'amour peut être analysé dans ses différentes composantes. Le coup de foudre ou la tendresse complice restent des expériences magnifiques, émotionnellement indépassables. Mais la composante la plus fondatrice du couple est désormais celle de la bienveillance partagée, du respect mutuel. Il suffit que cet engagement s'étiole pour que tout l'édifice amoureux et conjugal s'effondre. C'est un engagement coopératif, où chacun doit sentir que l'autre est membre de la même équipe et agit dans la même direction : celle de créer un espace de bien-être partagé.

Jean-Claude Kaufmann

---

1 L. Ricroch, « En 25 ans, moins de tâches domestiques pour les femmes, l'écart de situation avec les hommes se réduit », *in* collectif, *Regards sur la parité*, Insee, 2012.

2 *Ibid.*

Quand on aime on ne compte pas

> *Souvent tenu à distance dans les discours, l'argent se révèle pourtant une composante importante du lien conjugal.*

« L'argent ? On n'en parle pratiquement pas », me répond Edgar. Lorsque je lui rétorque qu'il faut bien gérer les dépenses du foyer, il admet difficilement que bien sûr, ils ont un compte joint, sans toutefois qu'aucune règle ne paraisse régir la manière dont lui et sa compagne l'approvisionnent. Sous la pression de mes questions, il ajoute avec un sourire : « Moi, je mets une somme fixe chaque mois et Laure…, c'est un peu quand elle veut ou quand elle peut… » Cette réticence à parler des affaires d'argent s'observe dans beaucoup de couples. Comme si, en amour, l'argent était interdit de séjour. « Les patients qui viennent consulter en

thérapie abordent plus spontanément la question de la sexualité que de l'argent partagé », constate le psychanalyste Bernard Prieur[1].

« Dans leurs propos, les couples rejettent explicitement tout ce qui est calcul interpersonnel, considéré comme contraire à l'idéal amoureux », ajoute de son côté la sociologue Caroline Henchoz, auteure d'une vaste enquête réalisée en Suisse[2].

Dans l'idéologie de l'amour romantique qui s'est imposée au cours du XX^{e} siècle, seuls les sentiments seraient censés cimenter le couple. Mais alors, comment se bricole l'économie familiale ? En 2010, selon l'Insee, 64 % des couples déclaraient mettre leurs revenus totalement en commun, les autres se répartissant pour moitié (18 %) entre ceux qui déclaraient une mise en commun partielle en fonction des salaires de chacun (logique de redistribution) et ceux (18 %) qui maintenaient leurs revenus totalement séparés (logique égalitaire)[3]. Mais toutes les enquêtes récentes révèlent une érosion de la mise en commun des biens, caractéristique des couples mariés et/ou avec enfants. Ce sont surtout les plus jeunes, et les couples les plus diplômés où le niveau de vie est élevé qui optent pour d'autres modes d'organisation. Pour autant, entre normes d'hier et modèles d'aujourd'hui, la répartition des ressources dans les couples est-elle aussi neutre que l'on voudrait nous le faire croire ?

Le sexe de l'argent

Aujourd'hui, dans la plupart des démocraties, les femmes se sont émancipées et ont gagné leur autonomie : en France, plus de 80 % des moins de 50 ans sont actives. Elles assurent en moyenne 40 % des ressources de la famille. Toutes les études montrent cependant la persistance d'une répartition sexuée des postes du budget familial. Reviennent aux femmes, les frais du quotidien (alimentation, habillement, dépenses pour les enfants) ; aux hommes, le paiement des factures et des impôts et les gros achats (logement, voiture…). Faut-il y voir, comme le suggèrent B. Prieur et Sophie Guillou, un différentiel entre la manière dont chaque sexe jouit de l'argent ? Le souci du quotidien, du bien-être et de

l'esthétique pour elles, une propension à afficher des signes de puissance pour eux ?

C. Henchoz s'est intéressée à la dimension économique des débuts de la relation amoureuse. Lors de la période de séduction, explique-t-elle, « la contribution masculine (restaurant, cadeaux…) est généralement accueillie positivement par les femmes, qui mettent en avant la galanterie de leur compagnon ». Pour cette sociologue, la générosité masculine correspond « aux attentes culturelles du genre ». Comme si « payer plus » était partie intégrante de l'identité masculine, et « recevoir » un attribut de la féminité. Même si, précise-t-elle, beaucoup de couples modernes se démarquent de cette conception traditionnelle et déclarent préférer les échanges égalitaires, peu dérogent à cette logique asymétrique du don.

Quand la femme gagne plus

L'argent serait-il alors un attribut de la virilité ? Si c'est le cas, que se passe-t-il lorsque la femme a un salaire plus élevé que son compagnon ? Aujourd'hui, une femme sur quatre est dans ce cas, et l'on peut prévoir, avec l'élévation du niveau scolaire des filles, une augmentation de ces chiffres dans les années à venir.

Il semblerait comme l'explique la sociologue Janine Mossuz-Lavau, que « le mythe de l'homme pourvoyeur ait la vie dure[4] ». Elle cite, entre autres exemples, le cas de Léonard, 26 ans, musicien dont la femme a un revenu supérieur au sien, qui avoue « un mélange de culpabilité et d'angoisse ». La moitié des femmes interrogées dans une étude Ifop de 2004, déclarait que « le salaire masculin doit être plus élevé ». En Suède, pays considéré comme l'un des plus avancé en matière d'égalité des sexes, les enquêtes montrent que, dans de tels couples, la division traditionnelle des tâches et des responsabilités persiste. Confortant la thèse de « la fin de l'homme » de la journaliste américaine Hannah Rosin, des études menées aux États-Unis attestent de dysfonctionnements érectiles pour les hommes lorsque la fiche de paye de madame est plus élevée, voire une tendance à l'infidélité pour pallier ce qu'ils perçoivent comme une menace pour leur masculinité[5].

On le voit, l'argent du couple n'est pas dépourvu de pouvoir symbolique. Il fonctionne sur le principe du don dont on attend quelque chose en retour : amour, reconnaissance, admiration… Un sentiment de toute-puissance peut animer le conjoint dominant (monétairement), conduisant parfois à humilier l'autre, voire à exercer une violence sournoise et destructrice. L'amour n'est pas toujours, comme le disait Pierre Bourdieu « une trêve miraculeuse où la domination semble dominée[6] ». En cas de divorce, il devient même une arme pour compenser les dommages affectifs et « régler ses comptes » avec l'autre…

Comme l'a bien montré la sociologue américaine Viviana Zelizer[7], les passions et les intérêts se combinent mutuellement dans le tissage des liens amoureux et de l'économie des couples. Dès lors, les usages de l'argent sont loin d'être anecdotiques.

Martine Fournier

Et les couples homos

Si le sexe influence la gestion du portefeuille dans les couples hétérosexuels, qu'en est-il dans les couples de même sexe ? Le sociologue Jérôme Courduriès a enquêté auprès des gays. Il observe des tendances presque identiques. La mise en commun des deux salaires est de moins en moins fréquente. Les contributions partielles (égales ou proportionnées aux revenus de chacun) se développent. Seuls les plus âgés optent encore pour le pot commun intégral. Le financement des achats s'opère principalement en fonction de leur usage : individuel ou collectif. Contrairement aux couples hétéros dans lesquels monsieur paie plus souvent la voiture, dans les couples homos, c'est l'utilisateur principal qui achète. Les cadeaux se font à tour de rôle, selon l'envie… Sauf en cas de revenus inégaux ou si l'un veut impressionner l'autre !

Maud Navarre

J. Courduriès, « L'argent chez les couples gays », in H. Belleau et C. Henchoz (dir.), *L'Usage de l'argent dans les couples : pratiques et perceptions des comptes amoureux. Perspective internationale*, L'Harmattan, 2008.

---

1 B. Prieur et S. Guillou, *L'Argent dans le couple. Peut-on s'aimer sans compter ?*, Albin Michel, 2007.

2 C. Henchoz, *Le Couple, l'amour et l'argent. La construction conjugale des dimensions économiques de la relation amoureuse*, L'Harmattan, 2008.

3 S. Pontieux, « La mise en commun des revenus dans les couples », *Insee Première*, n° 1409, juillet 2012.

4 J. Mossuz-Lavau, *L'Argent et nous*, La Martinière, 2007.

5 C. Munsch, « The effect of relative income disparity on infidelity for men and women », Congrès annuel de l'Association américaine de sociologie, 16 août 2010.

6 P.Bourdieu, *La Domination masculine*, 1998, rééd. Seuil, coll. « Points », 2014.

7 V. Zelizer, *La Signification sociale de l'argent*, Seuil, 2005.

Que reste-t-il de nos amours ?

> *Le grand âge met le couple à rude épreuve. Dépendance et prise en charge institutionnelle invitent à repenser le lien qui unit deux êtres.*

Se voyant vieillir, chacun s'imagine, se projette dans sa vieillesse, et dans un cadre de vie singulier où il se voit vivre seul ou en couple, dans une atmosphère qui lui convient ou qu'il redoute… Peu d'entre nous, sans doute, se projettent alors dans le cadre de vie très particulier que constitue un ehpad (établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes), même si nous y voyons entrer les autres et même si nous savons bien que cette hypothèse ne peut jamais être complètement exclue pour nous-mêmes ! Seul, il est déjà difficile de se réjouir de cette perspective mais ce n'est pas plus facile en couple, sans doute…

La dépendance dans la relation amoureuse

Le couple est en quelque sorte mis à l'épreuve non seulement de la dépendance mais également du traitement dont, dépendants, nous faisons l'objet. Il nous faut d'ailleurs souligner l'usage étonnant de ce terme « dépendance », comme s'il dispensait de répondre à la question de savoir de qui, vieillissant, je suis devenu dépendant. L'interdépendance qui a fait le couple, qui a structuré la relation amoureuse, se trouve, en quelque sorte, brisée lorsque l'un des deux membres du couple entre dans cette situation

qui le fait dépendre de l'autre, de façon unilatérale pour les actes de la vie quotidienne, ou de la vie sociale ou pour ses déplacements, sa nourriture, etc.

La dépendance vient alors forcément ébranler les bases sur lesquelles le couple s'est constitué, au point que l'autre, celui qui, peut-être, a conservé ses facultés physiques et mentales, change insensiblement de statut et se trouve alors en situation « d'aidant »[1]… Aidant « naturel », dit-on souvent et de manière parfaitement abusive, comme s'il était naturel de devenir le soignant de son mari, de son épouse, de son compagnon ou de sa compagne…

À domicile, chez soi, la situation est difficile à vivre. Mais c'est évidemment plus difficile encore lorsque l'un des membres du couple se voit contraint d'entrer en ehpad. Plusieurs configurations sont possibles évidemment : il entre seul ou les deux conjoints entrent ensemble… Dans la première hypothèse, la séparation de fait va forcément malmener le lien conjugal… Comment conserver en effet une intensité de relation, un minimum d'intimité, un face-à-face suffisant pour que l'amour puisse encore être dit, ressenti, sans trop de culpabilité pour celui qui n'est pas entré en établissement ? Les conditions de vie matérielles permettront-elles un « a parte » suffisant pour que les deux personnes lorsqu'elles se retrouvent puissent parler, s'entendre, se voir, s'étreindre, échanger quelques gestes tendres…

On imagine alors ce qu'il advient lorsque les deux membres du couple décident ou admettent d'entrer ensemble en établissement. Il se peut même qu'ils aient trouvé une chambre double, un petit appartement ou quelque chose qui ressemble à cela. Mais comment vivre la relation conjugale lorsque l'espace intime est régulièrement pénétré par du personnel, même bienveillant mais contraint d'accéder à tout pour aider, soigner, etc.

Qu'est devenu le lit conjugal d'ailleurs ? Certes, la qualité de la relation ne tient pas seulement au fait de partager le même lit mais comment fera ce couple pour se « retrouver » si même le lit ne leur est plus accessible ? On rétorquera que pourtant il arrive que des couples résistent à tous ces obstacles et c'est vrai. Il est même vrai que, parfois, des couples se forment

qui ne se connaissaient même pas avant de se rencontrer dans l'établissement. Mais ne nous y trompons pas : les quelques exemples que l'on met volontiers en valeur ne peuvent pas nous faire ignorer les difficultés que vont rencontrer les couples touchés par la dépendance…

Que reste-t-il du désir charnel, sensuel, sexuel lorsque le corps ou les corps se trouvent non seulement vieillis (la vieillesse parfois les embellit !) mais abîmés, déformés, handicapés, douloureux ? Que reste-t-il de la libido quand elle est tellement mise à mal que le désir le plus incarné est peut-être celui de mourir ? Que reste-t-il de l'amour quand la désorientation maladive empêche la reconnaissance de celui que l'on a tant aimé ? Comment se reconnaître encore dans le regard de celui ou de celle qui ne vous reconnaît plus ? Est-ce encore lui ? Est-ce encore elle ?

Qu'attends-tu de moi ?

Que reste-t-il alors de nos amours ? « Une photo, vieille photo de ma jeunesse », répondait Charles Trenet… Sans doute et cette photo peut avoir une importance considérable ! La voici témoin d'un passé, souvenir concret, évoquant l'histoire, la rencontre, l'amour, la vie. Cette photo, cet objet, entre les mains de l'un des membres du couple, d'un de leurs enfants ou même d'un membre du personnel, va devenir pour un instant au moins le support de la relation qui permettra de vivre encore une émotion, en couple, ensemble, une émotion d'amour.

Quand la dépendance malmène la relation qui fondait le couple, l'histoire vécue et, plus encore, le regard porté sur cette histoire devient fondamental, parce que cette histoire est l'incarnation de l'engagement tenu bon gré, mal gré, une vie durant. D'autant qu'à une époque où les couples se font et se défont, faire couple, c'est choisir de se relier durablement dans un contexte qui valorise l'éphémère.

Choisir de se relier durablement, mais le lien conjugal (qu'il y ait mariage ou non est en somme assez secondaire) unit encore les couples pour vivre quoi ? Une suite de profonds remaniements identitaires… C'est qu'il s'agit, en vieillissant, de remanier l'image que l'on a de soi-même et

ces remaniements successifs s’opèrent dans le rapport à l’autre, aux autres, au creux d’un jeu d’attentes réciproques. La question identitaire devient alors : toi qui me regardes vieillir, qu’attends-tu de moi ?

Cette question se joue chaque jour à l’intérieur du couple : toi qui m’as aimé, qui dis m’aimer, qui me regardes vieillir et devenir de plus en plus dépendant, d’une manière si difficile à vivre d’ailleurs, attends-tu encore quelque chose de moi ? Qu’attends-tu de moi ? Mais de la même manière, moi qui vieillis plus tôt, plus vite, moins bien que toi, qu’est-ce que j’attends de toi qui m’accompagnes, me soignes, m’aides ou qui refuses d’entrer dans ce rôle ?

Il arrive alors que les attentes soient plus positives qu’il y paraît. Il arrive que la rencontre amoureuse se prolonge, ou que secrètement d’abord puis sans gêne, de belles histoires d’amour s’inventent même au très grand âge, même en ehpad. Il arrive que sous la braise, le feu couve encore et que l’étincelle jaillisse à nouveau. Ce qui paraissait impensable existe bel et bien, le désir ne meurt jamais sans doute. Il arrive même que les personnels et les familles n’y voient pas d’inconvénients et ne cherchent pas à empêcher que cet amour s’incarne encore, soit vécu et vienne embellir les derniers jours d’une vie… Réjouissons-nous !

Michel Billé

---

1 79 % des sexagénaires vivent en couple à domicile. 10 % des sexagénaires vivant en institution ont un compagnon. Le défaut d'entourage, l'état de santé dégradé ou encore un besoin d'aide pour la mobilité et les traitements constituent les principaux facteurs expliquant l'institutionnalisation. Parmi les hommes, la solitude (célibat ou veuvage) est le principal critère alors que pour les femmes, ce sont les problèmes cognitifs. Source : « Vivre à domicile ou en institution : effets d'âge, de santé, mais aussi d'entourage familial », Insee France – Portrait social 2011.

Ont contribué a cet ouvrage

Alain Badiou
Philosophe, dramaturge et romancier. Il a récemment publié : *Éloge de l'amour*, avec N. Truong, coll. « Champs, Essais », Flammarion, 2009 ; *Métaphysique du bonheur réel*, Fayard, 2015 ; *La vraie vie*, Fayard, 2016.

Michel Billé
Sociologue, spécialiste des questions relatives à la vieillesse. Il a dirigé l'ouvrage *Lien conjugal et vieillissement*, Érès, 2014 et publié *La Tyrannie du bien vieillir*, éd Le Bord de l'eau, 2010, *La Société malade d'Alzheimer*, Erès, 2014.

Michel Bozon
Directeur de recherche à l'Ined, auteur de *Sociologie de la sexualité*, 3e éd., Armand Colin, 2013 ; avec Nathalie Bajos, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, 2008 ; *Pratique de l'amour. Le plaisir et l'inquiétude*, Payot, 2016.

Malek Chebel
Docteur en psychanalyse, anthropologue des religions, Malek Chebel est écrivain et essayiste. Il a publié *Le Kamasutra arabe, 2000 ans de littérature érotique en Orient*, Pauvert, 2006 ; *L'Érotisme arabe*, R. Laffont, Bouquins, 2014 ; *L'Inconscient de l'islam : Réflexions sur l'interdit, la faute et la transgression*, CNRS, 2015.

Sarah Chiche
Écrivain et journaliste pour le *Cercle Psy*.

Beate Collet
Sociologue, maîtresse de conférence à l'université Paris-Sorbonne. Elle a publié, avec E. Santelli, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Puf, 2012 et « Les choix conjugaux des

descendants d'immigrés à l'épreuve des parcours de vie », *Migrations-Sociétés*, n° 145, vol. 25, p. 107-120

Jean-François Dortier

Fondateur et directeur du magazine *Sciences Humaines*.

Pascal Duret

Sociologue, auteur de *Le Couple face au temps*, Armand Colin, 2007.

Helen Fisher

Anthropologue à l'université Rutgers du New Jersey. Elle est auteure de deux ouvrages traduit en français : *Histoire naturelle de l'amour. Instinct sexuel et comportement amoureux à travers les âges*, Robert Laffont, 1994, et *Pourquoi nous aimons ?*, Robert Laffont, 2006.

Eva Illouz

Professeure de sociologie à l'Université hébraïque de Jérusalem, directrice d'études à l'EHESS. Auteure de *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Seuil, 2012.

Nicolas Journet

Journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*.

Héloïse Junier

Psychologue et Journaliste.

Jean-Claude Kaufmann

Sociologue, auteur, entre autres, de *Un lit pour deux. La tendre guerre*, Lattès, 2015, et *Piégée dans son couple*, Les liens qui libèrent, 2016. À paraître : *Saint Valentin, mon amour*, Les liens qui libèrent, 2017.

Pascal Lardellier

Professeur à l'Université de Bourgogne. Dernier ouvrage paru : *Génération3.0. Enfants et ados à l'ère des cultures numérisées*, EMS, 2016.

Florence Maillochon

Directrice de recherche au CNRS, membre du Centre Maurice Halbwachs, elle est l'auteure de *La Passion du mariage*, Puf, 2016.

Jean-François Marmion

Rédacteur en chef du *Cercle Psy*.

Raphaële Miljkovitch

Professeure de psychologie du développement à l'université Paris-VIII, elle a publié *L'Attachement au cours de la vie*, Puf, 2001, *Les Fondations du lien amoureux*, Puf, 2009, et *L'Amour malin. Réussir sa vie amoureuse*, Philippe Duval, 2012.

Xavier Molénat Journaliste.

Maud Navarre

Journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*.

Ruwen Ogien

Philosophe, membre du laboratoire La république des savoirs, CNRS/ENS/ Collège de France. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Philosopher ou faire l'amour* (2013), *Mon dîner chez les cannibales et autres chroniques sur le monde d'aujourd'hui* (2015), *Mes mille et une nuits. La maladie comme drame et comme comédie* (2017).

Patrick Pharo

Chercheur en sociologie morale, il a récemment publié *La Dépendance amoureuse. Attachement, passion, addiction*, Puf, 2015 et *Ethica erotica mariage et prostitution*, Presses de Sciences Po, 2015.

Emmanuelle Picaud Journaliste.

Romain Pigeaud

Archéologue et préhistorien. Chercheur associé UMR 6566 « CReAAH », Rennes.

Jean-Philippe Raynaud

Psychiatre et psychothérapeute pour enfants et adolescents, PU-PH au CHU de Toulouse, il a, entre autres, codirigé (avec Jean-Claude Cébula et Danièle Guilbert) « Les copains : les liens d'amitié entre enfants et entre adolescents », *Enfance et psy*, n° 31, 2006/2.

Michel Reynaud

Psychiatre et chef du département de psychiatrie et d'addictologie à l'hôpital universitaire Paul-Brousse, président du Fonds Actions Addictions, créateur du portail « addictaide.fr » il a signé, entre autres, *Les Pratiques addictives*, Odile Jacob, 2000, *L'amour est une drogue douce… en général*, Robert Laffont, 2005.

Emmanuelle Santelli

Directrice de recherche CNRS, membre du Centre Max Weber, Université de Lyon. Elle a publié avec B. Collet, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Puf, 2012 et « Les choix conjugaux des descendants d'immigrés à l'épreuve des parcours de vie », *Migrations-Sociétés*, n° 145, vol. 25, p. 107-120.

François de Singly

Professeur de sociologie à l'université Paris-Descartes, il est l'auteur, entre autres, de *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, Nathan, 2000, *L'Injustice ménagère*, Armand Colin, 2007, ou *Séparée. Vivre l'expérience de la rupture*, Armand Colin, 2011.

Anne-Claire Thérizols

Journaliste indépendante.

Tzvetan Todorov

Philosophe, écrivain, historien des idées. Il est l'auteur, entre autres, de *La Signature humaine*, Seuil, 2009, et de *Les Ennemis intimes de la démocratie*, Robert Laffont, 2012.

Fabien Trécourt

Journaliste.

Jean Verdon

Professeur honoraire des universités, il est l'auteur entre autres, de *Le Plaisir au Moyen Âge*, Perrin, 1998 et de *L'Amour au Moyen Âge. La chair, le sexe et le sentiment*, Perrin, 2006.

Anne Vincent-Buffault

Historienne spécialiste de l'histoire des sensibilités, auteure de *Une histoire de l'amitié*, Bayard, 2010.

Agnès Walch

Maître de conférences à l'université d'Artois, elle est notamment l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du mariage : *Il y a un siècle, les amoureux*, Ouest-France, 2004 ; *Histoire de l'adultère*, Perrin, 2009 ; *Où va le mariage*, Fayard, 2013.

Yvane Wiart

Chercheuse en psychologie de l'Université Paris Descartes, auteur de *L'Attachement, un instinct oublié*, Albin Michel, 2011 ; *Stress et cancer :*

quand notre attachement nous joue des tours, DeBoeck, 2014 ; *Couple heureux : comment faire rimer amour avec toujours*, J. Lyon, 2015.

Crédits photos : Couverture : H. Armstrong Roberts/ClassicStock.
Intérieur : p. 16, 18, 20, 22, 27, 38, 47, 62, 63, 75, 168, 182, 240, 242, 245, 257, 259, 265, 269, 293, 301, 306, 318 ©Fotolia ; p. 89 Lucrèce et Ovide, DR ; p. 90-91 DR - Sartre et Beauvoir ©Ullstein Bild ; p. 118 ©Éric Gaillard/Reuters ; p. 120, Lucas Cranach l'ancien, Adam et Ève, 1533. ©Bode Museum, Berlin ; p. 133, DR ; p. 141 Gravure représentant une scène d'accouplement sur une plaque en grès, Grotte d'Enlène (Ariège) ©Musée de l'Homme/Musée Bégouën ; p. 153 Couple d'amants dans un lit, détail d'une miniature tirée du livre de jeux d'Alphonse X le Sage (1221-1284) *Le Livre des échecs, dés et tables* (1282), Bibliothèque royale du monastère d'El Escorial ©Asia/Leemage ; p. 173 ©Javier Pierini/Getty ; p. 188 ©www.bridgemanart.com ; p. 196 Michel de Montaigne, Étienne de La Boétie ; p. 198 ©Meyer/Tendance floue ; p. 210 ©Marie Genel/Picturetank ; p. 276 Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos dans le film d'Abdellatif Kechiche *La Vie d'Adèle* (2013) ©Wild Bunch Distribution ; p. 283 ©Hannes Hepp/Getty ; p. 279 © Lahcène Abib.

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.